





THÉATRE COMPLET DE M. DE VOLTAIRE;

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & corrigée par l'AUTEUR.

TOME SECOND,

CONTENANT

LA MORT DE CÉSAR, ZAÏRE, ALZIRE ou LES AMERICAINS.



A AMSTERDAM,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVII.

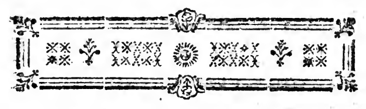
[illegible] [illegible]

LA MORT
DE CÉSAR,

TRAGÉDIE.

AVERTISSEMENT.

Nous restituons ici la préface & la lettre de monsieur Algarotti qui ont été oubliées dans l'édition in-4°.



PRÉFACE

De l'année 1723.

IL y a près de huit années que plusieurs personnes prièrent l'auteur de la Henriade de leur faire connaître le génie & le goût du théâtre anglais. Il traduisit en vers une scène de Jules-César de Shakespear, dans laquelle Antoine expose aux yeux du peuple romain le corps sanglant de César. Cette scène anglaise passe pour un des morceaux les plus frappans & les plus pathétiques qu'on ait jamais mis sur aucun théâtre. Le peuple romain conduit de la haine à la pitié & à la vengeance par la harangue d'Antoine, est un spectacle digne de tous ceux qui aiment véritablement la tragédie.

Les amis de monsieur de V.... le prièrent de donner une traduction du reste de la pièce : mais c'était une entreprise impossible. Shakespear père de la tragédie anglaise, est aussi le père de la barbarie qui y règne. Son génie sublime sans culture & sans goût, a fait un cahos du théâtre qu'il a créé.

Ses pièces sont des monstres dans lesquelles il y a des parties qui sont des chefs-d'œuvre de la nature. Sa tragédie intitulée *la mort de César*,

commence par fon triomphe au Capitole, & finit par la mort de Brutus & Caffius à la bataille de Philippes. On affaffine Céfar fur le théâtre. On voit des fénateurs bouffonner avec la lie du peuple. C'eft un mélange de ce que le tragique a de plus terrible, & de ce que la farce a de plus bas. Je ne fais que répéter ici ce que j'ai fouvent oui dire à celui dont je donne l'ouvrage au public. Il fe détermina pour fatisfaire fes amis à faire un Jules-Céfar, qui fans reffembler à celui de Shakefpear fut pourtant tout entier dans le goût anglais. On dit que c'eft la première parmi celles qui méritent d'être connues où l'on n'ait point introduit de femmes. A peu près dans ce tems-là, le noble Vénitien monfieur l'abbé Conti, qui joint le talent de la poëfie à la philofophie la plus fublime, avait fait imprimer fa tragédie italienne de la mort de Jules-Céfar. Le feu duc de Bukingham, père de celui qui vient de mourir à Rome, en fit auffi une fur le même fujet. Ces quatre tragédies entièrement différentes les unes des autres, fe reffemblent en un feul point, c'eft qu'elles font toutes fans amour.

On joua il y a environ trente ans une tragédie de la mort de Céfar fur le théâtre des comédiens français, & on ne manqua pas de rendre Céfar & Brutus amoureux.

C'eft aux gens de lettres, étrangers & français, à qui nous préfentons ce petit ouvrage de monfieur de V.... à juger s'il a mieux fait de peindre ces deux grands hommes tels qu'ils étaient, que de donner fous leurs noms des Français galans.



Cette tragédie qui n'a jamais été destinée au théâtre de Paris fut représentée il y a quatre ans à l'hôtel de Sassenage, & très-bien exécutée : mais la scène de Shakespear, dans laquelle Antoine monte à la tribune aux harangues, pour faire voir au peuple la robe sanglante de César, ne put être représenté à cause du petit espace du théâtre, qui suffisait à peine au petit nombre d'acteurs qui jouent dans cette pièce.

Elle fut jouée depuis au collège d'Harcourt par les pensionnaires de ce collège avec une intelligence & une dignité peu ordinaire à l'âge des acteurs. L'auteur aurait sans doute été très-satisfait, s'il avait pû voir cette représentation.

La tragédie transcrite à la hâte au collège d'Harcourt a été imprimée furtivement. On croirait presque que l'éditeur & l'imprimeur ont disputé à qui ferait le plus de fautes. C'est ce qui a déterminé l'auteur à faire une édition de cet ouvrage, qu'il était résolu de ne point faire paraître, parce qu'il lui manque pour le soutenir l'illusion du théâtre · secours si nécessaire à ce genre de poëŝie. C'est au public à l'apprécier ce qu'il vaut, les louanges des amis & les critiques des ennemis sont également inutiles devant ce tribunal. Je sais que bien des gens se récrient sur l'atrocité de Brutus qui tue César, quoiqu'il le connaisse pour son père. Mais on le prie de se souvenir que chez les Romains l'amour de la liberté était poussé jusqu'à la fureur, & qu'un parricide dans certaines circonstances était regardé comme une action de courage & même de vertu. Nous

avons parmi les lettres de Cicéron une lettre de ce même Brutus, dans laquelle il dit qu'il tuerait son père pour le salut de la république, & d'ailleurs la tragédie, & sur-tout la tragédie angloise, n'est pas faite pour des choses à demi terribles.

Nous ajoutons à cette préface une lettre de monsieur le marquis Algarotti, qui à l'âge de 24 ans est déjà regardé comme un bon poëte, un bon philosophe, & un savant. Son estime & son amitié pour monsieur de V.... leur fait honneur à tous deux.





L E T T R E
DE M. ALGAROTTI,
Citoyen de Venise,
A M. L'ABBÉ FRANQUINI,
Sur la tragédie de Jules-César, par monsieur DE VOLTAIRE.

J'AI différé jusqu'à présent, monsieur, de vous envoyer le Jules-César que vous me demandez, pour vous faire part de celui de M. de Voltaire.

L'édition qu'on en a faite à Paris il y a quelques mois, est très-informe. On y reconnaît assez la main de quelqu'un du genre de ceux que Petrone appelle *doctores umbratici*. Elle est défectueuse au point qu'on y trouve des vers qui n'ont pas le nombre de syllabes nécessaire. Cependant la critique a jugé cette pièce avec la même sévérité, que si monsieur de Voltaire l'eût donnée lui-même au public. Ne serait-il pas injuste d'imputer au Titien le mauvais coloris d'un de ses tableaux barbouillés par un peintre moderne ? J'ai été assez heureux pour qu'il m'en soit tombé entre les mains un manuscrit digne de vous être envoyé ; & voilà enfin le tableau tel qu'il est sorti des mains du maître. J'ose même l'accompagner des réflexions que vous m'avez demandées.

Il faudrait ignorer qu'il y a une langue fran-

çaise & un théâtre pour ne pas savoir à quel degré de perfection Corneille & Racine ont porté le dramatique. Il semblait qu'après ces grands hommes, il ne restait plus rien à souhaiter, & que tâcher de les imiter, était tout ce qu'on pouvait faire de mieux. Desira-t-on quelque chose dans la peinture après la Galathée de Raphaël? Cependant la célèbre tête de Michel Ange dans le petit Farnèse donna l'idée d'un genre plus terrible & plus fier auquel cet art pouvait être élevé. Il semble que dans les beaux arts on ne s'aperçoit qu'il y a des vides qu'après qu'ils sont remplis. La plûpart des tragédies de ces maîtres, soit que l'action se passe à Rome, à Athènes, ou à Constantinople, ne contient qu'un mariage concerté, traversé, ou rompu. On ne peut s'attendre à rien de mieux dans ce genre, où l'amour donne avec un souris ou la paix ou la guerre. Il me paraît qu'on pourrait donner au dramatique un ton supérieur à celui-ci. Le Jules-César m'en est une preuve; l'auteur de la tendre Zaïre ne respirant ici que des sentimens d'ambition, de vengeance & de liberté.

La tragédie doit être l'imitation des grands hommes. C'est ce qui la distingue de la comédie; mais si ces actions qu'elle représente, sont aussi des plus grandes, cette distinction n'en sera que plus marquée, & l'on peut atteindre par ce moyen à un genre supérieur. N'admire-t-on pas davantage Marc-Antoine à Philippes qu'à Actium? Je ne doute pourtant pas que ces raisons ne puissent essuyer de fortes contradictions. Il faudrait avoir bien peu de connaissance de l'homme pour ne pas

ſavoir que les préjugés l'emportent preſque toujours ſur la raiſon, & ſurtout les préjugés autoriſés par un ſexe qui impoſe une loi qu'on ſuit toujours avec plaiſir.

L'amour eſt depuis trop long-tems en poſſeſſion du théâtre français, pour ſouffrir que d'autres paſſions y prennent ſa place. C'eſt ce qui me fait croire que le Jules-Céſar pourrait bien avoir le même ſort que les Thémiſtocles, les Alcibiades & les autres grands hommes d'Athènes admirés de toute la terre, pendant que l'Oſtraciſme les banniſſait de leur partie.

Monſieur de Voltaire a imité en quelques endroits Shakeſpear, poëte anglais qui a réuni dans la même pièce les puérilités les plus ridicules & les morceaux les plus ſublimes. Il en a fait le même uſage que Virgile faiſait des ouvrages d'Ennius; il a imité de l'auteur anglais les deux dernières ſcènes qui ſont deux des plus beaux modèles d'éloquence qu'il y ait au théâtre.

Cùm flueret lutulentus, erat quod tollere vellos.

N'eſt-ce point un reſte de barbarie en Europe de vouloir que les bornes que la politique & la fantaiſie des hommes ont preſcrites pour la ſéparation des états, ſervent auſſi de limites aux ſciences & aux beaux arts, dont les progrès pourraient s'étendre par un commerce mutuel des lumières de ſes voiſins. Cette réflexion convient même mieux à la nation françaiſe qu'à toute autre. Elle eſt dans le cas de ces auteurs dont le public exige plus à meſure qu'il en a plus reçu; elle eſt ſi généralement polie & cultivée, que cela met en droit d'exiger d'elle que non-ſeulement elle

approuve, mais qu'elle cherche même à s'enrichir de ce qu'elle trouve de bon chez ses voisins.

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habeto.

Une objection dont je ne vous parlerais pas, si je ne l'eusse entendu faire, est sur ce que cette tragédie n'est qu'en trois actes. C'est, dit-on, pécher contre le théâtre, qui veut que le nombre des actes soit fixé à cinq. Il est vrai qu'une des régles, est qu'à toute rigueur la représentation ne dure pas plus de tems que n'aurait duré l'action, si véritablement elle fût arrivée. On a borné avec raison le tems à trois heures, parce qu'une plus longue durée lasserait l'attention, & empêcherait qu'on ne pût réunir aisément dans le meme point de vue les différentes circonstances de l'action qui se passe. Sur ce principe on a divisé les actes en cinq pour la commodité des spectateurs & de l'auteur, qui peut faire arriver dans ces intervalles quelque événement nécessaire au nœud ou au dénouement de la pièce. Toute l'objection se réduit donc à n'avoir fait durer l'action du César que deux heures au lieu de trois. Si ce n'est pas un défaut, la division des actes n'en doit pas être un non plus, puisque la même raison qui veut qu'une action de trois heures soit partagée en cinq actes, demande aussi qu'une action de deux heures ne le soit qu'en trois. Il ne s'ensuit pas de ce que la plus grande étendue qui a été prescrite, est de trois heures, qu'on ne puisse pas la rendre moindre ; & je ne vois point pourquoi une tragédie assujettie aux trois unités, d'ailleurs pleine d'intérêts, excitant la terreur & la compassion ; enfin faisant en deux heures ce que les autres font

en trois, ne ferait pas une excellente tragédie. Une ſtatue dans laquelle les belles proportions & les autres régles de l'art ſont obſervées, ne laiſſe pas d'être une belle ſtatue, quoiqu'elle ſoit plus petite qu'une autre, faite ſur les mêmes régles. Je ne crois pas que perſonne trouve la Vénus de Médicis moins belle dans ſon genre, que le Gladiateur, parce qu'elle n'a que quatre pieds de hauteur, & que le Gladiateur en a ſix. Monſieur de Voltaire a peut-être voulu donner à ſon César moins d'étendue que l'on n'en donne communément aux pièces dramatiques, pour sonder le goût du public par un eſſai, ſi l'on peut appeler de ce nom une pièce auſſi achevée. Il s'agit pour cela d'une révolution dans le théâtre français; & c'eût été peut-être trop hazarder, que de commencer par parler de liberté & de politique trois heures de ſuite à une nation accoutumée à voir ſoupirer Mitridate, ſur le point de marcher vers le Capitole. On doit tenir compte à monſieur de Voltaire de ce ménagement, & ne lui point faire d'ailleurs un crime de n'avoir mis ni amours, ni femme dans ſa pièce: nées pour inſpirer la molleſſe & les ſentimens, elles ne pourraient jouer qu'un rôle ridicule entre Brutus & Caſſius, *atroces animæ*. Elles en jouent de ſi brillans par tout ailleurs, qu'elles ne doivent pas ſe plaindre de n'en avoir aucun dans le César. Je ne vous parlerai point des beautés de détail qui ſont ſans nombre dans cette pièce, ni de la poëſie, pleine d'images & de ſentimens. Que ne doit-on pas attendre de l'auteur de Brutus & de la Henriade? La ſcène de la conſpiration me paraît des plus belles & des plus

fortes qu'on ait encor vues sur le théâtre ; elle fait voir en action ce qui jusqu'à présent ne s'était presque toujours passé qu'en récit.

Segnius irritant animos demissa per aures.
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

La mort même de César se passe jusqu'à la vue des spectateurs, ce qui nous épargne un récit qui, quelque beau qu'il fût, ne pourrait qu'être froid : ces événemens & les circonstances qui l'accompagnent étant trop connues de tout le monde.

Je ne puis assez admirer combien cette tragédie est pleine de choses, & combien les caractères sont grands & soutenus. Quel prodigieux contraste entre César & Brutus ? Ce qui d'ailleurs rend ce sujet extrêmement difficile à traiter, c'est l'art qu'il faut pour peindre d'un côté Brutus avec une vertu féroce à la vérité, & presque ingrat, mais ayant en main la bonne cause ; au moins selon les apparences, & par rapport au tems où l'auteur nous transporte ; & de l'autre côté César rempli de clémence, & des vertus les plus aimables, comblant de bienfaits ses ennemis, mais voulant opprimer la liberté de sa patrie. Il faut intéresser également pour tous les deux pendant le cours de sa pièce, quoiqu'il semble que les passions doivent s'entre-nuire & se détruire réciproquement à la fin, comme feraient deux forces égales & opposées, & par conséquent ne produire aucun effet, & renvoyer les spectateurs sans agitation. Ce sont ces réflexions qui ont fait dire à

un homme du métier (1) qu'il regardait ce ſujet comme l'écueil des poëtes tragiques, & qu'il l'aurait propoſé volontiers à quelqu'un de ſes rivaux. Il ſemble que monſieur de Voltaire non content de ſes difficultés, en ait voulu faire naître de nouvelles, en faiſant Brutus fils de Céſar, ce qui d'ailleurs eſt fondé ſur l'hiſtoire. Il a auſſi trouvé par-là le moyen de ſe ménager de très-belles ſituations, & de jeter dans ſa pièce un nouvel intérêt; qui ſe réunit tout entier à la fin pour Céſar. La harangue d'Antoine produit cet effet; & elle eſt à mon avis le modèle de l'éloquence la plus ſéduiſante. Enfin je crois que l'on peut dire avec vérité, que monſieur de Voltaire a ouvert une nouvelle carrière, & qu'il a atteint le but en même tems.

---

(1) Monſieur Martelli qui a écrit beaucoup de tragédies en italien. Il s'eſt ſervi d'une nouvelle eſpèce de vers rimés qu'il avait imaginée d'après les vers alexandrins. Cette nouveauté n'a pas été favorable à ſes pièces.



ACTEURS.

JULES-CÉSAR, dictateur.

MARC-ANTOINE, consul.

JUNIUS BRUTUS, préteur.

CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, DOLABELLA, CASCA, Sénateurs.

Les Romains.

Licteurs,

La scène est à Rome, au Capitole.



LA MORT DE CÉSAR,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

CÉSAR, tu vas régner; voici le jour augufte
Où le peuple Romain, pour toi toujours injufte,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, fon appui, fon vengeur, & fon roi,
Antoine, tu le fais, ne connaît point l'envie.
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains;
Content d'être fous toi le fecond des humains,

Plus fier de t'attacher ce nouveau diadême,
Plus grand de te servir que de régner moi-même.
Quoi ! tu ne me réponds que par de longs soupirs !
Ta grandeur fait ma joie, & fait tes déplaisirs !
Roi de Rome & du monde, est-ce à toi de te plaindre ?
César peut-il gémir, ou César peut-il craindre ?
Qui peut à ta grande ame inspirer la terreur ?

CÉSAR.

L'amitié, cher Antoine, il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que je te quitte, & le destin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.
Je pars, & vais venger sur le Parthe inhumain
La honte de Crassus & du peuple Romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore ;
Et mes braves soldats n'attendent pour signal,
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raison César peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a soumis Alexandre :
Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains,
Valent bien les Persans subjugués par ses mains.
J'ose au moins le penser : & ton ami se flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet espoir m'anime, & ne m'aveugle pas.
Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas ;
La plus haute sagesse en est souvent trompée ;
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée ;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chûte il n'est souvent qu'un pas.
J'ai servi, commandé, vaincu, quarante années ;

Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées,
Et j'ai toujours connu qu'en chaque évènement,
Le destin des états dépendait d'un moment.
Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre;
Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre.
Mais j'exige en partant, de ta tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfans soit pour jamais lié;
Que Rome par mes mains défendue & conquise,
Que la terre à mes fils, comme à toi, soit soumise:
Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
Mon sang & mon ami le prennent après moi.
Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière.
Antoine, à mes enfans il faut servir de père.
Je ne veux point de toi demander des sermens,
De la foi des humains sacrés & vains garans;
Ta promesse suffit, & je la crois plus pure
Que les autels des dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'est déja pour Antoine une assez dure loi,
Que tu cherches la guerre & le trépas sans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de sa fortune, & présage un malheur:
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
César, qui me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave, & nulle adoption
N'a d'un autre César appuyé ta maison.

CÉSAR.

Il n'est plus tems, ami, de cacher l'amertume,
Dont mon cœur paternel en secret se consume.

Octave n'eſt mon ſang qu'à la faveur des loix ;
Je l'ai nommé Céſar, il eſt fils de mon choix.
Le deſtin, (dois-je dire, ou propice, ou ſévère ?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père ;
D'un fils que je chéris, mais qui pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel eſt cet enfant ? Quel ingrat peut-il être,
Si peu digne du ſang dont les dieux l'ont fait naître ?

CÉSAR.

Écoute : tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus.
De nos antiques loix ce défenſeur auſtère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi, les armes à la main,
De tous mes ennemis a ſuivi le deſtin ;
Qui fut mon priſonnier aux champs de Theſſalie,
A qui j'ai malgré lui ſauvé deux fois la vie,
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis.

ANTOINE.

Brutus ! il ſe pourrait......

CÉSAR.

Ne m'en crois pas. Tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux ! la ſœur de Caton, la fière Servilie !

CÉSAR.

Par un hymen ſecret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit preſqu'à mes yeux paſſer en d'autres bras :

Mais le jour qui forma ce ſecond hyménée,
De ſon nouvel époux trancha la deſtinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô ciel ! était-il réſervé ?
Mais lis : tu ſauras tout par cet écrit funeſte.

ANTOINE. *Il lit.*

Céſar, je vais mourir. La colère céleſte
Va finir à la fois ma vie & mon amour.
Souviens-toi qu'à Brutus Céſar donna le jour :
Adieu. Puiſſe ce fils éprouver pour ſon père
L'amitié qu'en mourant te conſervait ſa mère !
Servilie.

Quoi ! faut-il que du ſort la tyrannique loi,
Céſar, te donne un fils ſi peu ſemblable à toi ?

CÉSAR.

Il a d'autres vertus ; ſon ſuperbe courage
Flatte en ſecret le mien, même alors qu'il l'outrage,
Il m'irrite, il me plaît. Son cœur indépendant
Sur mes ſens étonnés prend un fier aſcendant.
Sa fermeté m'impoſe, & je l'excuſe même,
De condamner en moi l'autorité ſuprême.
Soit qu'étant homme & père, un charme ſéducteur,
L'excuſant à mes yeux, me trompe en ſa faveur ;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie ;
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus ? Si Brutus me doit l'être,
S'il eſt fils de Céſar, il doit haïr un maître.

J'ai penfé comme lui, dès mes plus jeunes ans;
J'ai détefté Sylla, j'ai hai les tyrans.
J'euffe été citoyen, fi l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer fous fa gloire ufurpée:
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais Céfar, j'aurais été Brutus.
Tout homme à fon état doit plier fon courage.
Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel fang il eft né.
Crois-moi, le diadême à fon front deftiné,
Adoucira dans lui fa rudeffe importune;
Il changera de mœurs, en changeant de fortune.
La nature, le fang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais fa fermeté farouche:
Le fecte dont il eft n'admet rien qui la touche.
Cette fecte intraitable, & qui fait vanité
D'endurcir les efprits contre l'humanité,
Qui dompte & foule aux pieds la nature irritée,
Parle feule à Brutus, & feule eft écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont fur ces cœurs de bronze un abfolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux ftoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre,
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CÉSAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper!
Que m'as-tu dit!

ANTOINE.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

CÉSAR.

Le tems tout amollit.

ANTOINE.

Mon cœur en désespère.

CÉSAR.

Quoi, sa haine! ...

ANTOINE.

Crois-moi.

CÉSAR.

N'importe ; je suis père.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis ;
Je veux me faire aimer de Rome & de mon fils :
Et conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre & Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins ;
Tu m'as prêté ton bras, pour dompter les humains :
Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis son courage,
Prépare par degrés cette vertu sauvage
Au secret important qu'il lui faut révéler ;
Et dont mon cœur encor hésite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi ; mais j'ai peu d'espérance.



SCÈNE II.

CÉSAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

César, les sénateurs attendent audience;
A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CÉSAR.

Ils ont tardé long-tems... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis sur leur front de dépit & de haine!

SCÈNE III.

CÉSAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, CINNA, CASCA, &c. Licteurs.

CÉSAR *assis*.

Venez, dignes soutiens de la grandeur romaine,
Compagnons de César. Approchez Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, & toi mon cher Brutus.
Enfin voici le tems, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du monde,
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus

Satisfaire, en tombant, aux mânes de Craſſus.
Il eſt tems d'ajouter, par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.
Tout eſt prêt, tout prévu pour ce vaſte deſſein :
L'Euphrate attend Céſar; & je pars dès demain.
Brutus & Caſſius me ſuivront en Aſie ;
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie.
De la mer Atlantique, & des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les rois aſſujettis.
Je donne à Décimus la Grèce & la Lycie,
A Mercellus le Pont, à Caſca la Syrie.
Ayant ainſi réglé le ſort des nations,
Et laiſſant Rome heureuſe & ſans diviſions,
Il ne reſte au ſénat, qu'à juger ſous quel titre
De Rome & des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur;
Marius fut conſul, & Pompée empereur.
J'ai vaincu le dernier; & c'eſt aſſez vous dire,
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire;
Un nom plus grand, plus ſaint, moins ſujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, & cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé ſe répand ſur la terre,
Qu'en vain Rome aux Perſans oſe faire la guerre;
Qu'un roi ſeul peut les vaincre & leur donner la loi :
Céſar va l'entreprendre, & Céſar n'eſt pas roi.
Il n'eſt qu'un citoyen fameux pour ſes ſervices,
Qui peut du peuple encor eſſuyer les caprices...
Romains, vous m'entendez, vous ſavez mon eſpoir,
Songez à mes bienfaits, ſongez à mon pouvoir.

CIMBER.

Céſar, il faut parler. Ces ſceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient aux yeux du peuple, & du ſénat jaloux,
Un outrage à l'état, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité ſur le peuple uſurpée,
N'ont jamais prétendu diſpoſer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en rois.
Céſar, nous attendions de ta clémence auguſte
Un don plus précieux, une faveur plus juſte,
Au-deſſus des états donnés par ta bonté....

CÉSAR.

Qu'oſes-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promiſe; & tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité ſuprême.
Et je croyais toucher à ce moment heureux,
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.
Fumante de ſon ſang captive, déſolée,
Rome dans cet eſpoir renaiſſait conſolée.
Avant que d'être à toi nous ſommes ſes enfans;
Je ſonge à ton pouvoir; mais ſonge à tes ſermens.

BRUTUS.

Oui, que Céſar ſoit grand: mais que Rome ſoit libre.

Dieux

Dieux ! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du
Tibre !
Qu'importe que son nom commande à l'univers ?
Et qu'on l'appelle reine, alors qu'elle est aux fers,
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu
braves,
D'apprendre que César a de nouveaux esclaves ?
Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis;
Il en est de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CÉSAR.

Et toi, Brutus, aussi ?

ANTOINE *à César.*

Tu connais leur audace :
Vois si ces cœurs ingrats sont dignes de leur grace.

CÉSAR.

Ainsi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, & lasser mes bontés ?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'epée,
Rampans sous Marius, esclaves de Pompée;
Vous qui ne respirez qu'autant que mon courroux
Retenu trop long-tems s'est arrêté sur vous :
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le silence;
Vous que ma bonté seule invite à m'outrager,
Sans craindre que César s'abaisse à se venger,
Voilà ce qui vous donne une ame assez hardie,
Pour oser me parler de Rome & de patrie,
Pour affecter ici cette illustre hauteur,
Et ces grands sentimens devant votre vainqueur.
Il les fallait avoir aux plaines de Pharsale.
La fortune entre nous devient trop inégale.
Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir.

BRUTUS.

César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en désavoue, & nul en Thessalie
N'abaissa son courage à demander la vie :
Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir :
Et nous le détestons, s'il te faut obéir.
César, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe ;
Commence ici par moi ; si tu veux régner, frappe.

CÉSAR.

Écoute .... & vous sortez (1). Brutus m'ose offenser !
Mais sais-tu de quels traits tu viens de me percer ?
Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laisse-là du sénat l'indiscrète furie.
Demeure. C'est toi seul qui peux me désarmer,
Demeure. C'est toi seul que César veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse.
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendresse;
Et je ne peux rester avec Antoine & toi,
Puisqu'il n'est plus Romain, & qu'il demande un roi.

SCENE IV.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Eh bien, t'ai-je trompé ? Crois-tu que la nature
Puisse amollir une ame, & si fière, & si dure ?
Laisse, laisse à jamais dans son obscurité

---

(1) *Les sénateurs sortent.*

Ce fecret malheureux qui pèfe à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chûte;
Mais qu'il ignore au moins quel fang il perfécute.
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CÉSAR.

Je ne le puis : je l'aime.

ANTOINE.

Ah! ceffe donc d'aimer l'orgueil du diadême :
Defcends donc de ce rang, où je te vois monté;
La bonté convient mal à ton autorité;
De ta grandeur naiffante elle détruit l'ouvrage.
Quoi! Rome eft fous tes loix, & Caffius t'outrage!
Quoi Cimber! quoi Cinna! ces obfcurs fénateurs,
Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs!
Ils bravent ta puiffance, & ces vaincus refpirent!

CÉSAR.

Ils font nés mes égaux; mes armes les vainquirent;
Et trop au-deffus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir fous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur fang eût été moins avare.
Sylla les eût punis.

CÉSAR.

Sylla fut un barbare;
Il n'a fu qu'opprimer. Le meurtre & la fureur
Faifaient fa politique, ainfi que fa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des fupplices;
Il en était l'effroi, j'en ferai les délices.
Je fais quel eft le peuple, on le change en un jour;
Il prodigue aifément fa haine & fon amour;
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.

Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte, un air de liberté
A remené vers moi sa faible volonté.
Il faut couvrir de fleur l'abîme où je l'entraîne,
Flatter encor ce tigre à l'instant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'asservir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me faisant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint : c'est ainsi que l'on régne.

CÉSAR.

Va, ce n'est qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abusera de ta facilité.

CÉSAR.

Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté.
Vois ce temple que Rome élève à ma clémence.

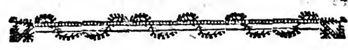
ANTOINE.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la vengeance;
Crains des cœurs ulcérés, nourris de désespoir,
Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.
Cassius alarmé prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit sur ton front mettre le diadême.
Déjà même à tes yeux on ose en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'assurer.
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CÉSAR.

Je les aurais punis, si je pouvais les craindre.
Ne me conseille point de me faire haïr.
Je sais combattre, vaincre, & ne sais point punir.
Allons, & n'écoutant ni soupçon ni vengeance,
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, ANTOINE, ~~DOLABELLA.~~

ANTOINE.

Ce superbe refus, cette animosité,
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de César, & sur-tout sa puissance,
Méritaient plus d'égards & plus de complaisance:
A lui parler du moins vous pourriez consentir.
Vous ne connaissez pas qui vous osez haïr;
Et vous en frémiriez, si vous pouvez apprendre....

BRUTUS.

Ah! je frémis déjà, mais c'est de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Pensez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus?
Allez ramper sans moi sous la main qui vous brave!
Je sais tous vos desseins, vous brûlez d'être esclave.
Vous voulez un monarque, & vous êtes Romain!

ANTOINE.

Je suis ami, Brutus, & porte un cœur humain.
Je ne recherche point une vertu plus rare:
Tu veux être un héros, mais tu n'es qu'un barbare;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embrassa la vertu, pour la faire haïr.

SCÈNE II.

BRUTUS *seul.*

QUELLE bassesse, ô ciel! & quelle ignominie!
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie!
Voilà vos successeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des loix; toi mon sang, toi Brutus!
Quels restes, justes dieux! de la grandeur romaine!
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
César nous a ravi jusques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.
Vous que j'ai vu périr, vous immortels courages;
Héros, dont en pleurant j'aperçois les images,
Famille de Pompée, & toi, divin Caton,
Toi dernier des héros du sang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles;
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statue?
Quel billet, sous mon nom, se présente à ma vue?
Lisons: *Tu dors, Brutus, & Rome est dans les fers!*
Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
Non, tu n'es pas Brutus. Ah! reproche cruel!

César, tremble, tyran, voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus! Je le suis, je veux l'être.
Je périrai Romain, ou vous serez sans maître.
Je vois que Rome encor a des cœurs vertueux.
On demande un vengeur, on a sur moi les yeux:
On excite cette ame, & cette main trop lente:
On demande du sang... Rome sera contente.

SCÈNE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DECIMUS, Suite.

CASSIUS.

Je t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber sous les débris des loix.
De César désormais je n'attends plus de grace;
Il sait mes sentimens, il connaît notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ses desseins:
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en est fait, mes amis, il n'est plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de loix, Rome est anéantie:
De l'univers & d'elle il triomphe aujourd'hui.
Nos imprudens aïeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cens ans de vertus, de travaux & de guerre,
César jouit de tout, & dévore le fruit
Que six siécles de gloire à peine avaient produit,
Ah Brutus! es-tu né pour servir sous un maître?
La liberté n'est plus.

BRUTUS.

Elle est prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu ? mais quel bruit vient frapper mes esprits ?

BRUTUS.

Laisse là ce vil peuple, & ses indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu?... Mais quoi... le bruit redouble.

SCÈNE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS.

CASSIUS.

AH! Cimber, est-ce toi ? parle, quel est ce trouble ?

DECIMUS.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat ?
Qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vu ?

CIMBER.

La honte de l'état.
César était au temple, & cette fière idole
Semblait être le Dieu qui tonne au Capitole.
C'est là qu'il annonçait son superbe dessein,
D'aller joindre la Perse à l'empire Romain.
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre :
Mais parmi tant d'éclat, son orgueil imprudent
Voulait un autre titre, & n'était pas content.
Enfin parmi ces cris, & ces chants d'alégresse,

Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse :
Il entre : ô honte ! ô crime indigne d'un Romain !
Il entre, la couronne, & le sceptre à la main.
On se tait ; on frémit : sans que rien l'étonne,
Sur le front de César attache la couronne ;
Et soudain devant lui se mettant à genoux,
César, règne, dit-il, sur la terre & sur nous.
Des Romains à ces mots les visages pâlissent ;
De leurs cris douloureux les voûtes retentissent.
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte & pleurer de douleur.
César, qui cependant lisait sur leur visage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des sentimens long-tems étudiés,
Jette & sceptre & couronne, & les foule à ses pieds.
Alors tout se croit libre, alors tout est en proie
Au fol enivrement d'une indiscrète joie.
Antoine est alarmé : César feint, & rougit ;
Plus il cèle son trouble, & plus on l'applaudit.
La modération sert de voile à son crime :
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais malgré ses efforts, il frémissait tout bas,
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin ne pouvant plus retenir sa colère,
Il sort du capitole avec un front sévère.
Il veut que dans une heure on s'assemble au sénat.
Dans une heure, Brutus, César change l'état.
De ce sénat sacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à César l'a vendue ;
Plus lâche que ce peuple, à qui dans son malheur,
Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur.

César déjà trop roi, veut encor la couronne;
Le peuple la refuse, & le sénat la donne;
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'espérance a flatté ma patrie.
Voici son dernier jour, & du moins Cassius
Ne doit plus respirer, lorsque l'état n'est plus.
Pleure qui voudra Rome, & lui reste fidelle;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où sont nos dieux.... Pompée & Scipion,

En regardant leurs statues.

Il est tems de vous suivre, & d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons personne, & servons tous d'exemple:
C'est nous, braves amis, que l'univers contemple,
C'est à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conserve à notre nom.
Si Caton m'avait cru, plus juste en sa furie,
Sur César expirant il eût perdu la vie;
Mais il tourna sur soi ses innocentes mains;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Faisant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome,
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel désespoir?

BRUTUS, *montrant le billet.*

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'eſt trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.
Dans une heure un tyran détruit le nom romain.

BRUTUS.

Dans un heure à Céſar il faut percer le ſein.

CASSIUS.

Ah ! je te reconnais à cette noble audace.

DECIMUS.

Ennemi des tyrans, & digne de ta race,
Voilà les ſentimens que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, & je t'en dois l'honneur ;
C'eſt là ce qu'attendaient ma haine & ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'eſt Rome qui t'inſpire en des deſſeins ſi grands :
Ton nom ſeul eſt l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre ;
Vengeons ce capitole, au défaut du tonnerre.
Toi Cimber, toi Cinna, vous Romains indomtés,
Avez-vous une autre ame & d'autres volontés ?

CIMBER.

Nous penſons comme toi, nous mépriſons la vie,
Nous déteſtons Céſar, nous aimons la patrie,
Nous la vengerons tous ; Brutus & Caſſius
De quiconque eſt Romain raniment les vertus.

DECIMUS.

Nés juges de l'état, nés les vengeurs du crime,
C'eſt ſouffrir trop long-tems la main qui nous opprime ;

Et quand fur un tyran nous fufpendons nos coups,
Chaque inftant qu'il refpire eft un crime pour nous.

CIMBER.

Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs
fuprêmes ?

BRUTUS.

Pour venger la patrie il fuffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent fous César, ou bien lui font vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'infolence,
Ne fert la liberté que par fon éloquence,
Hardi dans le fénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
Laiffons à l'orateur, qui charme fa patrie,
Le foin de nous louer, quand nous l'aurons fervie.
Non, ce n'eft qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur, & ce preffant danger.
Dans une heure au fénat le tyran doit fe rendre
Là, je le punirai ; là, je le veux furprendre ;
Là, je veux que ce fer enfoncé dans fon fein,
Venge Caton, Pompée, & le peuple Romain.
C'eft hafarder beaucoup. Ses ardens fatellites
Par-tout du capitole occupent les limites ;
Ce peuple mou, volage, & facile à fléchir,
Ne fait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable.
Mais qu'une telle mort, eft noble & defirable !
Qu'il eft beau de périr dans des deffeins fi grands,
De voir couler fon fang dans le fang des tyrans !
Qu'avec plaifir alors on voit fa dernière heure !
Mourons, braves amis, pourvu que Céfar meure,
Et que la liberté, qu'oppriment fes forfaits,
Renaiffe de fa cendre, & revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au capitole :
C'eſt là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il ſemble encor douter ;
Mais ſi l'idole tombe, il va la déteſter.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez ſur cette épée,
Par le ſang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes ſacrés de tous ces vrais Romains,
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs deſtins,
Jurez par tous les dieux, vengeurs de la patrie ;
Que Céſar ſous vos coups va terminer ſa vie.

CASSIUS.

Faiſons plus, mes amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainſi que lui prétendra gouverner :
Fuſſent nos propres fils, nos frères, ou nos pères ;
S'ils ſont tyrans, Brutus, ils ſont nos adverſaires.
Un vrai républicain n'a pour père & pour fils,
Que la vertu, les dieux, les loix & ſon pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon ſang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre ;
Le ſalut de l'état nous a rendus parens.
Scellons notre union du ſang de nos tyrans.

Il s'avance vers la ſtatue de Pompée.

Nous le jurons par vous, héros, dont les images
A ce preſſant devoir excitent nos courages ;
Nous promettons, Pompée, à tes ſacrés genoux,
De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous,

D'être unis pour l'état, qui dans nous se rassemble,
De vivre, de combattre, & de mourir ensemble.
Allons, préparons-nous : c'est trop nous arrêter.

SCÈNE V.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

DEMEURE. C'est ici que tu dois m'écouter ;
Où vas-tu, malheureux ?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CÉSAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, & prends ma vie.

CÉSAR.

Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude.
Je te retrouve encor avec ceux des Romains,
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins ;
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire :
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, César ; & leur avis,
Si les dieux t'inspiraient, seraient encor suivis.

CÉSAR.

Je souffre ton audace, & consens à t'entendre :
De mon rang avec toi je me plais à descendre.
Que me reproches-tu ?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé ?
Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injustices ;
Qui de tes attentats sont en toi les complices ;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appas pour tromper l'univers.

CÉSAR.

Ah ! c'est ce qu'il fallait reprocher à Pompée ;
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine,
Eût laissé respirer la liberté romaine ?
Sous un joug despotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors ?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CÉSAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine ?
Tu ne t'en défend point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus !

BRUTUS.

Si tu le crois, préviens donc ma fureur ;
Qui peut te retenir ?

CÉSAR, *il lui présente la lettre de Servilie.*

La nature & mon cœur.
Lis, ingrat, lis, connais le sang que tu m'opposes;
Vois qui tu peux haïr, & poursuit si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je? Qu'ai-je lu? me trompez-vous, mes yeux?

CÉSAR.

Eh bien! Brutus, mon fils?

BRUTUS.

Lui, mon père! grands dieux!

CÉSAR.

Oui, je le suis, ingrat. Quel silence farouche!
Que dis-je? quels sanglots échappent de ta bouche?
Mon fils... Quoi, je te tiens muet entre mes bras
La nature t'étonne, & ne t'attendrit pas!

BRUTUS.

O sort épouvantable, & qui me désespère!
O sermens! ô patrie! ô Rome toujours chère!
César!... Ah, malheureux! j'ai trop long-tems vécu.

CÉSAR.

Parle. Quoi d'un remords ton cœur est combattu!
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence?
Tu crains d'être mon fils, ce nom sacré t'offense?
Tu crains de me chérir, de partager mon rang!
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang!
Ah! ce sceptre du monde, & ce pouvoir suprême,
Ce César, que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave & toi,
Le prix de cent combats, & le titre de roi.

BRUTUS.

Ah! dieux!

CÉSAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine?
Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine ?
Quel est donc le secret qui semble t'accabler ?

BRUTUS.

César. . . .

CÉSAR.

Eh bien, mon fils ?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CÉSAR.

Tu n'oses me nommer du tendre nom de père ?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CÉSAR.

Parle. En te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.

CÉSAR.

Ah ! barbare ennemi, tigre que je caresse !
Ah ! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse !
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien ;
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain ;
J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain.
Je ne te connais plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence.
Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner ;

Mon cœur trop indulgent eſt las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ſes violences;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis.
Tous m'ont oſé déplaire, ils ſeront tous punis.
On ſait ce que je puis, on verra ce que j'oſe:
Je deviendrai barbare, & toi ſeul en es cauſe.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ſes cruels deſſeins,
Et ſauvons, s'il ſe peut, Céſar & les Romains.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA, les conjurés.

CASSIUS.

Enfin donc l'heure approche, où Rome va renaître.
La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître.
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, & le tyran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, & Pompée, & l'Asie,
Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la patrie;
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers,
Mortel, respectez Rome, elle n'est plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te suivre,
À frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre,
A servir le sénat dans l'un ou l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DECIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore,
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre?
Lui qui prit nos sermens, qui nous rassembla tous,
Lui qui doit sur César porter les premiers coups?

Le gendre de Caton tarde bien à paraître.
Serait-il arrêté ? Céfar peut-il connaître ?...
Mais le voici. Grands dieux ! qu'il parait abattu !

SCÈNE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DECIME, les Conjurés.

CASSIUS.

Brutus, quelle infortune accable ta vertu ?
Le tyran fait-il tout ? Rome eft-elle trahie ?

BRUTUS.

Non, Céfar ne fait point qu'on va trancher fa vie.
Il fe confie à vous.

DECIMUS.

Qui peut donc te troubler ?

BRUTUS.

Un malheur, un fecret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran c'eft la mort qui s'apprête.
Nous pouvons tous périr; mais trembler, nous !

BRUTUS.

Arrête ;
Je vais t'épouvanter par ce fecret affreux.
Je dois fa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels, & j'avais choifi l'heure,
Le lieu, le bras, l'inftant, où Rome veut qu'il meure :

L'honneur du premier coup à mes mains eſt remis;
Tout eſt prêt. Apprenez que Brutus eſt ſon fils.

CIMBER.

Toi, ſon fils !

CASSIUS.

De Céſar !

DECIMUS.

O Rome !

BRUTUS.

Servilie
Par un hymen ſecret à Céſar fut unie ;
Je ſuis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran !

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né;
Ton cœur eſt trop romain.

BRUTUS.

Ma honte eſt véritable.
Vous, amis, qui voyez le deſtin qui m'accable;
Soyez par mes ſermens les maîtres de mon ſort.
Eſt-il quelqu'un de vous d'un eſprit aſſez fort,
Aſſez ſtoïque, aſſez au-deſſus du vulgaire,
Pour oſer décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baiſſez les yeux!
Toi, Caſſius, auſſi, tu te tais avec eux!
Aucun ne me ſoutient au bord de cet abîme!
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Caſſius! & prompt à t'étonner....

CASSIUS.

Je frémis du conſeil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais : va, sers, sois tyran sous ton père ;
Ecrase cet état que tu dois soutenir ;
Rome aura désormais deux traîtres à punir :
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le sang que César t'a donné.
Ecoute, tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaçait sa patrie ?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour, que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel ;
Si lorsque le sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monstre & nous forcé de décider,
Parle : qu'aurais-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie,
Eût mis dans la balance un homme & la patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.
C'est l'arrêt du sénat, Rome est en sureté.
Mais dis, sens-tu ce trouble, & ce secret murmure,
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature ?

Un ſeul mot de Céſar a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir & ta foi ?
En diſant ce ſecret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en eſt-il moins coupable ?
En es-tu moins Brutus ? en es-tu moins Romain ?
Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur, & ta main ?
Toi, ſon fils ! Rome enfin n'eſt-elle plus ta mère ?
Chacun des conjurés n'eſt-il donc plus ton frère ?
Né dans nos murs ſacrés, nourri par Scipion,
Elève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Caſſius, que veux-tu davantage ?
Ces titres ſont ſacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, vil eſclave d'amour,
Ait ſéduit Servilie, & t'ait donné le jour ?
Laiſſe là les erreurs & l'hymen de ta mère ;
Caton forma tes mœurs, Caton ſeul eſt ton père ;
Tu lui dois ta vertu, ton ame eſt toute à lui :
Briſe l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui ;
Qu'à nos ſermens communs ta fermeté réponde,
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que penſez-vous ?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre ſentiment ſi nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfans plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter ?
C'eſt ton cœur, c'eſt Brutus, qu'il te faut conſulter.

BRUTUS.

Eh bien, à vos regards mon ame eſt dévoilée ;
Liſez-y les horreurs dont elle eſt accablée.

Je ne vous cèle rien, ce cœur s'eſt ébranlé,
De mes ſtoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux ferment, que vous m'avez vu faire,
Prêt à ſervir l'état, mais à tuer mon père,
Pleurant d'être ſon fils, honteux de ſes bienfaits,
Admirant ſes vertus, condamnant ſes forfaits,
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand homme,
Entraîné par Céſar, & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes eſprits déchirés,
Ont ſouhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, ſachez que je l'eſtime.
Son grand cœur me ſéduit, au ſein même du crime;
Et ſi ſur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il eſt le ſeul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous armez point: ce nom que je déteſte,
Ce nom ſeul de tyran l'emporte ſur le reſte.
Le ſénat, Rome, & vous, vous avez tous ma foi:
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embraſſe avec horreur une vertu cruelle;
J'en friſſonne à vos yeux; mais je vous ſuis fidelle.
Céſar me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, ſauver l'état & lui!
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais ſi je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez les bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon pays pour mon père:
Que l'on approuve, ou non ma fermeté ſévère,
Qu'à l'univers ſurpris de cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration:

Mon

Mon esprit peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considère point le reproche ou la gloire;
Toujours indépendant, & toujours citoyen,
Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien.
Allez, ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'état ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même & nos dieux.

SCÈNE III.

BRUTUS *seul.*

VOICI donc le moment, où César va m'entendre;
Voici ce capitole, où la mort va l'attendre.
Épargnez-moi, grands dieux, l'horreur de le haïr.
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir!
Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chère,
Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon père.
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O mânes de Caton, soutenez ma vertu.

SCÈNE IV.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Eh bien, que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu fils de César?

BRUTUS.

Oui, si tu l'es de Rome.

CÉSAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter!
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'insulter?
Quoi! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
Que du monde soumis les hommages t'attendent,
L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur?
De quel œil vois-tu donc le sceptre?

BRUTUS.

Avec horreur.

CÉSAR.

Je plains tes préjugés, je les excuse même.
Mais peux-tu me haïr?

BRUTUS.

Non, César, & je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux dieux de voir qu'un si grand homme
Fût à la fois la gloire & le fléau de Rome.
Je déteste César avec le nom de roi;

Mais César citoyen ferait un dieu pour moi;
Je lui facrifierais ma fortune & ma vie.

CÉSAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du fénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,
Jouir d'un droit plus faint que celui de la guerre,
Être encor plus que roi, plus même que César?

CÉSAR.

Eh bien?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char;
Romps nos fers, fois Romain, renonce au diadême.

CÉSAR.

Ah! que propofes-tu?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Long-tems dans notre fang Sylla s'était noyé;
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
Cet affaffin illuftre, entouré de victimes,
En defcendant du trône effaça tous fes crimes,
Tu n'eus point fes fureurs, ofe avoir fes vertus.
Ton cœur fut pardonner; Céfar, fais encor plus:
Que fervent déformais les graces que tu donnes?
C'eft à Rome, à l'état qu'il faut que tu pardonnes:
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te font foumis;
Alors tu fais régner, alors je fuis ton fils.
Quoi! je te parle en vain!

CÉSAR.

Rome demande un maître;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puissans que des rois.
Nos mœurs changent, Brutus : il faut changer nos
loix.
La liberté n'est plus que le droit de se nuire :
Rome, qui détruit tout, semble enfin se détruire.
Ce colosse effrayant, dont le monde est foulé,
En pressant l'univers, est lui-même ébranlé.
Il penche vers sa chûte, & contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête.
Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les loix, Rome, l'état, sont des noms superflus.
Dans nos tems corrompus, pleins de guerres
civiles,
Tu parles comme au tems des Déces, des Émiles.
Caton t'a trop séduit, mon cher fils, je prévoi
Que ta triste vertu perdra l'état & toi.
Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur;
Prends d'autres sentimens, ma bonté t'en conjure:
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me répons rien? tu détournes les yeux?

BRUTUS.

Je ne me connais plus. Tonnez sur moi, grands
dieux,
César...

CÉSAR.

Quoi! tu t'émeus? ton ame est amollie?
Ah! mon fils...

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie ?
Sais-tu que le sénat n'a point de vrai Romain,
Qui n'aspire en secret à te percer le sein ?
Que le salut de Rome, & que le tien te touche.
Ton génie alarmé te parle par ma bouche :
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.

Il se jette à ses genoux.

César, au nom des dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,
Dirai-je, au nom d'un fils qui frémit & qui t'aime,
Qui te préfère au monde, & Rome seule à toi,
Ne me rebute pas.

CÉSAR.

Malheureux, laisse-moi.
Que me veux-tu ?

BRUTUS.

Croi moi, ne sois point insensible.

CÉSAR.

L'univers peut changer ; mon ame est inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponse ?

CÉSAR.

Oui, tout est résolu.
Rome doit obéir quand César a voulu.

BRUTUS, *d'un air consterné.*

Adieu, César.

CÉSAR.

Eh, quoi d'où viennent tes alarmes ?
Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verses des larmes ?

Quoi ! Brutus peut pleurer ! est-ce d'avoir un roi ?
Pleures-tu les Romains ?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CÉSAR.

Ô Rome ! ô rigueur héroïque !
Que ne puis-je à ce point aimer ma république !

SCÈNE V.

CÉSAR, DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

Le sénat par ton ordre au temple est arrivé :
On n'attend plus què toi, le trône est élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie & leurs suffrages,
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.
J'amène devant toi la foule des Romains ;
Le sénat va fixer leurs esprits incertains.
Mais si César croyait un vieux soldat qui l'aime,
Nos présages affreux, nos devins, nos dieux même,
César différerait ce grand événement.

CÉSAR.

Quoi ! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment !
Qui pourrait m'arrêter, moi ?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conspire t'avertir, par un sinistre augure.
Le ciel qui fait les rois redoute ton trépas.

CÉSAR.

Va, César n'eſt qu'un homme, & je ne penſe pas,
Que le ciel de mon ſort à ce point s'inquiète,
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les élémens paraiſſent confondus,
Pour qu'un mortel ici reſpire un jour de plus.
Les dieux du haut du ciel ont compté nos années;
Suivons ſans reculer nos hautes deſtinées.
César n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis,
Qui ſous un joug nouveau ſont à peine aſſervis:
Qui ſait s'ils n'auraient point conſpiré leur vengeance?

CÉSAR.

Ils n'oſeraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CÉSAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient mépriſable, & me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le ſalut de Rome il faut que Céſar vive;
Dans le ſénat au moins permets que je te ſuive.

CÉSAR.

Non, pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, ami, le moment arrêté;
Qui change ſes deſſeins découvre ſa faibleſſe.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confeſſe,

Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

CÉSAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.
Allons.

SCÈNE VI.

DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

CHERS citoyens, quel héros, quel courage;
De la terre & de vous méritait mieux l'hommage?
Joignez vos vœux aux miens, peuples, qui l'admirez,
Confirmez les honneurs qui lui sont préparés.
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre...
Quelles clameurs, ô ciel! quels cris se font entendre!

LES CONJURÉS, *derrière le théâtre.*

Meurs, expire, tyran. Courage, Cassius.

DOLABELLA.

Ah! courons le sauver.



SCÈNE VII.

CASSIUS *un poignard à la main*, DOLABELLA, Romains.

CASSIUS.

C'EN eſt fait, il n'eſt plus.

DOLABELLA.

Peuples, ſecondez-moi, frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi; vous n'avez plus de maître.
Nations de héros, vainqueurs de l'univers,
Vive la liberté; ma main briſe vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahiſſez, Romains, le ſang de ce grand homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami, pour le ſalut de Rome.
Il vous aſſervit tous, ſon ſang eſt répandu.
Eſt-il quelqu'un de vous de ſi peu de vertu,
D'un eſprit ſi rampant, d'un ſi faible courage;
Qu'il puiſſe regretter Céſar & l'eſclavage?
Quel eſt ce vil Romain, qui veut avoir un roi?
S'il en eſt un, qu'il parle, & qu'il ſe plaigne à moi.
Mais vous m'applaudiſſez; vous aimiez tous la gloire.

ROMAINS.

Céſar fut un tyran, périſſe ſa mémoire.

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux
enfans,
Conſervez à jamais ces nobles ſentimens.
Je ſais que devant vous Antoine va paraître;
Amis, ſouvenez-vous que Céſar fut ſon maître;
Qu'il a ſervi ſous lui, dès ſes plus jeunes ans,
Dans l'école du crime & dans l'art des tyrans.
Il vient juſtifier ſon maître & ſon empire;
Il vous mépriſe aſſez pour penſer vous ſéduire.
Sans doute il peut ici faire entendre ſa voix:
Telle eſt la loi de Rome: & j'obéis aux loix.
Le peuple eſt déſormais leur organe ſuprême,
Le juge de Céſar, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus;
Céſar vous les ravit, je vous les ai rendus:
Je les veux affermir. Je rentre au Capitole;
Brutus eſt au ſénat, il m'attend, & j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs déſolés,
Rappeler la juſtice, & nos dieux exilés,
Étouffer des méchans les fureurs inteſtines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, ſeulement conſentez d'être
heureux,
Ne vous trahiſſez pas; c'eſt tout ce que je veux;
Redoutez tout d'Antoine, & ſurtout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous oſe accuſer, que lui-même il périſſe.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces ſermens ſacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'état nos cœurs ſont aſſurés.

SCÈNE VIII.

ANTOINE, Romains, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

MAIS Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'oſera-t-il nous dire ?

UN ROMAIN.

Ses yeux verſent des pleurs, il ſe trouble, il ſoupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop Céſar.

ANTOINE.

montant à la tribune aux harangues.

Oui, je l'aimais, Romains :
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ſes deſtins.
Hélas ! vous avez tous penſé comme moi-même ;
Et lorſque de ſon front ôtant le diadême,
Ce héros à vos loix s'immoloit aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui ?
Hélas ! je ne viens point célébrer ſa mémoire ;
La voix du monde entier parle aſſez de ſa gloire ;
Mais de mon déſeſpoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les fallait verſer quand Rome avait un maître.
Céſar fut un héros ; mais Céſar fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puisqu'il était tyran, il n'eut point de vertus;
Et nous approuvons tous Cassius & Brutus.

ANTOINE.

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire;
C'est à servir l'état que leur grand cœur aspire.
De votre dictateur ils ont percé le flanc;
Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
Pour forcer des Romains à ce coup détestable,
Sans doute il fallait bien que César fût coupable;
Je le crois. Mais enfin César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appésanti le faix?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.
Tout l'or des nations, qui tombaient sous ses coups,
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.
De son char de triomphe il voyait vos alarmes,
César en descendait pour essuyer vos larmes.
Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix,
Puissans par son courage, heureux par ses bienfaits.
Il payait le service: il pardonnait l'outrage.
Vous le savez, grands dieux! vous dont il fut l'image;
Vous, dieux, qui lui laissiez le monde à gouverner,
Vous savez si son cœur aimait à pardonner.

ROMAINS.

Il est vrai que César fit aimer sa clémence;

ANTOINE.

Hélas ! si sa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivrait, & sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits.
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus... où suis-je ? ô ciel ! ô crime ! ô barbarie !
Chers amis, je succombe, & mes sens interdits...
Brutus son assassin !... ce monstre était son fils.

ROMAINS.

Ah dieux !

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages ;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages ;
Oui, Brutus est son fils ; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfans dans son cœur adoptés.
Hélas ! si vous saviez sa volonté dernière !

ROMAINS.

Quelle est-elle ? parlez.

ANTOINE.

Rome est son héritière.
Ses trésors sont vos biens ; vous en allez jouir ;
Au-delà du tombeau César veut vous servir
C'est vous seuls qu'il aimait : c'est pour vous qu'en Asie
Il allait prodiguer sa fortune & sa vie.
O Romains, disa t-il, peuple roi que je sers ;
Commandez à César, César à l'univers.
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage ?

ROMAINS.

Ah ! nous le détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

César fut en effet le père de l'état,

ANTOINE.

Votre père n'est plus, un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature & la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce père, cet ami, qui vous était si cher?
On l'apporte à vos yeux.

(*Le fond du théâtre s'ouvre; des licteurs apportent le corps de César, couvert d'une robe sanglante; Antoine descend de la tribune, & se jette à genoux auprès du corps.*)

ROMAINS.

O spectacle funeste!

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste;
Voilà ce dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoraient à genoux;
Qui toujours votre appui, dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faisait trembler la terre;
Qui devait enchaîner Babylone à son char;
Amis, en cet état connaissez-vous César?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.
» Là, Cimber l'a frappé; là, sur le grand César
» Cassius & Décime enfonçaient leur poignard.
» Là, Brutus éperdu. Brutus l'ame égarée,
» A souillé dans ses flancs sa main dénaturée.

» César le regardant d'un œil tranquille & doux,
» Lui pardonnait encor en tombant sous ses coups.
» Il l'appelait son fils, & ce nom cher & tendre.
» Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre :
» O mon fils! disait-il.

UN ROMAIN.

O monstre, que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux!

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils sont proche.*

Dieux! son sang coule encor.

ANTOINE.

Il demande vengeance;
Il l'attend de vos mains & de votre vaillance,
Entendez-vous sa voix? Réveillez-vous, Romains;
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins;
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embrasons les palais de ces fiers conjurés!
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
Venez, dignes amis; venez, vengeurs des crimes;
Au dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons: oui, nous suivrons vos pas.
Nous jurons par son sang de venger son trépas.
Courons.

ANTOINE *à Dolabella.*

Ne laissons pas leur fureur inutile;
Précipitons ce peuple inconstant & facile;
Entraînons-le à la guerre, & sans rien ménager,
Succédons à César, en courant le venger.

Fin du troisième & dernier acte.



ZAYRE,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois
le 13 Août 1732.

AVERTISSEMENT.

Ceux qui aiment l'hiſtoire littéraire ſeront bien aiſes de ſavoir comment cette pièce fut faite. Pluſieurs dames avaient reproché à l'auteur qu'il n'y avait pas aſſez d'amour dans ſes tragédies. Il leur répondit qu'il ne croyait pas que ce fût la véritable place de l'amour ; mais que puiſqu'il leur fallait abſolument des héros amoureux, il en ferait tout comme un autre. La pièce fut achevée en dix-huit jours : elle eut un grand ſuccès. On l'appelle à Paris, Tragédie chrétienne, *& on l'a jouée fort ſouvent à la place de* Polyeucte.

ÉPITRE DÉDICATOIRE,

A MONSIEUR FAKENER,

MARCHAND ANGLAIS, DEPUIS AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE.

VOUS êtes anglais, mon cher ami, & je fuis né en France ; mais ceux qui aiment les arts font tous concitoyens. Les honnêtes gens qui penfent ont à peu près les mêmes principes, & ne compofent qu'une république ; ainfi il n'eft pas plus étrange de voir aujourd'hui une tragédie françaife dédiée à un anglais, ou à un italien, que fi un citoyen d'Ephèfe, ou d'Athènes, avait autrefois adreffé fon ouvrage à un grec d'une autre ville. Je vous offre donc cette tragédie comme à mon compatriote dans la littérature, & comme à mon ami intime.

Je jouis en même tems du plaifir de pouvoir dire à ma nation, de quel œil les négocians font regardés chez vous, quelle eftime on fait avoir en Angleterre pour une profeffion qui fait la grandeur de l'état, & avec quelle fupériorité quelques-uns d'entre vous repréfentent leur patrie dans leur parlement ; & font au rang des légiflateurs.

Je sais bien que cette profession est méprisée de nos petits-maîtres ; mais vous savez aussi, que nos petits-maîtres & les vôtres sont l'espèce la plus ridicule, qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre.

Une raison encor, qui m'engage à m'entretenir de belles-lettres avec un anglais plutôt qu'avec un autre, c'est votre heureuse liberté de penser ; elle en communique à mon esprit ; mes idées se trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient,
Semble disposer de mon ame :
S'il sent vivement, il m'enflamme ;
Et s'il est fort, il me soutient.
Un courtisan paîtri de feinte,
Fait dans moi tristement passer
Sa défiance & sa contrainte ;
Mais un esprit libre, & sans crainte,
M'enhardit, & me fait penser.
Mon feu s'échauffe à sa lumière,
Ainsi qu'un jeune peintre instruit
Sous le Moine & sous l'Argilière,
De ces maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familière ;
Il prend malgré lui leur manière,
Et compose avec leur esprit.
C'est pourquoi Virgile se fit
Un devoir d'admirer Homère.
Il le suivit dans sa carrière,
Et son émule il se rendit,
Sans se rendre son plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma pièce, je vous en fasse une longue apologie ; je pourrais

vous dire, pourquoi je n'ai pas donné à Zayre une vocation plus déterminée au chriſtianiſme, avant qu'elle reconnût ſon père, & pourquoi elle cache ſon ſecret à ſon amant, &c. Mais les eſprits ſages, qui aiment à rendre juſtice, verront bien mes raiſons, ſans que je les indique; pour les critiques déterminés, qui ſont diſpoſés à ne me pas croire, ce ſerait peine perdue que de leur dire mes raiſons.

Je me vanterai avec vous d'avoir fait ſeulement une piéce aſſez ſimple, qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuſe ſimplicité
Fut un des plus dignes partages
De la ſavante antiquité.
Anglais, que cette nouveauté
S'introduiſe dans vos uſages.
Sur votre théâtre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages,
Mettez donc plus de vérité,
Avec de plus nobles images:
Addiſſon l'a déjà tenté;
C'était le poëte des ſages,
Mais il était trop concerté;
Et dans ſon *Caton* ſi vanté,
Ses deux filles, en vérité,
Sont d'inſipides perſonnages.
Imitez du grand Addiſſon
Seulement ce qu'il a de bon:
Poliſſez la rude action
De vos Melpomènes ſauvages;
Travaillez pour les connaiſſeurs
De tous les tems, de tous les âges;

Et répandez dans vos ouvrages
La simplicité de vos mœurs.

Que messieurs les poëtes Anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner *Zayre* pour modèle : je leur prêche la simplicité naturelle, & la douceur des vers ; mais je ne me fais point du tout le saint de mon sermon. Si *Zayre* a eu quelque succès, je le dois beaucoup moins à la bonté de mon ouvrage, qu'à la prudence que j'ai eue de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été possible. J'ai flatté en cela le goût de mon auditoire : on est assez sûr de réussir, quand on parle aux passions des gens plus qu'à leur raison. On veut de l'amour, quelque bon chrétien que l'on soit ; & je suis très-persuadé que bien en prit au grand Corneille de ne s'être pas borné dans son *Polyeucte* à faire casser les statues de Jupiter par les néophytes ; car telle est la corruption du genre humain, que peut-être

De Polyeucte la belle ame
Aurait faiblement attendri,
Et les vers chrétiens qu'il déclame
Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de sa femme
Pour ce payen son favori,
Qui méritait bien mieux sa flamme
Que son bon dévot de mari.

Même aventure à peu près est arrivée à *Zayre*. Tous ceux, qui vont aux spectacles, m'ont assuré, que si elle n'avait été que convertie, elle aurait peu intéressé ; mais elle est amoureuse de la meilleure foi du monde, & voilà ce qui a fait sa for-

tune. Cependant il s'en faut bien, que j'aie échappé à la censure.

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vetillé, m'a critiqué :
Plus d'un railleur impitoyable
Prétendait que j'avais croqué,
Et peu clairement expliqué
Un roman très-peu vraisemblable ;
Dans ma cervelle fabriqué ;
Que le sujet en est tronqué,
Que la fin n'est pas raisonnable ;
Même on m'avait pronostiqué
Ce sifflet tant épouvantable,
Avec quoi le public choqué
Régale un auteur misérable.
Cher ami, je me suis moqué
De leur censure insupportable.
J'ai mon drame en public risqué,
Et le parterre favorable
Au lieu du sifflet m'a claqué.
Des larmes même ont offusqué
Plus d'un œil, que j'ai remarqué
Pleurer de l'air le plus aimable.
Mais je ne suis point requinqué
Par un succès si desirable :
Car j'ai comme un autre marqué
Tous les *deficit* de ma fable.
Je sais qu'il est indubitable,
Que pour former œuvre parfait ;
Il faudrait se donner au diable,
Et c'est ce que je n'ai pas fait.

Je n'ose me flatter que les Anglais fassent à *Zayre*

le même honneur qu'ils ont fait à *Brutus* (1); dont on a joué la traduction sur le théâtre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni assez dévots pour vous soucier beaucoup du vieux Lusignan, ni assez tendres pour être touchés de *Zayre*. Vous passez pour aimer mieux une intrigue de conjurés, qu'une intrigue d'amans. On croit qu'à votre théâtre on bat des mains au mot de *patrie*, & chez nous à celui d'*amour*; cependant la vérité est que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos tragédies. Si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'est pas que vos héros de théâtres ne soient amoureux; mais c'est qu'ils expriment rarement leur passion d'une manière naturelle. Nos amans parlent en amans, & les vôtres ne parlent encor qu'en poëtes.

Si vous permettez que les Français soient vos maîtres en galanterie, il y a bien des choses en récompense que nous pourrions prendre de vous. C'est au théâtre anglais que je dois la hardiesse que j'ai eue de mettre sur la scène les noms de nos rois & des anciennes familles du royaume. Il me paraît, que cette nouveauté pourrait être la source d'un genre de tragédie qui nous est inconnu jusqu'ici, & dont nous avons besoin. Il se trouvera sans doute des génies heureux, qui perfectionneront cette idée, dont *Zayre* n'est qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuera en France de protéger les lettres, nous aurons assez d'écri-

(1) Monsieur de Voltaire s'est trompé; on a traduit & joué *Zayre* en Angleterre avec beaucoup de succès.

vains

vains. La nature forme presque toujours des hommes en tout genre de talens; il ne s'agit que de les encourager & de les employer. Mais si ceux qui se distinguent un peu n'étaient soutenus par quelque récompense honorable, & par l'attrait plus flatteur de la considération, tous les beaux arts pourraient bien dépérir un jour au milieu des abris élevés pour eux : & ces arbres plantés par Louis XIV dégénèreraient faute de culture ; le public aurait toujours du goût, mais les grands maîtres manqueraient. Un sculpteur dans son académie verrait des hommes médiocres à côté de lui, & n'éléverait pas sa pensée jusqu'à Girardon & au Pujet; un peintre se contenterait de se croire supérieur à son confrère, & ne songerait pas à égaler le Poussin. Puissent les successeurs de Louis XIV suivre toujours l'exemple de ce grand roi, qui donnait d'un coup d'œil une noble émulation à tous les artistes ! Il encourageait à la fois un Racine & un van-Robais.... Il portait notre commerce & notre gloire par-delà les Indes ; il étendait ses graces sur des étrangers étonnés d'être connus & récompensés par notre cour. Partout où était le mérite, il avait un protecteur dans Louis XIV.

Car de son astre bienfaisant
Les influences libérales,
Du Caire au bord de l'occident,
Et sous les glaces boréales,
Cherchaient le mérite indigent.
Avec plaisir ses mains royales
Répandaient la gloire & l'argent;
Le tout sans brigue & sans cabales.

Guillelmini ; Viviani ,
Et le céleste Cassini ,
Auprès des lis venaient se rendre ;
Et quelque forte pension
Vous aurait pris le grand Newton ,
Si Newton avait pû se prendre.
Ce sont là les heureux succès
Qui faisaient la gloire immortelle
De Louis & du nom français.
Ce Louis était le modèle
De l'Europe & de vos Anglais.
On craignit que par ses progrès
Il n'envahît à tout jamais
La monarchie universelle ;
Mais il l'obtint par ses bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous des fondations pareilles aux monumens de la munificence de nos rois ; mais votre nation y supplée. Vous n'avez pas besoin des regards du maître pour honorer & récompenser les grands talens en tout genre. Le chevalier Steele & le chevalier van-Brouk, étaient en même tems auteurs comiques & membres du parlement. La primatie du docteur Tillotson, l'ambassade de monsieur Prior, la charge de monsieur Newton, le ministère de monsieur Addisson, ne sont que les suites ordinaires de la considération qu'ont chez vous les grands hommes. Vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des mausolées & des statues après leur mort; il n'y a pas jusqu'aux actrices célèbres qui n'aient chez vous leur place dans les temples à côté des grands poëtes.

Votre Ofilds (1) & fa devancière
Bracegirdle la minaudière,
Pour avoir fu dans leurs beaux jours
Réuffir au grand art de plaire,
Ayant achevé leur carrière,
S'en furent, avec le concours
De votre république entière,
Sous un grand poële de velours,
Dans votre églife pour toujours,
Loger de fuperbe manière.
Leur ombre en paraît encor fière,
Et s'en vante avec les amours:
Tandis que le divin Molière,
Bien plus digne d'un tel honneur,
A peine obtint le froid bonheur
De dormir dans un cimetière;
Et que l'aimable le Couvreur,
A qui j'ai fermé la paupière,
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges & d'une bière;
Et que monfieur de Laubinière
Porta la nuit par charité
Ce corps autrefois fi vanté,
Dans un vieux fiacre empaqueté,
Vers le bord de notre rivière.
Voyez-vous pas à ce récit
L'amour irrité qui gémit,
Qui s'envole en brifant fes armes;
Et Melpomène toute en larmes,
Qui m'abandonne, & fe bannit

(1) Fameufe actrice mariée à un feigneur d'Angleterre.

Des lieux ingrats qu'elle embellit
Si long-tems de ses nobles charmes ?

Tout semble ramener les Français à la barbarie dont Louis XIV & le cardinal de Richelieu les ont tirés. Malheur aux politiques qui ne connaissent pas le prix des beaux arts ! La terre est couverte de nations aussi puissantes que nous. D'où vient cependant que nous les regardons presque toutes avec peu d'estime ? C'est par la raison qu'on méprise dans la société un homme riche, dont l'esprit est sans goût & sans culture. Surtout ne croyez pas, que cet empire de l'esprit, & cet honneur d'être le modèle des autres peuples, soit une gloire frivole. Elle est la marque infaillible de la grandeur d'un empire : c'est toujours sous les plus grands princes que les arts ont fleuri, & leur décadence est quelquefois l'époque de celle d'un état. L'histoire est pleine de ces exemples ; mais ce sujet me ménerait trop loin. Il faut que je finisse cette lettre déjà trop longue, en vous envoyant un petit ouvrage, qui trouve naturellement sa place à la tête de cette tragédie. C'est une épître en vers à celle qui a joué le rôle de *Zaïre* : je lui devais au moins un compliment pour la façon dont elle s'en est acquittée ;

Car le prophéte de la Mecque
Dans son serrail n'a jamais eu
Si gentille arabesque ou grecque :
Son œil noir, tendre est bien fendu
Sa voix, & sa grace extrinséque,
Ont mon ouvrage défendu
Contre l'auditeur qui rebecque ;
Mais quand le lecteur morfondu

L'aura dans sa bibliothèque ,
Tout mon honneur sera perdu.

Adieu , mon ami ; cultivez toujours les lettres & la philosophie , sans oublier d'envoyer des vaisseaux dans les échelles du levant. Je vous embrasse de tout mon cœur.

EPITRE

A MADEMOISELLE GOSSIN ,

JEUNE ACTRICE

Qui a représenté le rôle de ZAÏRE *avec beaucoup de succès.*

JEUNE GOSSIN , reçois mon tendre hommage,
Reçois mes vers au théâtre applaudis ,
Protége-les , ZAÏRE est ton ouvrage ,
Il est à toi , puisque tu l'embellis.
Ce sont tes yeux , ces yeux si pleins de charmes ,
Ta voix touchante , & tes sons enchanteurs ,
Qui du critique ont fait tomber les armes.
Ta seule vue adoucit les censeurs.
L'illusion , cette reine des cœurs ,
Marche à ta suite , inspire les alarmes ,
Le sentiment , les regrets , les douleurs ,
Et le plaisir de répandre des larmes.
Le dieu des vers qu'on allait dédaigner ,
Est , par ta voix aujourd'hui sûr de plaire ;
Le dieu d'amour , à qui tu fus plus chère ,

Eſt par tes yeux bien plus ſûr de régner.
Entre ces dieux déformais tu vas vivre ;
Hélas ! long-tems je les ſervis tous deux ;
Il en eſt un que je n'oſe plus ſuivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un ſouris tendre,
Qui voit ſon ſort écrit dans tes beaux yeux,
Qui pénétré de leurs feux qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'univers,
Parle d'amour, & t'en reparle encore !
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers !

SECONDE LETTRE
AU MÊME
MONSIEUR FAKENER,
ALORS
AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE,

Tirée d'une ſeconde édition de ***ZAYRE.***

MON cher ami ; (car votre nouvelle dignité d'ambaſſadeur, rend ſeulement notre amitié plus reſpectable, & ne m'empêche pas de me ſervir ici d'un titre plus ſacré que le titre de miniſtre : le nom d'ami eſt bien au-deſſus de celui d'excellence.)

Je dédie à l'ambaſſadeur d'un grand roi & d'une nation libre, le même ouvrage que j'ai

dédié au ſimple citoyen, au négociant anglais (1).

Ceux qui ſavent combien le commerce eſt honoré dans votre patrie, n'ignorent pas auſſi qu'un négociant y eſt quelquefois un légiſlateur, un bon officier, un miniſtre public.

Quelques perſonnes, corrompues par l'indigne uſage de ne rendre hommage qu'à la grandeur, ont eſſayé de jeter un ridicule ſur la nouveauté d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a oſé, ſur un théâtre conſacré au mauvais goût & à la médiſance, inſulter à l'auteur de cette dédicace; & à celui qui l'avait reçue, on a oſé lui reprocher d'être (2) un négociant. Il ne faut point imputer à notre nation une groſſièreté ſi honteuſe, dont les peuples les moins civiliſés rougiraient. Les magiſtrats, qui veillent parmi nous ſur les mœurs, qui ſont continuellement occupés à réprimer le ſcandale, furent ſurpris alors. Mais le mépris & l'horreur du public pour l'auteur connu de cette indignité,

(1) Ce que monſieur de Voltaire avait prévu dans ſa dédice de *Zaïre* eſt arrivé; monſieur Fakener a été un des meilleurs miniſtres, & eſt devenu un des hommes les plus conſidérables de l'Angleterre. C'eſt ainſi que les auteurs devraient dédier leurs ouvrages, au lieu d'écrire des lettres d'eſclave à des gens dignes de l'être.

(2) On joua une mauvaiſe farce à la comédie italienne de Paris, dans laquelle on inſultait groſſièrement pluſieurs perſonnes de mérite, & entr'autres monſieur de Fakener. Le ſieur Héraut, lieutenant de police, permit cette indignité, & le public la ſiffla.

sont une nouvelle preuve de la politesse des Français.

Les vertus qui forment le caractére d'un peuple, sont souvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des esprits légers & bas en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes sans goût, impolis & grossiers; & on en trouve dans Paris.

Oublions-les, comme ils sont oubliés du public, & recevez ce second hommage. Je le dois d'autant plus à un Anglais, que cette tragédie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite & jouée avec tant de succès, on a parlé de moi sur votre théâtre avec tant de politesse & de bonté, que j'en dois ici un remerciement public à votre nation.

Je ne peux mieux faire, je crois, pour l'honneur des lettres, que d'apprendre ici à mes compatriotes les singularités de la traduction & de la représentation de *Zaïre* sur le théâtre de Londres.

Monsieur Hille, homme de lettres, qui paraît connaître le théâtre mieux qu'aucun auteur Anglais, me fit l'honneur de traduire la piéce, dans le dessein d'introduire sur votre scène quelques nouveautés, & pour la manière d'écrire les tragédies, & pour celles de les réciter. Je parlerai d'abord de la représentation.

L'art de déclamer était chez vous u[illegible] de la nature; la plûpart de vos acteurs [illegible] s'exprimaient souvent plus en poëtes saisis [illegible]thousiasme, qu'en hommes que la passion inspi[illegible].

Beaucoup de comédiens avaient encor outré ce défaut; ils déclamaient des vers ampoulés, avec une fureur & une impétuofité, qui eft au beau naturel, ce que des convulfions font à l'égard d'une démarche noble & aifée.

Cet air d'empreffement femblait étranger à votre nation; car elle eft naturellement fage, & cette fageffe eft quelquefois prife pour de la froideur par les étrangers. Vos prédicateurs ne fe permettent jamais un ton de déclamateur. On rirait chez vous d'un avocat qui s'échaufferait dans fon plaidoyer. Les feuls comédiens étaient outrés. Nos acteurs, & fur-tout nos actrices de Paris, avaient ce défaut, il y a quelques années: ce fut mademoifelle le Couvreur qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un auteur italien de beaucoup d'efprit & de fens.

„ La legiadra Couvreur fola non trotta
„ Per quella ftrada dove i fuoi compagni
„ Van di galoppo tutti quanti in frotta,
„ Se avvien ch'ella pianga, o che fi lagni
„ Senza quegli urli fpaventofi loro,
„ Ti muove fi che in pianger l'accompagni.

Ce même changement que mademoifelle le Couvreur avait fait fur notre fcène, mademoifelle Cibber vient de l'introduire fur le théâtre anglais, dans le rôle de *Zaïre.* Chofe étrange, que dans tous les arts ce ne foit qu'après bien du tems qu'on vienne enfin au naturel & au fimple!

Une nouveauté qui va paraître plus finguliére aux Français, c'eft qu'un gentilhomme de votre

pays, qui a de la fortune & de la confidération; n'a pas dédaigné de jouer fur votre théâtre le rôle d'Orofmane. C'était un fpectacle affez intéreffant de voir les deux principaux perfonnages remplis, l'un par un homme de condition, & l'autre par une jeune actrice de dix-huit ans, qui n'avait pas encor récité un vers en fa vie.

Cet exemple d'un citoyen, qui a fait ufage de fon talent pour la déclamation, n'eft pas le premier parmi vous. Tout ce qu'il y a de furprenant en cela, c'eft que nous nous en étonnions.

Nous devrions faire réflexion, que toutes les chofes de ce monde dépendent de l'ufage & de l'opinion. La cour de France a danfé fur le théâtre avec les acteurs de l'opéra; & on n'a rien trouvé en cela d'étrange, finon que la mode de ces divertiffemens ait fini. Pourquoi fera-t-il plus étonnant de réciter, que de danfer en public. Y a-t-il d'autre différence entre ces deux arts, finon que l'un eft autant au-deffus de l'autre, que les talens où l'efprit a quelque part font au-deffus de ceux du corps? Je le répete encore, & je le dirai toujours, aucun des beaux arts n'eft méprifable, & il n'eft véritablement honteux que d'attacher de la honte aux talens.

Venons à préfent à la traduction de *Zaïre*, & au changement qui vient de fe faire chez vous dans l'art dramatique.

Vous aviez une coutume à laquelle monfieur Addiffon, le plus fage de vos écrivains, s'eft afferví lui-même; tant l'ufage tient lieu de raifon & de loi. Cette coutume peu raifonnable était de finir chaque acte par des vers d'un goût différent

du refte de la pièce, & ces vers devaient nécellairement renfermer une comparaifon. Phèdre en fortant du théâtre fe comparait poëtiquement à une biche, Caton à un rocher, Cléopatre à des enfans qui pleurent jufqu'à ce qu'ils foient endormis.

Le traducteur de *Zaïre* eft le premier qui ait ofé maintenir les droits de la nature contre un goût fi éloigné d'elle. Il a profcrit cet ufage; il a fenti que la paffion doit parler un langage vrai, & que le poëte doit fe cacher toujours pour ne laiffer paraître que le héros.

C'eft fur ce principe qu'il a traduit avec naïveté & fans aucune enflure, tous les vers fimples de la pièce, que l'on gâterait, fi on voulait les rendre beaux.

„ On ne peut defirer ce qu'on ne connaît pas.

„ J'euffe été près du Gange efclave des faux dieux,
„ Chrétienne dans Paris, mufulmane en ces lieux.

„ Mais Orofmane m'aime, & j'ai tout oublié

„ Non, la reconnaiffance eft un faible retour,
„ Un tribut offenfant, trop peu fait pour l'amour.

„ Je me croirais haï d'être aimé faiblement.

„ Je veux avec excès vous aimer & vous plaire,

,, L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin.

,, L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Tous les vers qui ſont dans ce goût ſimple & vrai, ſont rendus mot à mot dans l'anglais. Il eût été aiſé de les orner; mais le traducteur a jugé autrement que quelques-uns de mes compatriotes. Il a aimé, & il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet, le ſtyle doit être conforme au ſujet. *Alzire*, *Brutus* & *Zaire* demandaient, par exemple, trois ſortes de verſifications différentes.

Si Bérénice ſe plaignait de Titus, & Ariane de Théſée, dans le ſtyle de *Cinna*, Bérénice & Ariane ne toucheraient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour, ſi on cherche d'autres ornemens que la ſimplicité & la vérité.

Il n'eſt pas queſtion ici d'examiner s'il eſt bien de mettre tant d'amour dans les pièces de théâtre. Je veux que ce ſoit une faute, elle eſt & ſera univerſelle; & je ne ſais quel nom donner aux fautes qui ſont le charme du genre humain.

Ce qui eſt certain, c'eſt que dans ce défaut les Français ont réuſſi plus que toutes les autres nations anciennes & modernes miſes enſemble. L'amour paraît ſur nos théâtres avec des bienſéances, une délicateſſe, une vérité, qu'on ne trouve point ailleurs. C'eſt que de toutes les nations la françaiſe eſt celle qui a le plus connu la ſociété.

Le commerce continuel ſi vif & ſi poli des deux

sexes, a introduit en France une politesse assez ignorée ailleurs.

La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. Et des mœurs encor austères parmi vous, des querelles politiques, des guerres de religion, qui vous avaient rendu farouches, vous ôtèrent, jusqu'au temps de Charles II, la douceur de la société, au milieu de la liberté.

Les poëtes ne devaient donc savoir ni dans aucun pays, ni même chez les Anglais, la manière dont les honnêtes gens traitent l'amour.

La bonne comédie fut ignorée jusqu'à Molière, comme l'art d'exprimer sur le théâtre des sentimens vrais & délicats fut ignoré jusqu'à Racine, parce que la société ne fut, pour ainsi dire, dans sa perfection que de leur tems. Un poëte, du fond de son cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vues; il aura plutôt fait cent odes & cent épîtres, qu'une scène où il faut faire parler la nature.

Votre Dryden, qui d'ailleurs était un très-grand génie, mettait dans la bouche de ses héros amoureux, ou des hyperboles de rhétorique, ou des indécences; deux choses également opposées à la tendresse.

Si monsieur Racine fait dire à Titus:

„ Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
„ Et crois toujours la voir pour la première fois;

votre Dryden fait dire à Antoine:

„ Ciel! comme j'aimai! Témoins les jours & les nuits qui suivaient en dansant sous vos pieds. Ma seule affaire était de vous parler de ma

passion; un jour venait, & ne voyait rien qu'amour; un autre venait; & c'était de l'amour encore. Les soleils étaient las de nous regarder, & moi je n'étais point las d'aimer.

Il est bien difficile d'imaginer, qu'Antoine ait en effet tenu de pareils discours à Cléopatre.

Dans la même pièce Cléopatre parle ainsi à Antoine.

„ Venez à moi, venez dans mes bras, mon cher soldat; j'ai été trop long-tems privée de vos caresses. Mais quand je vous embrasserai, quand vous serez tout à moi, je vous punirai de vos cruautés, en laissant sur vos lèvres l'impression de mes ardens baisers „.

Il est très-vraisemblable que Cléopatre parlait souvent dans ce goût : mais ce n'est point cette indécence qu'il faut représenter devant une audience respectable.

Quelques-uns de vos compatriotes ont beau dire, c'est là la pure nature ; on doit leur répondre que c'est précisément cette nature qu'il faut voiler avec soin.

Ce n'est pas même connaître le cœur humain, de penser qu'on doit plaire davantage en présentant ces images licencieuses. Au contraire, c'est fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaisirs. Si tout est d'abord à découvert, on est rassasié. Il ne reste plus rien à chercher, rien à desirer, & on arrive tout d'un coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie a des plaisirs que les gens grossiers ne connaissent pas.

Les spectateurs en ce cas sont comme les amans,

qu'une jouiſſance trop prompte dégoûte : ce n'eſt qu'à travers de cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées, qui feraient rougir, préſentées de trop près. C'eſt ce voile qui fait le charme des honnêtes gens ; il n'y a point pour eux de plaiſir ſans bienſéance.

Les Français ont connu cette règle plutôt que les autres peuples, non parce qu'*ils ſont ſans génie & ſans hardieſſe*, comme le dit ridiculement, l'inégal & impétueux Dryden, mais parce que depuis la régence d'Anne d'Autriche ils ont été le peuple le plus ſociable & le plus poli de la terre ; & cette politeſſe n'eſt point une choſe arbitraire, comme ce qu'on appelle civilité ; c'eſt une loi de la nature qu'ils ont heureuſement cultivée plus que les autres peuples.

Le traducteur de *Zaïre* a reſpecté preſque par-tout ces bienſéances théâtrales, qui vous doivent être communes comme à nous ; mais il y a quelques endroits où il s'eſt livré encor à d'anciens uſages.

Par exemple, lorſque dans la pièce anglaiſe Oroſmane vient annoncer à *Zaïre* qu'il croit ne la plus aimer, *Zaïre* lui répond en ſe roulant par terre. Le ſultan n'eſt point ému de la voir dans cette poſture de ridicule & de déſeſpoir, & le moment d'après il eſt tout étonné que *Zaïre* pleure :

Il lui dit cet hémiſtiche :

„ Zaïre, vous pleurez !

Il aurait dû lui dire auparavant :

„ Zaïre, vous vous roulez par terre.

Auſſi ces trois mots, *Zaïre, vous pleurez*, qui

font un grand effet fur notre théâtre, n'en ont fait aucun fur le vôtre, parce qu'ils étaient déplacés. Ces expreffions familières & naïves tirent toute leur force de la feule manière dont elles font amenées. *Seigneur, vous changez de vifage*, n'eft rien par foi-même; mais le moment où ces paroles fi fimples font prononcées dans *Mithridate*, fait frémir.

Ne dire que ce qu'il faut, & de la manière dont il le faut, eft, ce me femble, un mérite dont les Français, fi vous m'en exceptez, ont plus approché que les écrivains des autres pays. C'eft, je crois, fur cet art que notre nation doit en être crue. Vous nous apprenez des chofes plus grandes & plus utiles. Il ferait honteux à nous de ne le pas avouer. Les Français qui ont écrit contre les découvertes du chevalier Nevvton fur la lumière en rougiffent; ceux qui combattent la gravitation en rougiront bientôt.

Vous devez vous foumettre aux règles de notre théâtre, comme nous devons embraffer votre philofophie. Nous avons fait d'auffi bonnes expériences fur le cœur humain, que vous fur la phyfique. L'art de plaire femble l'art des Français, & l'art de penfer paraît le vôtre. Heureux, monfieur, qui comme vous les réunit! &c.



AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

CETTE *prétendue lettre n'est point de moi. Monsieur la Roque la mit sous mon nom, croyant, mal à propos, vendre son journal. Je prie l'éditeur de la supprimer, non seulement comme très-inutile, mais comme supposée : je le prie de mettre à la place un petit avertissement, par lequel il dira qu'il n'imprime point cette pièce qui n'est pas de moi, qui est tirée du mercure galant & que je désavoue.*

VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

ON *avait placé mal à propos dans l'édition in 4°. des* ŒUVRES *de monsieur* DE VOLTAIRE, *à la suite de sa seconde lettre à monsieur Fakener, une* lettre à monsieur de la Roque, sur la tragédie de Zaïre 1732, *qu'il n'a jamais écrite & qui n'est point de lui : on l'a tirée du mercure galant ; par conséquent monsieur* DE VOLTAIRE *la désavoue. Nous avons constamment desiré de donner au public une collection complette de ses ouvrages, mais nous ne voulons pas, ainsi que l'ont fait bien d'autres avant nous, mêler le bon grain avec l'ivraie.*

ACTEURS.

OROSMANE, foudan de Jérufalem.

LUSIGNAN, prince du fang des rois de Jérufalem.

ZAYRE, }
FATIME, } efclaves du foudan.

NÉRESTAN, }
CHATILLON, } chevaliers français.

CORASMIN, }
MELEODOR, } officiers du foudan.

Un efclave.

Suite.

La fcène eft au ferail de Jérufalem.



ZAYRE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

Je ne m'attendais pas, jeune & belle Zaïre,
Aux nouveaux ſentimens que ce lieu vous inſpire.
Quel eſpoir ſi flatteur, ou quels heureux deſtins,
De vos jours ténébreux ont fait des jours ſereins?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes;
Cet éclat de vos yeux n'eſt plus terni de larmes,
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats;
Où ce brave Français devait guider nos pas;
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées;
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux;
Compagnes d'un époux, & reines en tous lieux,
Libres ſans déshonneur, & ſages ſans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.

Ne soupirez-vous plus pour cette liberté ?
Le serrail d'un soudan, sa triste austérité,
Ce nom d'esclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine ?

ZAÏRE.

On ne peut desirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
Au serrail des soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.
Le reste de la terre anéanti pour moi,
M'abandonne au soudan, qui nous tient sous sa loi :
Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance :
Vivre sous Orosmane est ma seule espérance,
Le reste est un vain songe.

FATIME.

Avez-vous oublié
Ce généreux Français, dont la tendre amitié
Nous promit si souvent de rompre notre chaîne ?
Combien nous admirions son audace hautaine !
Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
Perdus par les chrétiens sous les murs de Damas !
Orosmane vainqueur, admirant son courage,
Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor ; sa générosité
Devait payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance ?

ZAÏRE.

Peut-être sa promesse a passé sa puissance.
Depuis plus de deux ans il n'est point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à son courage

Des fermens indifcrets pour fortir d'efclavage.
Il devait délivrer dix chevaliers chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les fiens.
J'admirai trop en lui cet inutile zèle.
Il n'y faut plus penfer.

FATIME.

Mais s'il était fidèle,
S'il revenait enfin dégager fes fermens,
Ne voudriez-vous pas ?...

ZAÏRE.

Fatime, il n'eft plus tems;
Tout eft changé....

FATIME.

Comment ? que prétendez-vous dire ?

ZAÏRE.

Va, c'eft trop te céler le deftin de Zaïre;
Le fecret du foudan doit encor fe cacher;
Mais mon cœur dans le tien fe plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le ciel pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puiffante a choifi le fecours.
Ce fuperbe Orofmane....

FATIME.

Eh bien!

ZAÏRE.

Ce foudan même:
Ce vainqueur des chrétiens... chère Fatime... il m'aime...
Tu rougis... je t'entends... garde-toi de penfer
Qu'à briguer fes foupirs je puiffe m'abaiffer,
Que d'un maître abfolu la fuperbe tendreffe
M'offre l'honneur honteux du rang de fa maîtreffe,

Et que j'essuye enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour passager.
Cette fierté qu'en nous soutient la modestie,
Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie.
Plutôt que jusque-là j'abaisse mon orgueil,
Je verrais sans pâlir les fers & le cercueil.
Je m'en vais t'étonner ; son superbe courage
A mes faibles appas présente un pur hommage ;
Parmi tous ces objets à lui plaire empressés,
J'ai fixé ses regards à moi seule adressés,
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,
Me soumettra bientôt son cœur & mes rivales.

FATIME.

Vos appas, vos vertus, sont dignes de ce prix ;
Mon cœur en est flatté, plus qu'il n'en est surpris :
Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites !
Je me vois avec joie au rang de vos sujettes.

ZAÏRE.

Sois toujours mon égale, & goûte mon bonheur,
Avec toi partagé je sens mieux sa douceur.

FATIME.

Hélas ! puisse le ciel souffrir cet hyménée !
Puisse cette grandeur, qui vous est destinée,
Qu'on nomme si souvent du faux nom du bonheur,
Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur !
N'est-il point en secret de frein qui vous retienne ?
Ne vous souvient-il plus que vous fûtes chrétienne ?

ZAÏRE.

Ah ! que dis-tu ? Pourquoi rappeler mes ennuis ?

Chère Fatime, hélas ! fais-je ce que je fuis ?
Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?
Ne m'a-t-il pas caché le fang qui m'a fait naître ?

FATIME.

Néreftan qui nâquit loin de ce féjour,
Vous dit que d'un chrétien vous reçutes le jour ;
Que dis-je ? Cette croix qui fur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec foin confervée,
Ce figne des chrétiens que l'art dérobe aux yeux,
Sous ce brillant éclat d'un travail précieux,
Cette croix, dont cent fois mes foins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains eft-elle demeurée,
Comme un gage fecret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous aviez quitté.

ZAÏRE.

Je n'ai point d'autre preuve ; & mon cœur qui s'ignore,
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre ?
La coutume, la loi plia mes premiers ans
A la religion des heureux Mufulmans.
Je le vois trop : les foins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos fentimens, nos mœurs, notre créance.
J'euffe été près du Gange efclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, mufulmane en ces lieux.
L'inftruction fait tout ; & la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères,
Que l'exemple & le tems nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu feul peut effacer.
Prifonnière, en ces lieux, tu n'y fus renfermée,

Que lorſque ta raiſon, par l'âge confirmée;
Pour éclairer ta foi te prêtait ſon flambeau:
Pour moi des Sarrazins eſclave en mon berceau,
La foi de nos chrétiens me fut trop tard connue.
Contre elle cependant, loin d'être prévenue,
Cette croix, je l'avoue, a ſouvent malgré moi
Saiſi mon cœur ſurpris de reſpect & d'effroi:
J'oſais l'invoquer même avant qu'en ma penſée,
D'Oroſmane en ſecret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables loix,
Dont ici Néreſtan me parla tant de fois;
Ces loix, qui de la terre écartant les miſères,
Des humains attendris font un peuple de frères;
Obligés de s'aimer, ſans doute, ils ſont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer con-
tr'eux?
A la loi muſulmane à jamais aſſervie,
Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie;
Vous allez épouſer leur ſuperbe vainqueur.

ZAÏRE.

Eh! qui refuſerait le préſent de ſon cœur?
De toute ma faibleſſe il faut que je convienne;
Peut-être ſans l'amour j'aurais été chrétienne;
Peut-être qu'à ta loi j'aurais ſacrifié:
Mais Oroſmane m'aime, & j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Oroſmane, & mon ame enivrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux ſa grace, ſes exploits;
Songe à ce bras puiſſant, vainqueur de tant de
rois,
A cet aimable front que la gloire environne:
Je ne te parle point du ſceptre qu'il me donne:

Non

Non, la reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Orosmane, & non son diadême;
Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un penchant si flatteur;
Mais si le ciel sur lui déployant sa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie,
Si le ciel sous mes loix eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui
Pour l'élever à soi descendrait jusqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux; sans doute, c'est lui-même.

ZAÏRE.

Mon cœur, qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, absent de ce palais,
Enfin mon tendre amour le rend à mes souhaits.

SCÈNE II.

OROSMANE, ZAÏRE, FATIME.

OROSMANE.

Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs & notre destinée,
J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour,
Devoir en musulman vous parler sans détour.
Les soudans qu'à genoux cet univers contemple,

Leurs uſages, leurs droits, ne ſont point mon exemple,
Je ſais que notre loi, favorable aux plaiſirs,
Ouvre un champ ſans limite à nos vaſtes deſirs;
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendreſſes,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtreſſes;
Et tranquille au ſerrail, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du ſein des voluptés;
Mais la molleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle.
Je vois autour de moi cent rois vaincus par elle;
Je vois de Mahomet ces lâches ſucceſſeurs,
Ces califes tremblans dans leurs triſtes grandeurs,
Couchés ſur les débris de l'autel & du trône,
Sous un nom ſans pouvoir languir dans Babylone;
Eux, qui feraient encor, ainſi que leurs aïeux,
Maîtres du monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme & la Syrie;
Mais bientôt pour punir une ſecte ennemie,
Dieu ſuſcita le bras du puiſſant Saladin;
Mon père, après ſa mort, aſſervit le Jourdain;
Et moi, faible héritier de ſa grandeur nouvelle,
Maître encor incertain d'un état qui chancelle,
Je vois ces fiers chrétiens, de rapine altérés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés;
Et lorſque la trompette, & la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un ſerrail abandonner mes jours.
J'atteſte ici la gloire, & Zaïre, & ma flamme,
De ne choiſir que vous pour maîtreſſe & pour femme,

De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.
Ne croyez pas non plus, que mon honneur confie
La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,
Du serrail des soudans gardes injurieux,
Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux.
Je sais vous estimer autant que je vous aime,
Et sur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaissez mon cœur;
Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur.
Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
Corromprait de mes jours la durée odieuse,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces sentimens que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zaïre, & j'attends de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
Je l'avoûrai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment;
Je me croirais haï d'être aimé faiblement.
De tous mes sentimens tel est le caractère.
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.
Si d'une égale amour votre cœur est épris,
Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix;
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuse.

ZAÏRE.

Vous, Seigneur, malheureux! ah! si votre grand cœur
A sur mes sentimens pu fonder son bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes secrètes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes!

Ces noms chers & sacrés, & d'amant & d'époux;
Ces noms nous sont communs : & j'ai par-dessus vous
Ce plaisir si flatteur à ma tendresse extrême,
De tenir tout, Seigneur, du bienfaicteur que j'aime;
De voir que ses bontés font seules mes destins,
D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains,
De révérer, d'aimer un héros que j'admire.
Oui, si parmi les cœurs soumis à votre empire,
Vos yeux ont discerné les hommages du mien;
Si votre auguste choix....

SCÈNE III.

OROSMANE, ZAÏRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN.

Cet esclave chrétien,
Qui sur sa foi, Seigneur, a passé dans la France,
Revient au moment même, & demande audience.

FATIME.

O Ciel!

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

CORASMIN.

Dans la première enceinte il arrête ses pas.
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître
Dans ces augustes lieux un chrétien pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraiſſe. En tous lieux, ſans manquer de
reſpect,
Chacun peut déſormais jouir de mon aſpect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles,
Qui font de tant de rois des tyrans inviſibles.

SCÈNE IV.

OROSMANE, ZAÏRE, FATIME,
CORASMIN, NÉRESTAN.

NÉRESTAN.

RESPECTABLE ennemi qu'eſtiment les
chrétiens,
Je reviens dégager mes ſermens & les tiens;
J'ai ſatisfait à tout : c'eſt à toi d'y ſouſcrire;
Je te fais apporter la rançon de Zaïre,
Et celle de Fatime, & de dix chevaliers,
Dans les murs de Solyme illuſtres priſonniers.
Leur liberté par moi trop long-tems retardée,
Quand je reparaîtrais leur dut être accordée :
Sultan, tiens ta parole, ils ne ſont plus à toi,
Et dès ce moment même ils ſont libres par moi.
Mais graces à mes ſoins, quand leur chaîne eſt
briſée,
A t'en payer le prix ma fortune épuiſée,
Je ne le cèle pas, m'ôte l'eſpoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte.
J'arrache des chrétiens à leur priſon funeſte;

Je remplis mes fermens, mon honneur, mon devoir,
Il me fuffit: je viens me mettre en ton pouvoir;
Je me rends prifonnier, & demeure en ôtage.

OROSMANE.

Chrétien, je fuis content de ton noble courage;
Mais ton orgueil ici fe ferait-il flatté
D'effacer Orofmane en générofité?
Reprend ta liberté, remporte tes richeffes,
A l'or de ces rançons joins mes juftes largeffes :
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent; tu les peux demander.
Qu'ils aillent fur tes pas apprendre à ta patrie,
Qu'il eft quelques vertus au fond de la Syrie;
Qu'ils jugent en partant, qui méritait le mieux,
Des Français, ou de moi, l'empire de ces lieux.
Mais parmi ces chrétiens que ma bonté délivre,
Lufignan ne fut point réfervé pour te fuivre :
De ceux qu'on peut te rendre il eft feul excepté;
Son nom ferait fufpect à mon autorité :
Il eft du fang français qui régnait à Solyme;
On fait fon droit au trône, & ce droit eft un crime :
Du deftin qui fait tout, tel eft l'arrêt cruel;
Si j'euffe été vaincu, je ferais criminel.
Lufignan dans les fers finira fa carrière,
Et jamais du foleil ne verra la lumière.
Je le plains, mais pardonne à la néceffité
Ce refte de vengeance & de févérité.
Pour Zaïre, crois-moi, fans que ton cœur s'offenfe,
Elle n'eft pas d'un prix qui foit en ta puiffance;
Tes chevaliers Français, & tous leurs fouverains,

S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

NÉRESTAN.

Qu'entends-je ? Elle nâquit chrétienne.
J'ai pour la délivrer ta parole & la ſienne,
Et quant à Luſignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il ? . . .

OROSMANE.

Je t'ai dit, chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière,
Se faiſant eſtimer, commence à me déplaire ;
Sors, & que le ſoleil levé ſur mes états,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

Néreſtan ſort.

FATIME.

O Dieu, ſecourez-nous.

OROSMANE.

Et vous, allez, Zaïre.
Prenez dans le ſerrail un ſouverain empire,
Commandez en ſultane, & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCÈNE V.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Corasmin, que veut donc cet eſclave infidelle ?
Il ſoupirait... ſes yeux ſe ſont tournés vers elle.
Les as-tu remarqués ?

CORASMIN.

Que dites-vous, Seigneur?
De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

OROSMANE.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'avilisse!
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice?
Moi, que je puisse aimer comme l'on fait haïr!
Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour seul ma maîtresse asservie;
Cher Corasmin, je l'aime avec idolâtrie.
Mon amour est plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne suis point jaloux... si je l'étais jamais...
Si mon cœur!.. Ah! chassons cette importune idée.
D'un plaisir pur & doux mon ame est possédée.
Va, fais tout préparer pour ces momens heureux,
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux soins de mon empire,
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉRESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O BRAVE Néreſtan, chevalier généreux,
Vous qui briſez les fers de tant de malheureux;
Vous ſauveur des chrétiens qu'un Dieu ſauveur envoie,
Paraiſſez, montrez-vous, goûtez la douce joie
De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
Baiſer l'heureuſe main qui nous délivre tous.
Aux portes du ferrail en foule ils vous demandent;
Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais ſous notre bienfaiteur...

NÉRESTAN.

Illuſtre Chatillon, modérez cet honneur;
J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire;
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON.

Sans doute; & tout chrétien, tout digne chevalier,
Pour ſa religion ſe doit ſacrifier;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,

Confifte à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un fi noble devoir !
Pour nous, triftes jouets du fort qui nous opprime,
Nous malheureux Français, efclaves dans Solyme,
Oubliés dans les fers, où long-tems fans fecours
Le père d'Orofmane abandonna nos jours :
Jamais nos yeux fans vous ne reverraient la France.

NÉRESTAN.

Dieu s'eft fervi de moi, Seigneur. Sa providence
De ce jeune Orofmane a fléchi la rigueur.
Mais quel trifte mélange altère ce bonheur !
Que de ce fier foudan la clémence odieufe
Répand fur fes bienfaits une amertume affreufe !
Dieu me voit & m'entend ; il fait fi dans mon cœur
J'avais d'autres projets que ceux de fa grandeur.
Je faifais tout pour lui ; j'efpérais de lui rendre
Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit efclave avec moi,
Lorfque les ennemis de notre augufte foi,
Baignant de notre fang la Syrie enivrée,
Surprirent Lufignan vaincu dans Céfarée :
Du ferrail des fultans fauvé par des chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris fur ma feule parole,
Seigneur, je me flattais, efpérance frivole !
De ramener Zaïre à cette heureufe cour,
Où Louis des vertus a fixé le féjour.
Déjà même la reine à mon zèle propice,
Lui tendait de fon trône une main protectrice.
Enfin lorfqu'elle touche au moment fouhaité,

Qui la tirait du sein de sa captivité,
On la retient... Que dis-je... Ah! Zaïre elle-même,
Oubliant les chrétiens, pour ce soudan qui l'aime...
N'y pensons plus... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel;
Des chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie;
Disposez-en, Seigneur, elle vous appartient.

NÉRESTAN.

Seigneur, ce Lusignan, qu'à Solyme on retient,
Ce dernier d'une race en héros si féconde,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
Ce héros malheureux de Bouillon descendu,
Aux soupirs des chrétiens ne sera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine:
Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne,
Alors que dans les fers son chef est retenu?
Lusignan, comme à moi, ne vous est pas connu;
Seigneur, remerciez ce ciel, dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naissance,
Long-tems après ces jours à jamais détestés,
Après ces jours de sang & de calamités,
Où je vis sous le joug de nos barbares maîtres,
Tomber ces murs sacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel! si vous aviez vu ce temple abandonné,
Du Dieu que nous servons le tombeau profané,
Nos pères, nos enfans, nos filles & nos femmes,
Aux pieds de nos autels expirans dans les flammes,
Et notre dernier roi courbé du faix des ans,

Maſſacré ſans pitié ſur ſes fils expirans ?
Luſignan, le dernier de cette auguſte race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace
Au milieu des débris des temples renverſés,
Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entaſſés,
Terrible, & d'une main reprenant cette épée,
Dans le ſang infidèle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre ſainte foi le ſigne redouté,
Criant à haute voix, Français, ſoyez fidèles...
Sans doute en ce moment, le couvrant de ſes ailes,
La vertu du Très-Haut, qui nous ſauve aujourd'hui,
Applaniſſait ſa route, & marchait devant lui;
Et des triſtes chrétiens la foule délivrée
Vint porter avec nous ſes pas dans Céſarée.
Là, par nos chevaliers, d'une commune voix,
Luſignan fut choiſi pour nous donner des loix.
O mon cher Néreſtan! Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu ſans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu;
Vainement pour ſon nom nous avons combattu..
Reſſouvenir affreux; dont l'horreur me dévore!
Jéruſalem en cendre, hélas! fumait encore,
Lorſque dans notre aſile attaqués & trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flamme, dont brûla Sion déſeſpérée,
S'étendit en fureur aux murs de Céſarée,
Ce fut là le dernier de trente ans de revers;
Là je vis Luſignan chargé d'indignes fers:
Inſenſible à ſa chûte, & grand dans ſes miſères;
Il n'était attendri que des maux de ſes frères.
Seigneur, depuis ce tems, ce père des chrétiens,

Resserré loin de nous, blanchi dans ses liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumière,
Oublié de l'Asie, & de l'Europe entière.
Tel est son sort affreux; & qui peut aujourd'hui,
Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui?

NÉRESTAN.

Ce bonheur, il est vrai, serait d'un cœur barbare.
Que je hais le destin qui de lui nous sépare!
Que vers lui vos discours m'ont sans peine entraîné!
Je connais ses malheurs, avec eux je suis né.
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre;
Votre prison, la sienne, & Césarée en cendre,
Sont ses premiers objets, sont les premiers revers,
Qui frappèrent mes yeux à peine encore ouverts.
Je sortais du berceau; ces images sanglantes
Dans vos tristes récits me sont encor présentes.
Au milieu des chrétiens dans un temple immolés,
Quelques enfans, Seigneur, avec moi rassemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes,
Aux bras ensanglantés de nos mères tremblantes,
Nous fûmes transportés dans ce palais des rois;
Dans ce même serrail, Seigneur, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zaïre,
Qui depuis... pardonnez si mon cœur en soupire,
Qui depuis égarée en ce funeste lieu,
Pour un maître barbare abandonna son Dieu.

CHATILLON.

Telle est des musulmans la funeste prudence:
De leurs chrétiens captifs ils séduisent l'enfance;
Et je bénis le ciel propice à nos desseins,

Qui dans vos premiers ans vous sauva de leurs mains.
Mais, Seigneur, après tout, cette Zaïre même,
Qui renonce aux chrétiens pour le soudan qui l'aime,
De son crédit au moins nous pourrait secourir :
Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir ?
M'en croirez-vous ? Le juste, aussi-bien que le sage,
Du crime & du malheur sait tirer avantage.
Vous pourriez de Zaïre employer la faveur
A fléchir Orosmane, à toucher son grand cœur ;
A nous rendre un héros, que lui-même a dû plaindre,
Que sans doute il admire, & qui n'est plus à craindre.

NÉRESTAN.

Mais ce même héros, pour briser ses liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens ?
Et quand il le voudrait, est-il en ma puissance
D'obtenir de Zaïre un moment d'audience ?
Croyez-vous qu'Orosmane y daigne consentir ?
Le serrail à ma voix pourra-t-il se rouvrir ?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il espérer d'une femme infidelle,
A qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira sa honte écrite sur mon front ?
Seigneur, il est bien dur, pour un cœur magnanime,
D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime.
Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits sont rougir.

CHATILLON.

Songez à Lusignan, songez à le servir.

NÉRESTAN.

Eh bien... Mais quels chemins jusqu'à cette infidelle
Pourront... On vient à nous. Que vois-je ! ô ciel! c'est elle.

SCÈNE II.

ZAÏRE, CHATILLON, NÉRESTAN.

ZAÏRE *à Nérestan.*

C'EST vous, digne Français, à qui je viens parler.
Le soudan le permet, cessez de vous troubler !
Et rassurant mon cœur, qui tremble à votre approche,
Chassez de vos regards la plainte & le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous deux ;
Je souhaite & je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
Une affreuse prison renferma notre enfance ;
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers ;
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me fallut depuis gémir de votre absence ;
Le ciel porta vos pas aux rives de la France ;
Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis ;
Un entretien plus libre alors m'était permis.
Esclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du soudan je vivais inconnue :
Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,

Revoyant des Français le glorieux empire,
Y chercher la rançon de la triste Zaïre :
Vous l'apportez : le ciel a trompé vos bienfaits ;
Loin de vous dans Solyme il m'arrête à jamais.
Mais quoique ma fortune ait d'éclat & de charmes,
Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes.
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre souvenir,
Comme vous des humains soulager la misère,
Protéger les chrétiens, leur tenir lieu de mère :
Vous me les rendez chers, & ces infortunés...

NÉRESTAN.

Vous, les protéger ! vous, qui les abandonnez !
Vous, qui des Lusignan foulant aux pieds la
cendre....

ZAÏRE.

Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous rendre
Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir :
Oui, Lusignan est libre, & vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O ciel ! nous reverrions notre appui, notre père !

NÉRESTAN.

Les chrétiens vous devraient une tête si chère !

ZAÏRE.

J'avais sans espérance osé la demander :
Le généreux soudan veut bien nous l'accorder :
On l'amène en ces lieux.

NÉRESTAN.

Que mon ame est émue !

ZAÏRE.

Mes larmes malgré moi me dérobent sa vue;

Ainsi que ce vieillard j'ai langui dans les fers :
Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts ?

NÉRESTAN.

Grand Dieu ! que de vertu dans une ame infidelle !

SCÈNE III.

ZAÏRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NÉRESTAN, plusieurs esclaves chrétiens.

LUSIGNAN.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle ?
Suis-je avec des chrétiens ?... Guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.

En s'asseyant.

Suis-je libre en effet ?

ZAÏRE.

Oui, seigneur ; oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens. . . .

LUSIGNAN.

Ô jour ! ô douce voix !
Châtillon, c'est donc vous? c'est vous que je revois ?
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères ?
En quels lieux sommes-nous ? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'eſt ici le palais qu'ont bâti vos aïeux;
Du fils de Noradin c'eſt le ſéjour profane.

ZAÏRE.

Le maître de ces lieux, le puiſſant Oroſmane,
Sait connaître, Seigneur, & chérir la vertu.
Ce généreux Français, qui vous eſt inconnu,

En montrant Néreſtan.

Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix chrétiens payer la délivrance :
Le ſoudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler ſon grand cœur.

LUSIGNAN.

Des chevaliers Français tel eſt le caractère;
Leur nobleſſe en tout tems me fut utile & chère.
Trop digne chevalier, quoi! vous paſſez les mers,
Pour ſoulager nos maux, & pour briſer nos fers?
Ah! parlez, à qui dois-je un ſervice ſi rare?

NÉRESTAN.

Mon nom eſt Néreſtan; le ſort long-tems barbare,
Qui dans les fers ici me mit preſque en naiſſant,
Me fit quitter bientôt l'empire du Croiſſant.
A la cour de Louis, guidé par mon courage,
De la guerre, ſous lui, j'ai fait l'apprentiſſage,
Ma fortune & mon rang ſont un don de ce roi,
Si grand par ſa valeur, & plus grand par ſa foi.
Je le ſuivis, Seigneur, au bord de la Charante,
Lorſque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-tems captivés,
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.
Venez, prince, & montrez au plus grand des monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques.

Paris va révérer le martyr de la croix,
Et la cour de Louis est l'asyle des rois.

LUSIGNAN.

Hélas ! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,
Je combattais, Seigneur, avec Montmorency,
Melun, Destaing, de Nesle, & ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre;
Je vais au roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai souffert pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est tems, écoutez ma prière,
Nérestan, Châtillon, & vous.... de qui les pleurs
Dans ces momens si chers honorent mes malheurs.
Madame, ayez pitié du plus malheureux père,
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le tems
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance:
Ô mon cher Châtillon, tu dois t'en souvenir.

CHATILLON.

De vos vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

LUSIGNAN.

Hélas ! & j'étais père, & je ne pus mourir !
Veillez du haut des cieux, chers enfans que j'implore,

Sur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réſervés,
Par des barbares mains pour ſervir conſervés,
Loin d'un père accablé, furent portés enſemble
Dans ce même ſerrail où le ciel nous raſſemble.

CHATILLON.

Il eſt vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en ſon berceau :
Ne pouvant la ſauver, ſeigneur, j'allais moi-même
Répandre ſur ſon front l'eau ſainte du baptême,
Lorſque les Sarrazins de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout ſanglans.
Votre plus jeune fils, à qui les deſtinées
Avaient à peine encor accordé quatre années,
Trop capable déjà de ſentir ſon malheur,
Fut dans Jéruſalem conduit avec ſa ſœur.

NÉRESTAN.

De quel reſſouvenir mon ame eſt déchirée !
A cet âge fatal j'étais dans Céſarée ;
Et tout couvert de ſang, & chargé de liens,
Je ſuivis en ces lieux la foule de chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous...Seigneur!..Ce ſerrail éleva votre enfance?..

En les regardant.

Hélas ! de mes enfans auriez-vous connaiſſance ?
Ils feraient de votre âge, & peut-être mes yeux...
Quel ornement, Madame ; étranger en ces lieux ?
Depuis quand l'avez-vous ?

ZAÏRE.

Depuis que je reſpire,
Seigneur.... Eh quoi ! d'où vient que votre ame ſoupire ?

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains....

ZAÏRE.

De quel trouble nouveau tous mes fens font atteints!
Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN.

Ô ciel! ô providence!
Mes yeux, ne trompez point ma timide efpérance;
Serait-il bien poffible? Oui, c'eft elle... Je voi
Ce préfent qu'une époufe avait reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornait toujours la tête,
Lorfque de leur naiffance on célébrait la fête:
Je revois... Je fuccombe à mon faififfement.

ZAÏRE.

Qu'entends-je & quel foupçon m'agite en ce moment?
Ah, Seigneur!...

LUSIGNAN.

Dans l'efpoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes,
Dieu mort fur cette croix, & qui revis pour nous.
Parle, achève, ô mon Dieu! ce font là de tes coups.
Quoi! Madame, en vos mains elle était demeurée!
Quoi! tous les deux captifs, & pris dans Céfarée!

ZAÏRE.

Oui, Seigneur.

NÉRESTAN.

Se peut-il?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur mère en effet font les vivans portraits.

Diſſipez mes ſoupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui ſeul as conduit ſa fortune & la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne?
Tu pleures, malheureuſe, & tu baiſſes les yeux!
Tu te tais! je t'entends! ô crime! ô juſtes cieux!

ZAÏRE.

Je ne puis vous tromper: ſous les loix d'Oroſmane
Puniſſez votre fille.... Elle était muſulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que ſur moi!
Ah, mon fils! A ces mots j'euſſe expiré ſans toi.
Mon Dieu, j'ai combattu ſoixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple, & périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes triſtes enfans:
Et lorſque ma famille eſt par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle eſt ton ennemie!
Je ſuis bien malheureux...c'eſt ton père, c'eſt moi,
C'eſt ma ſeule priſon qui t'a ravi ta foi,
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, ſonge au ſang qui coule dans tes veines:
C'eſt le ſang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'eſt le ſang des héros, défenſeurs de ma loi;
C'eſt le ſang des martyrs...Ô fille encor trop chère!
Connais-tu ton deſtin, ſais-tu quelle eſt ta mère,
Sais-tu bien qu'à l'inſtant que ſon flanc mit au jour
Ce triſte & dernier fruit d'un malheureux amour,

Je la vis maſſacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras ſanglans tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blaſphêmes,
Pour toi, pour l'univers, eſt mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le ſervit tant de fois,
En ces lieux où ton ſang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres :
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, ce temple eſt près de ce palais.
C'eſt ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer ſous les coups de l'impie ;
C'eſt là que de ſa tombe il rappela ſa vie.
Tu ne ſaurais marcher dans cet auguſte lieu,
Tu n'y peux faire un pas, ſans y trouver ton Dieu:
Et tu n'y peux reſter ſans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras, & pleurer & frémir ;
Sur ton front pâliſſant Dieu met le repentir :
Je vois la vérité dans ton cœur deſcendue ;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
Et je reprends ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon ſang à l'infidélité.

NÉRESTAN.

Je revois donc ma ſœur ?... Et ſon ame...

ZAÏRE.

ZAÏRE.

Ah ! mon père !
Cher auteur de mes jours : parlez, que dois-je faire ?

LUSIGNAN.

M'ôter, par un seul mot, ma honte & mes ennuis,
Dire, je suis chrétienne.

ZAÏRE.

Oui.... Seigneur.... Je le suis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire.

SCENE IV.

ZAÏRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NÉRESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

MADAME, le soudan m'ordonne de vous dire,
Qu'à l'instant de ces lieux il vous faut retirer,
Et de ces vils chrétiens sur-tout vous séparer.
Vous, Français, suivez-moi : de vous je dois répondre.

CHATILLON.

Où sommes-nous, grand Dieu ! Quel coup vient nous confondre !

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAÏRE.

Hélas, Seigneur !

LUSIGNAN.

Ô vous que je n'ofe nommer,
Jurez-moi de garder un fecret fi funefte.

ZAÏRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN.

Allez, le ciel fera le refte.

Fin du fecond Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

VOUS étiez, Corafmin, trompé par vos alarmes;
Non, Louis contre moi ne tourne point fes armes;
Les Français font laffés de chercher déformais
Des climats que pour eux le deftin n'a point faits.
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux déferts de l'aride Arabie,
Et venir arrofer, de leur fang odieux,
Ces palmes que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaiffeaux la mer de la Syrie.
Louis, des bords de Chypre, épouvante l'Afie;
Mais j'apprends que ce roi s'éloigne de nos ports;
De la féconde Égypte il menace les bords;
J'en reçois à l'inftant la première nouvelle.
Contre les Mamelus fon courage l'appelle;
Il cherche Mélédin, mon fecret ennemi;
Sur leurs divifions mon trône eft affermi.
Je ne crains plus enfin l'Égypte ni la France.
Nos communs ennemis cimentent ma puiffance;

Et prodigues d'un ſang qu'ils devraient ménager,
Prennent, en s'immolant le ſoin de me venger.
Relâche ces chrétiens ; ami, je les délivre ;
Je veux plaire à leur maître, & leur permets de vivre :
Je veux que ſur la mer on les mène à leur roi,
Que Louis me connaiſſe, & reſpecte ma foi.
Mène-lui Luſignan ; dis-lui que je lui donne
Celui que la naiſſance allie à ſa couronne,
Celui que par deux fois mon père avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux chrétiens....

OROSMANE.

Son nom n'eſt point à craindre.

CORASMIN.

Mais, Seigneur, ſi Louis....

OROSMANE.

Il n'eſt plus tems de feindre.
Zaïre l'a voulu : c'eſt aſſez : & mon cœur,
En donnant Luſignan, le donne à mon vainqueur.
Louis eſt peu pour moi ; je fais tout pour Zaïre ;
Nul autre ſur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'eſt à moi d'adoucir
Le déplaiſir mortel qu'elle a dû reſſentir,
Quand, ſur les faux avis des deſſeins de la France,
J'ai fait à ces chrétiens un peu de violence.
Que dis-je ? Ces momens perdus dans mon conſeil,
Ont de ce grand hymen ſuſpendu l'appareil :
D'une heure encor, ami, mon bonheur ſe diffère :
Mais j'emploîrai du moins ce tems à lui complaire,
Zaïre ici demande un ſecret entretien
Avec ce Néreſtan, ce généreux chrétien....

CORASMIN.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence.

OROSMANE.

Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance;
Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus;
Zaïre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défends point; je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du serrail la contrainte cruelle.
J'ai méprisé ces loix, dont l'âpre austérité
Fait d'une vertu triste une nécessité.
Je ne suis point formé du sang asiatique;
Né parmi les rochers au sein de la Taurique,
Des Scythes mes aïeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité:
Je consens qu'en partant Nérestan la revoie;
Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.
Après ce peu d'instans volés à mon amour,
Tous ses momens, ami, sont à moi sans retour.
Va, ce chrétien attend, & tu peux l'introduire.
Presse son entretien, obéis à Zaïre.

SCÈNE II.

CORASMIN, NÉRESTAN.

CORASMIN.

En ces lieux, un moment tu peux encor rester.
Zaïre à tes regards viendra se présenter.

ZAÏRE.

Quoi, je suis votre sœur, & vous pouvez penser
Qu'à mon sang, à ma loi, j'aille ici renoncer?

NÉRESTAN.

Ah, ma sœur! cette loi n'est pas la vôtre encore;
Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux,
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les cieux.
Jurez par nos malheurs, & par votre famille,
Par ces martyrs sacrés, de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAÏRE.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
Par sa loi que je cherche, & que mon cœur ignore,
De vivre désormais sous cette sainte loi....
Mais, mon cher frère..... Hélas! que veut-elle de moi?
Que faut-il?

NÉRESTAN.

Détester l'empire de vos maîtres,
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui né près de ces murs est mort ici pour nous,
Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.
Est-ce à moi d'en parler? Moins instruit que fidèle,
Je ne suis qu'un soldat, & je n'ai que du zèle;
Un pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux,
Vous apporter la vie, & dessiller vos yeux.
Songez à vos sermens; & que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort & l'anathême.
Obtenez qu'avec lui je puisse revenir.

Mais à quel titre, ô ciel ! faut-il donc l'obtenir ?
A qui le demander dans ce ferrail profane ?....
Vous, le fang de vingt rois, efclave d'Orofmane !
Parente de Louis ! fille de Lufignan !
Vous chrétienne, & ma fœur, efclave d'un foudan ?
Vous m'entendez....je n'ofe en dire davantage :
Dieu, nous réferviez-vous à ce dernier outrage ?

ZAÏRE.

Ah ! cruel ! pourfuivez, vous ne connaiffez pas
Mon fecret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.
Mon frère, ayez pitié d'une fœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt défefpérée.
Je fuis chrétienne, hélas !... j'attends avec ardeur
Cette eau fainte, cette eau, qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne ferai point indigne de mon frère,
De mes aïeux, de moi, de mon malheureux père.
Mais parlez à Zaïre, & ne lui cachez rien,
Dites... quelle eft la loi de l'empire chrétien ?...
Quelle eft le châtiment pour une infortunée,
Qui loin de fes parens aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Aurait touché fon ame, & s'unirait à lui ?

NÉRESTAN.

O ciel ! que dites-vous ? Ah ! la mort la plus prompte
Devrait....

ZAÏRE.

C'en eft affez, frappe, & préviens ta honte.

NÉRESTAN.

Qui ? vous, ma fœur ?

ZAÏRE.

C'eſt moi que je viens d'accuſer.
Oroſmane m'adore,.. & j'allais l'épouſer.

NÉRESTAN.

L'épouſer! eſt-il vrai, ma ſœur? Eſt-ce vous-même?
Vous, la fille des rois?

ZAÏRE.

Frappe, dis-je; je l'aime.

NÉRESTAN.

Opprobre malheureux du ſang dont vous ſortez,
Vous demandez la mort, & vous la méritez:
Et ſi je n'écoutais que ta honte & ma gloire,
L'honneur de ma maiſon, mon père, ſa mémoire;
Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
Si ma religion ne retenait mon bras,
J'irais dans ce palais, j'irais au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De ſon indigne flanc le plonger dans le tien;
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre,
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus ſûrs,
Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs;
Zaïre, cependant, ma ſœur, ſon alliée,
A un tyran d'un ſerrail par l'hymen eſt liée?
Et je vais donc apprendre à Luſignan trahi,
Qu'un Tartare eſt le Dieu que ſa fille a choiſi?
Dans ce moment affreux, hélas! ton père expire
En demandant à Dieu le ſalut de Zaïre.

ZAÏRE.

Arrête, mon cher frère.... arrête, connais-moi;

Peut-être que Zaïre eſt digne encor de toi.
Mon frère, épargne-moi cet horrible langage;
Ton courroux, ton reproche, eſt un plus grand outrage,
Plus ſenſible pour moi, plus dur que ce trépas,
Que je te demandais, & que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage;
Tu ſouffres, je le vois; je ſouffre davantage.
Je voudrais que du ciel le barbare ſecours,
De mon ſang, dans mon cœur, eût arrêté le cours;
Le jour qu'empoiſonné d'une flamme profane,
Ce pur ſang des chrétiens brûla pour Oroſmane,
Le jour que de ta ſœur Oroſmane charmé...
Pardonnez-moi, chrétiens; qui ne l'aurait aimé?
Il faiſait tout pour moi, ſon cœur m'avait choiſie;
Je voyais ſa fierté pour moi ſeule adoucie.
C'eſt lui qui des chrétiens a ranimé l'eſpoir:
C'eſt à lui que je dois le bonheur de te voir:
Pardonne; ton courroux, mon père, ma tendreſſe,
Mes ſermens, mon devoir, mes remors, ma faibleſſe,
Me ſervent de ſupplice, & ta ſœur en ce jour
Meurt de ſon repentir plus que de ſon amour.

NÉRESTAN.

Je te blâme, & te plains; crois-moi, la providence
Ne te laiſſera point périr ſans innocence:
Je te pardonne, hélas! ces combats odieux;
Dieu ne t'a point prêté ſon bras victorieux:
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roſeau plié par les orages.
Il ne ſouffrira pas qu'à ſon culte engagé,
Entre un barbare & lui ton cœur ſoit partagé.

Le baptême éteindra ces feux dont il soupire,
Et tu vivras fidèle, ou périras martyre.
Achève donc ici ton serment commencé;
Achève, & dans l'horreur dont ton cœur est pressé,
Promets au roi Louis, à l'Europe, à ton père,
Au Dieu qui déjà parle à ce cœur si sincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux,
Avant que le pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma présence il te fasse chrétienne,
Et que Dieu par ses mains t'adopte & te soutienne.
Le promets-tu, Zaïre?...

ZAÏRE.

Oui, je te le promets:
Rends-moi chrétienne & libre; à tout je me soumets.
Va, d'un père expirant, va fermer la paupière;
Va, je voudrais te suivre, & mourir la première.

NÉRESTAN.

Je pars, adieu, ma sœur, adieu: puisque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt, par un heureux baptême,
T'arracher aux enfers, & te rendre à toi-même.

SCÈNE V.

ZAYRE *seule.*

Me voilà seule, ô Dieu! que vai-je devenir?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir!
Hélas! suis-je en effet, ou Française, ou Sultane?

Fille de Lufignan, ou femme d'Orofmane ?
Suis-je amante, ou chrétienne ? O fermens que j'ai faits !
Mon pere, mon pays, vous ferez fatisfaits.
Fatime ne vient point. Quoi ! dans un trouble extrême,
L'univers m'abandonne ! on me laiffe à moi-même !
Mon cœur peut-il porter feul, & privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impofe aujourd'hui ?
A ta loi, Dieu puiffant, oui, mon ame eft rendue ;
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
Cher amant ! ce matin l'aurais-je pu prévoir,
Que je duffe aujourd'hui redouter de te voir ?
Moi, qui de tant de feux juftement poffédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre foin, d'autre idée,
Que de t'entretenir, écouter ton amour,
Te voir, te fouhaiter, attendre ton retour ?
Hélas ! & je t'adore, & t'aimer eft un crime !

SCÈNE VI.

ZAYRE, OROSMANE.

OROSMANE.

PARAISSEZ, tout eft prêt ; le beau feu, qui m'anime,
Ne fouffre plus, Madame, aucun retardement ;
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant ;
Les parfums de l'encens rempliffent la mofquée ;

Du Dieu de Mahomet la puiſſance invoquée
Confirme mes ſermens, & préſide à mes feux.
Mon peuple proſterné pour vous offre ſes vœux.
Tout tombe à vos genoux; vos ſuperbes rivales,
Qui diſputaient mon cœur, & marchaient vos égales,
Heureuſes de vous ſuivre, & de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.
Le trône, les feſtins, & la cérémonie,
Tout eſt prêt; commencez le bonheur de ma vie.

ZAÏRE.

Où ſuis-je? malheureuſe, ô tendreſſe! ô douleur!

OROSMANE.

Venez.

ZAÏRE.

Où me cacher?

OROSMANE.

Que dites-vous?

ZAÏRE.

Seigneur.

OROSMANE.

Donnez-moi votre main, daignez, belle Zaïre...

ZAÏRE.

Dieu de mon père! hélas! que pourrai-je lui dire?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras!
Qu'il redouble ma flamme, & mon bonheur!...

ZAÏRE.

Hélas!

OROSMANE.

Ce trouble à mes deſirs vous rend encor plus chère;
D'une vertu modeſte il eſt le caractère.

Digne & charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAÏRE.

Fatime, soutiens-moi...
Seigneur.

OROSMAN.

O ciel! eh quoi!

ZAÏRE.

Seigneur, cet hyménée
Était un bien suprême à mon ame étonnée.
Je n'ai point recherché le trône & la grandeur.
Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon cœur!
Hélas! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et méprisant pour vous les trônes de l'Asie,
Seule, & dans un désert auprès de mon époux,
J'eusse pu sous mes pieds les fouler avec vous.
Mais... Seigneur... ces chrétiens...

OROSMANE.

Ces chrétiens.... Quoi! Madame!
Qu'auraient donc de commun cette secte & ma flamme?

ZAÏRE.

Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces momens sa vie & ses malheurs.

OROSMANE.

Eh bien! quel intérêt si pressant & si tendre,
A ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre?
Vous n'êtes point chrétienne; élevée en ces lieux,
Vous suivez dès long-tems la foi de mes aïeux.
Un vieillard qui succombe au poids de ses années,
Peut-il troubler ici vos belles destinées?

Cette aimable pitié, qu'il s'attire de vous,
Doit se perdre avec moi dans des momens si doux.

ZAÏRE.

Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étais chère.

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah Dieu !

ZAÏRE.

Souffrez que l'on diffère;
Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés,

OROSMANE.

Que dites-vous? ô ciel! est-ce vous qui parlez,
Zaïre ?

ZAÏRE.

Je ne puis soutenir sa colère.

OROSMANE.

Zaïre !

ZAÏRE.

Il m'est affreux, Seigneur, de vous déplaire;
Excusez ma douleur.... Non, j'oublie à la fois,
Et tout ce que je suis, & tout ce que je dois.
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue.
Je ne puis... Ah ! souffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon désespoir, & l'horreur où je suis.

Elle sort.

SCÈNE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuſe aux tranſports de mon ame offenſée.
Eſt-ce à moi que l'on parle ? ai-je bien entendu ?
Eſt-ce moi qu'elle fuit ? ô ciel ! & qu'ai-je vu ?
Coraſmin, quel eſt donc ce changement extrême?
Je la laiſſe échapper ! je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous ſeul cauſez ſon trouble, & vous vous en plaignez.
Vous accuſez, Seigneur, un cœur où vous régnez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur ſi ſombre en ſes regards écrite !
Si c'était ce Français ! ... quel ſoupçon ! quelle horreur !
Quelle lumière affreuſe a paſſé dans mon cœur !
Hélas ! je repouſſais ma juſte défiance :
Un barbare, un eſclave, aurait cette inſolence ?
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien,
Réduit à redouter un eſclave chrétien ?
Mais parle, tu pouvais obſerver ſon viſage,
Tu pouvais de ſes yeux entendre le langage :
Ne me déguiſe rien, mes feux ſont-ils trahis ?
Apprends-moi mon malheur... tu trembles... tu frémis...
C'en eſt aſſez...

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos alarmes.
Il eſt vrai que ſes yeux ont verſé quelques larmes ;
Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien obſervé
Qui doive...

OROSMANE.

A cet affront, je ſerais réſervé ?
Non, non, ſi Zaïre, m'avait fait cette offenſe ;
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.
Le déplaiſir ſecret de ſon cœur agité,
Si ce cœur eſt perfide, aurait-il éclaté ?
Ecoute, garde-toi de ſoupçonner Zaïre.
Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, ſoupire,
Que m'importe après tout le ſujet de ſes pleurs ?
Qui ſait ſi l'amour même entre dans ſes douleurs ?
Et qu'ai-je à redouter d'un eſclave infidelle,
Qui demain pour jamais ſe va ſéparer d'elle ?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos loix,
Qu'il jouît de ſa vue une ſeconde fois ?
Qu'il revînt en ces lieux ?

OROSMANE.

Qu'il revînt ? lui, ce traître ;
Qu'aux yeux de ma maîtreſſe il oſât reparaître ?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais verſant à ſes yeux le ſang qui m'a trahi :
Déchiré devant elle, & ma main dégoûtante
Confondrait dans ſon ſang le ſang de ſon amante....
Excuſe les tranſports de ce cœur offenſé ;
Il eſt né violent, il aime, il eſt bleſſé.
Je connais mes fureurs, & je crains ma faibleſſe ;

A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.
Non, c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon ;
Non, son cœur n'est point fait pour une trahison :
Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse
A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi ;
Les éclaircissemens sont indignes de moi.
Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire ;
Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zaïre.
Allons, que le serrail soit fermé pour jamais ;
Que la terreur habite aux portes du palais ;
Que tout ressente ici le frein de l'esclavage.
Des rois de l'Orient suivons l'antique usage.
On peut pour son esclave, oubliant sa fierté,
Laisser tomber sur elle un regard de bonté ;
Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse ;
Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.
Ce sexe dangereux, qui veut tout asservir,
S'il régne dans l'Europe, ici doit obéir.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

Que je vous plains, Madame, & que je vous admire ?
C'est le Dieu des chrétiens, c'est Dieu qui vous inspire ;
Il donnera la force à vos bras languissans,
De briser des liens si chers & si puissans.

ZAÏRE.

Eh ! pourrai-je achever ce fatal sacrifice ?

FATIME.

Vous demandez sa grace ; il vous doit sa justice ;
De votre cœur docile il doit prendre le soin.

ZAÏRE.

Jamais de son appui je n'eus tant de besoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguste famille,
Le Dieu que vous servez vous adopte pour fille ;
Vous êtes dans ses bras, il parle à votre cœur ;
Et quand ce saint pontife, organe du seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane ...

ZAÏRE.

Ah ! j'ai porté la mort dans le sein d'Orosmane ;
J'ai pu déséspérer le cœur de mon amant !
Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment !
Mon Dieu, vous l'ordonnez, j'eusse été trop
heureuse.

FATIME.

Quoi ! vous regretteriez cette chaîne honteuse,
Hazarder la victoire, ayant tant combattu ?

ZAÏRE.

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !
Non, tu ne connais pas ce que je sacrifie.
Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,
Dont j'espérais, hélas ! tant de félicité,
Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles ;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choisit son séjour ;
Je lui crie en pleurant, ôte-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-
même ;
Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que
j'aime,
Ces traits chers & charmans, que toujours je
revois ;
Se montrent dans mon ame entre le ciel & moi.
Eh bien, race des rois, dont le ciel me fit naître,
Père, mère, chrétiens, vous, mon Dieu, vous,
mon maître,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours, qui ne sont plus pour
lui :

Que j'expire innocente, & qu'une main si chère,
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière.
Ah ! que fait Orosmane ? Il ne s'informe pas,
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas ;
Il me fuit, il me laisse, & je n'y peux survivre.

FATIME.

Quoi vous ! fille des rois, que vous prétendez suivre,
Vous dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui ?...

ZAÏRE.

Eh ! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui ?
Orosmane est-il fait pour être sa victime ?
Dieu pourrait-il haïr un cœur si magnanime ?
Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus,
S'il était né chrétien, que ferait-il de plus ?
Et plût à Dieu du moins que ce saint interprète,
Ce ministre sacré, que mon ame souhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer !
Je ne sais ; mais enfin, j'ose encor espérer,
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne réprouverait point une telle alliance ;
Peut-être de Zaïre en secret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré ;
Peut-être en me laissant au trône de Syrie,
Il soutiendrait par moi les chrétiens de l'Asie.
Fatime, tu le sais, ce puissant Saladin,
Qui ravit à mon sang l'empire du Jourdain,
Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,
Au sein d'une chrétienne il avait pris naissance.

FATIME.

Ah ! ne voyez-vous pas que pour vous consoler....

ZAÏRE.

Laisse-moi ; je vois tout ; je meurs sans m'aveugler :
Je vois que mon pays, mon sang, tout me condamne :
Que je suis Lusignan, que j'adore Orosmane ;
Que mes vœux, que mes jours à ses jours sont liés,
Je voudrais quelquefois me jeter à ses pieds,
De tout ce que je suis faire un aveu sincère.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
Expose les chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu, qui vous rappelle à lui.

ZAÏRE.

Ah ! si tu connaissais le grand cœur d'Orosmane !

FATIME.

Il est le protecteur de la loi musulmane ;
Et plus il vous adore, & moins il peut souffrir
Qu'on vous ose annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le pontife à vos yeux en secret va se rendre,
Et vous avez promis....

ZAÏRE.

Et bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret :
Hélas ! qu'à mon amant je le tais à regret !
Et pour comble d'horreur je ne suis plus aimée.

SCÈNE II.

OROSMANE, ZAYRE.

OROSMANE.

MADAME, il fut un tems où mon ame charmée,
Écoutant sans rougir des sentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, Madame, & votre maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être :
Vous ne m'entendrez point, amant faible & jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous ;
Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre ;
Trop généreux, trop grand, pour m'abaisser à feindre,
Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
De vos caprices vains sera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
A chercher des raisons, dont la flatteuse adresse,
A mes yeux éblouis colorant vos refus,
Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus ;
Et qui craignant surtout qu'à rougir on l'expose,
D'un refus outrageant veut ignorer la cause.
Madame, c'en est fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait présenter ;
Une autre aura des yeux, & va du moins connaître

De quel prix mon amour & ma main devaient être.
Il pourra m'en coûter, mais mon cœur s'y réfout.
Apprenez qu'Orofmane eft capable de tout,
Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre vue
Mourir défefpéré de vous avoir perdue,
Que de vous poffeder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un foupir qui ne foit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAÏRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes!
Tu veux commander feul à mes fens éperdus...
Eh bien, puifqu'il eft vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur...

OROSMANE.

Il eft trop vrai que l'honneur me l'ordonne;
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le defirez,
Que fous une autre loi... Zaïre, vous pleurez?

ZAÏRE.

Ah! feigneur! ah! du moins gardez de jamais croire,
Que du rang d'un foudan je regrette la gloire;
Je fais qu'il faut vous perdre, & mon fort l'a voulu;
Mais, feigneur, mais mon cœur ne vous eft pas connu.
Me puniffe à jamais ce ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Orofmane!

OROSMANE,

OROSMANE.

Zaïre, vous m'aimez !

ZAÏRE.

Dieu ! si je l'aime, hélas !

OROSMANE.

Quel caprice étonnant que je ne conçois pas !
Vous m'aimez? Eh, pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant si fidelle ?
Je me connaissais mal; oui, dans mon désespoir,
J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste.
Zaïre, que jamais la vengeance céleste
Ne donne à ton amant enchaîné sous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi !
Qui, moi? que sur mon trône une autre fût placée !
Non, je n'en eus jamais la fatale pensée :
Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits,
Ces dédains affectés, & si bien démentis;
C'est le seul déplaisir que jamais dans ta vie,
Le ciel aura voulu que ta tendresse essuie.
Je t'aimerai toujours . . . Mais d'où vient que ton cœur,
En partageant mes feux, différait mon bonheur ?
Parle, était-ce un caprice ? Est-ce crainte d'un maître,
D'un soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être ?
Serait-ce un artifice ? Épargne-toi ce soin ;
L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin ;

Qu'il ne fouille jamais le faint nœud qui nous lie !
L'art le plus innocent tient de la perfidie.
Je n'en connus jamais, & mes fens déchirés,
Pleins d'un amour fi vrai...

ZAÏRE.

Vous me défefpérez.
Vous m'êtes cher, fans doute, & ma tendreffe extrême
Eft le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O ciel, expliquez-vous. Quoi ! toujours me troubler ?
Se peut-il ?...

ZAÏRE.

Dieu puiffant, que ne puis-je parler !

OROSMANE.

Quel étrange fecret me cachez-vous, Zaïre ?
Eft-il quelque chrétien qui contre moi confpire ?
Me trahit-on ? parlez.

ZAÏRE.

Eh ! peut-on vous trahir !
Seigneur, entr'eux & vous vous me verriez courir.
On ne vous trahit point, pour vous rien n'eft à craindre ;
Mon malheur eft pour moi, je fuis la feule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre, grand Dieu !

ZAÏRE.

Souffrez qu'à vos genoux

Je demande en tremblant une grace de vous.

OROSMANE.

Une grace : ordonnez, & demandez ma vie.

ZAÏRE.

Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie !
Orofmane... Seigneur... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune...
Demain tous mes fecrets vous feront révélés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô ciel, vous m'accablez !
Pouvez-vous ?...

ZAÏRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore
Ne me refufez pas la grace que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez
J'y confens ; il en coûte à mes fens défolés.
Allez, fouvenez-vous que je vous facrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAÏRE.

Et me parlant ainfi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh bien, vous me quittez, Zaïre ?

ZAÏRE.

Hélas, Seigneur

SCÈNE III.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ah! c'eſt trop tôt chercher ce ſolitaire aſile,
C'eſt trop tôt abuſer de ma bonté facile ;
Et plus j'y penſe, à moi, moins je puis concevoir
Le ſujet ſi caché de tant de déſeſpoir.
Quoi donc! par ma tendreſſe élevée à l'empire,
Dans le ſein du bonheur, que ſon ame deſire,
Près d'un amant qu'elle aime, & qui brûle à ſes pieds,
Ses yeux remplis d'amour, de larmes ſont noyés.
Je ſuis bien indigné de voir tant de caprices.
Mais moi-même après tout eus-je moins d'injuſtices ?
Ai-je été moins coupable à ſes yeux offenſés?
Eſt-ce à moi de me plaindre? On m'aime; c'eſt aſſez.
Il me faut expier, par un peu d'indulgence,
De mes tranſports jaloux l'injurieuſe offenſe.
Je me rends, je le vois, ſon cœur eſt ſans détours ;
La nature naïve anime ſes diſcours.
Elle eſt dans l'âge heureux où règne l'innocence ;
A ſa ſincérité je dois ma confiance.
Elle m'aime ſans doute ; oui, j'ai lu devant toi,
Dans ſes yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi ;

Et son ame éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche.
Qui peut avoir un cœur assez traître, assez bas,
Pour montrer tant d'amour, & ne le sentir pas?

SCÈNE IV.

OROSMANE, CORASMIN, MÉLÉDOR.

MÉLÉDOR.

Cette lettre, Seigneur, à Zaïre adressée,
Par vos gardes saisie, & dans mes mains laissée...

OROSMANE.

Donne... qui la portait?... Donne.

MÉLÉDOR.

Un de ces chrétiens,
Dont vos bontés, Seigneur, ont brisé les liens:
Au serrail, en secret, il allait s'introduire;
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas! que vais-je lire?
Laisse-nous....je frémis.

SCÈNE V.

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

Cette lettre, Seigneur,
Pourra vous éclaircir, & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah ! lisons ; ma main tremble, & mon ame étonnée
Prévoit que ce billet contient ma destinée.
Lisons... " Chère Zaïre, il est tems de nous voir :
„ Il est vers la Mosquée une secrète issue,
„ Où vous pouvez sans bruit, & sans être aperçue,
„ Tromper vos surveillans, & remplir notre espoir :
„ Il faut tout hazarder, vous connaissez mon zèle :
„ Je vous attends, je meurs, si vous n'êtes fidèle.
Eh bien, cher Corasmin, que dis-tu ?

CORASMIN.

Moi, Seigneur ?
Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahison horrible !
Seigneur, à cet affront vous êtes insensible ?
Vous, dont le cœur tantôt, sur un simple soupçon,
D'une couleur si vive a reçu le poison ?
Ah ! sans doute l'horreur d'une action si noire
Vous guérit d'un amour qui blessait votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin :
Montre-lui cet écrit... Qu'elle tremble.., & soudain

De cent coups de poignard que l'infidèle meure.
Mais avant de frapper... Ah! cher ami, demeure,
Demeure, il n'eſt pas tems. Je veux que ce chrétien
Devant elle amené... non... je ne veux plus rien...
Je me meurs... Je ſuccombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un ſi ſanglant outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu, ce ſecret plein d'horreur!
Ce ſecret qui peſait à ſon infame cœur!
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,
Elle veut quelque tems ſe ſouſtraire à ma vue:
Je me fais cet effort, je la laiſſe ſortir;
Elle part en pleurant... & c'eſt pour me trahir.
Quoi, Zaïre!

CORASMIN.

Tout ſert à redoubler ſon crime.
Seigneur, n'en ſoyez pas l'innocente victime,
Et de vos ſentimens rappelant la grandeur....

OROSMANE.

C'eſt là ce Néreſtan, ce héros plein d'honneur
Ce chrétien ſi vanté, qui rempliſſait Solime
De ce faſte impoſant de ſa vertu ſublime!
Je l'admirais moi-même, & mon cœur combattu
S'indignait qu'un chrétien m'égalât en vertu.
Ah! qu'il va me payer ſa fourbe abominable!
Mais Zaïre, Zaïre eſt cent fois plus coupable.
Une eſclave chrétienne, & que j'ai pu laiſſer
Dans les plus vils emplois languir ſans l'abaiſſer!

Une esclave ! Elle fait ce que j'ai fait pour elle.
Ah malheureux !

CORASMIN.

Seigneur, si vous souffrez mon zèle,
Si parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez....

OROSMANE.

Oui, je veux la voir & lui parler.
Allez, volez, esclave, & m'amenez Zaïre.

CORASMIN.

Hélas ! en cet état que pourrez-vous lui dire ?

OROSMANE.

Je ne sais, cher ami, mais je prétends la voir.

CORASMIN.

Ah ! seigneur, vous allez, dans votre désespoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes.
Vos bontés contre vous lui donneront des armes ;
Et votre cœur séduit, malgré tous vos soupçons
Pour la justifier cherchera des raisons.
M'en croirez-vous ? cachez cette lettre à sa vue.
Prenez pour la lui rendre une main inconnue.
Par là, malgré la fraude & les déguisemens,
Vos yeux démêleront ses secrets sentimens,
Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penses-tu qu'en effet Zaïre me trahisse? ...
Allons, quoi qu'il en soit, je vais tenter mon sort,
Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de son côté pousser la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeste entretien,
Un cœur tel que le vôtre....

OROSMANE.

Ah ! n'en redoute rien,
A fon exemple, hélas ! ce cœur ne faurait feindre.
Mais j'ai la fermeté de favoir me contraindre :
Oui, puifqu'elle m'abaiffe à connaître un rival....
Tiens, reçois ce billet à tous trois fi fatal :
Va, choifis pour le rendre un efclave fidelle ;
Mets en de sûres mains cette lettre cruelle ;
Va, cours.... Je ferai plus, j'éviterai fes yeux ;
Qu'elle n'approche pas... C'eft elle, jufte cieux!

SCÈNE VI.

OROSMANE, ZAÏRE, CORASMIN.

ZAÏRE.

SEIGNEUR, vous m'étonnez ; quelle raifon foudaine,
Quel ordre fi preffant près de vous me ramène ?

OROSMANE.

Eh bien, Madame, il faut que vous m'éclairciffiez ;
Cet ordre eft important plus que vous ne croyez ;
Je me fuis confulté....Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot & mon fort & le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon fceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon refpect, mes foins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaiffance.
Votre cœur par un maître attaqué chaque jour,

Vaincus par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre ame, avec vous, il eſt tems que je liſe ;
Il faut que ſes replis s'ouvrent à ma franchiſe.
Jugez-vous : répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma ſincérité.
Si de quelqu'autre amour l'invincible puiſſance
L'emporte ſur mes ſoins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, & dans ce même inſtant,
Ta grace eſt dans mon cœur ; prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'inſolent qui t'adore :
Songe que je te vois ? que je te parle encore ;
Que ma foudre à ta voix pourra ſe détourner,
Que c'eſt le ſeul moment où je peux pardonner.

ZAÏRE.

Vous, ſeigneur ! vous oſez me tenir ce langage ?
Vous cruel ! ... Apprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, eſt né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeſte flamme ;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame ;
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je deſcends de me juſtifier.
J'ignore ſi le ciel, qui m'a toujours trahie,
A deſtiné pour vous ma malheureuſe vie.
Quoi qu'il puiſſe arriver, je jure par l'honneur,
Qui non moins que l'amour eſt gravé dans mon cœur,
Je jure que Zaïre à ſoi-même rendue,
Des rois les plus puiſſans déteſterait la vue.
Que tout autre, après vous, me ferait odieux.
Voulez-vous plus ſavoir, & me connaître mieux ?

Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proie,
Ce cœur déſeſpéré devant vous ſe déploie ?
Sachez donc qu'en ſecret il penſait malgré lui,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui ;
Qu'il ſoupirait pour vous avant que vos tendreſſes
Vinſſent juſtifier mes naiſſantes faibleſſes ;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
Qu'il vous aimait enfin, lorſque vous m'ignoriez ;
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître.
J'en atteſte le ciel, que j'offenſe peut-être ;
Et ſi j'ai mérité ſon éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE.

Quoi ! des plus tendres feux ſa bouche encor m'aſſure !
Quel excès de noirceur ! Zaïre ! . . . ah la parjure !
Quand de ſa trahiſon j'ai la preuve en ma main !

ZAÏRE.

Que dites-vous ? Quel trouble agite votre ſein ?

OROSMANE.

Je ne ſuis point troublé. Vous m'aimez ?

ZAÏRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche,
D'un feu ſi tendrement déclaré chaque jour ?
Vous me glacez de crainte, en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez !

ZAÏRE.

Vous pouvez douter de ma tendreſſe !
Mais encor une fois quelle fureur vous preſſe ?

Quels regards effrayans vous me lancez ! hélas !
Vous doutez de mon cœur ?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, Madame.

SCÈNE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AMI, sa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie ;
Tranquille dans le crime, & fausse avec douceur ;
Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.
As-tu trouvé l'esclave ? as-tu servi ma rage ?
Connaîtrai-je à la fois son crime & mon outrage ?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéir, mais vous ne pouvez pas
Soupirer désormais pour ses traîtres appas :
Vous la verrez sans doute avec indifférence,
Sans que le repentir succède à la vengeance,
Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

OROSMANE.

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous ? ô ciel ! vous ?

OROSMANE.

Je vois un rayon d'espérance.
Cet odieux chrétien, l'élève de la France,
Est jeune, impatient, léger, présomptueux.

Il peut croire aisément ses téméraires vœux :
Son amour indiscret, & plein de confiance,
Aura de ses soupirs hasardé l'insolence :
Un regard de Zaïre aura pu l'aveugler :
Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler :
Il croit qu'il est aimé ; c'est lui seul qui m'offense ;
Peut-être ils ne sont pas tous deux d'intelligence :
Zaïre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaisir mortel.
Corasmin, écoutez... Dès que la nuit plus sombre
Aux crimes des mortels viendra prêter son ombre,
Si-tôt que ce chrétien, chargé de mes bienfaits,
Nérestan paraîtra sous les murs du palais,
Ayez soin qu'à l'instant la garde le saisisse ;
Qu'on prépare pour lui le plus honteux supplice ;
Et que chargé de fers il me soit présenté.
Laissez, sur-tout, laissez Zaïre en liberté.
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime :
Ma fureur est plus grande, & j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me suis plongé ;
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé !

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

OROSMANE, CORASMIN,

Un esclave.

OROSMANE.

On l'a fait avertir, l'ingrate va paraître.
Songe que dans tes mains est le sort de ton maître;
Donne-lui le billet de ce traître chrétien;
Rends-moi compte de tout, examine-la bien.
Porte-moi sa réponse. On approche... c'est elle.

A Corasmin.

Viens, d'un malheureux prince ami tendre & fidèle,
Viens m'aider à cacher ma rage & mes ennuis.

SCÈNE II.

ZAÏRE, FATIME, l'esclave.

ZAÏRE.

Eh qui peut me parler dans l'état où je suis?
A tant d'horreurs, hélas! qui pourra me soustraire?

Le ferrail eſt fermé ! Dieu ! ſi c'était mon frère !
Si la main de ce Dieu pour ſoutenir ma foi,
Par des chemins cachés, le conduiſait vers moi !
Quel eſclave inconnu ſe préſente à ma vue ?

L'ESCLAVE.

Cette lettre en ſecret à mes mains parvenue,
Pourra vous aſſurer de ma fidélité.

ZAÏRE.

Donne.

Elle lit.

FATIME *à part pendant que Zaïre lit.*

Dieu tout puiſſant, éclate en ta bonté,
Fais deſcendre ta grace en ce ſéjour profane,
Arrache ma princeſſe au barbare Oroſmane.

ZAÏRE *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

FATIME *à l'eſclave.*

Allez, retirez-vous ;
On vous rappellera, ſoyez prêt, laiſſez-nous.

SCÈNE III.

ZAÏRE, FATIME.

ZAÏRE.

Lis ce billet : hélas ! dis-moi ce qu'il faut faire ;
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.

FATIME.

Dites plutôt, madame, aux ordres éternels.
D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ſes autels.
Ce n'eſt point Néreſtan, c'eſt Dieu qui vous appelle.

ZAÏRE.

Je le sais, à sa voix je ne suis point rebelle,
J'en ai fait le serment: mais puis-je m'engager,
Moi, les chrétiens, mon frère, en un si grand
danger?

FATIME.

Ce n'est point leur danger dont vous êtes troublée,
Votre amour parle seul à votre ame ébranlée.
Je connais votre cœur; il penserait comme eux,
Il hasarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah! connaissez du moins l'erreur qui vous engage,
Vous tremblez d'offenser l'amant qui vous outrage.
Quoi! ne voyez-vous pas toutes ses cruautés,
Et l'ame d'un Tartare, à travers ses bontés?
Ce tigre encor farouche au sein de sa tendresse,
Même en vous adorant menaçait sa maîtresse...
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher?
Vous soupirez pour lui?

ZAÏRE.

Qu'ai-je à lui reprocher?
C'est moi qui l'offensais, moi qu'en cette journée
Il a vu souhaiter ce fatal hyménée;
Le trône était tout prêt, le temple était paré,
Mon amant m'adorait, & j'ai tout différé.
Moi, qui devais ici trembler sous sa puissance,
J'ai de ses sentimens bravé la violence;
J'ai soumis son amour, il fait ce que je veux;
Il m'a sacrifié ses transports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour, dont votre ame est blessée,
Peut-il en ce moment remplir votre pensée?

ZAÏRE.

Ah! Fatime, tout sert à me désespérer;

Je sais que du serrail rien ne peut me tirer ;
Je voudrais des chrétiens voir l'heureuse contrée,
Quitter ce lieu funeste à mon ame égarée ;
Et je sens qu'à l'instant, prompte à me démentir,
Je fais des vœux secrets pour n'en jamais sortir.
Quel état ! quel tourment! Non, mon ame inquiète
Ne sait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle souhaite ;
Une terreur affreuse est tout ce que je sens.
Dieu, détourne de moi ces noirs pressentimens;
Prends soin de nos chrétiens, & veille sur mon frère ;
Prends soin, du haut des cieux, d'une tête si chère.
Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir :
Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
Par son absence alors à parler enhardie,
J'apprends à mon amant le secret de ma vie :
Je lui dirai le culte où mon cœur est lié ;
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié.
Mais dussai-je au supplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le sang dont je suis née.
Va, tu peux amener mon cher frère en ces lieux.
Rappelle cet esclave.

SCÈNE IV.

ZAYRE *seule.*

O DIEU de mes aïeux,
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux père,
Que ta main me conduise, & que ton œil m'éclaire !

SCÈNE V.

ZAYRE, l'esclave.

ZAÏRE.

ALLEZ dire au chrétien, qui marche sur vos pas,
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.
A part.
Allons, rassure-toi, malheureuse Zaïre !

SCÈNE VI.

OROSMANE, CORASMIN, l'esclave.

OROSMANE.

QUE ces momens, grand Dieu, sont lents pour ma fureur !
A l'esclave.
Eh bien ! que t'a-t-on dit ? Réponds. Parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur,
On n'a jamais senti de si vives alarmes.
Elle a pâli, tremblé, ses yeux versaient des larmes;
Elle m'a fait sortir, elle m'a rappelé.
Et d'une voix tremblante, & d'un cœur tout troublé,

Près de ces lieux, seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui cette nuit à ses yeux doit se rendre.

OROSMANE.

A l'esclave. *A Corasmin.*

Allez, il me suffit. Ote-toi de mes yeux.
Laissez-moi : tout mortel me devient odieux.
Laisse-moi seul, te dis-je, à ma fureur extrême.
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCÈNE VII.

OROSMANE *seul.*

OÙ suis-je? ô ciel! où suis-je? où portai-je mes vœux?
Zaïre, Nérestan...couple ingrat, couple affreux,
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je respire,
Ce jour souillé par vous... Misérable Zaïre,
Tu ne jouiras pas... Corasmin, revenez.

SCÈNE VIII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH! trop cruel ami, quoi! vous m'abandonnez!
Venez; a-t-il paru, ce rival, ce coupable?

CORASMIN.

Rien ne paraît encor.

OROSMANE.

O nuit! nuit effroyable!
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits?
Zaïre!...l'infidelle... après tant de bienfaits!
J'aurais d'un œil ferein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chûte épouvantable:
J'aurai fu, dans l'horreur de la captivité,
Conferver mon courage & ma tranquillité;
Mais me voir à ce point trompé parce que j'aime!...

CORASMIN.

Eh! que prétendez-vous dans cette horreur extrême?
Quel eft votre deffein?

OROSMANE.

N'entends-tu pas des cris?

CORASMIN.

Seigneur...

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé mes efprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, jufqu'ici nul mortel ne s'avance;
Le ferrail eft plongé dans un profond filence;
Tout dort; tout eft tranquille, & l'ombre de la nuit...

OROSMANE.

Hélas! le crime veille, & fon horreur me fuit.
A ce coupable excès porter fa hardieffe!
Tu ne connaiffais pas mon cœur & ma tendreffe,
Combien je t'adorais! quels feux! Ah, Corafmin!
Un feul de fes regards aurait fait mon deftin.
Je ne puis être heureux, ni fouffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours... Ah, la cruelle!

CORASMIN.

Eſt-ce vous qui pleurez, vous, Oroſmane? ô cieux!

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coule de mes yeux.
Tu vois mon ſort, tu vois la honte où je me livre:
Mais ces pleurs ſont cruels, & la mort va les ſuivre :
Plains Zaïre, plains moi ; l'heure approche, ces pleurs,
Du ſang qui va couler ſont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémis de mes ſouffrances;
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.
Approche, viens, j'entends...je ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du palais quelqu'un porte ſes pas.

OROSMANE.

Va ſaiſir Néreſtan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne ;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.



SCÈNE IX.

OROSMANE, ZAYRE & FATIME,

marchand pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.

ZAÏRE.

VIENS, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entends-je ! eſt-ce là cette voix,
Dont les ſons enchanteurs m'ont ſéduit tant de fois ?
Cette voix qui trahit un feu ſi légitime ?
Cette voix infidelle, & l'organe du crime ?
Perfide !... vengeons-nous... quoi ! c'eſt elle ? ô deſtin !

Il tire ſon poignard.

Zaïre ! ah Dieu !... ce fer échappe de ma main.

ZAÏRE *à Fatime.*

C'eſt ici le chemin, viens, ſoutiens mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAÏRE.

Je marche en friſſonnant, mon cœur eſt éperdu...
Eſt-ce vous, Néreſtan, que j'ai tant attendu ?

OROSMANE *courant à Zaïre.*

C'eſt moi que tu trahis : tombe à mes pieds, parjure.

ZAÏRE *tombant dans la couliſſe.*

Je me meurs, ô mon Dieu !

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure.
Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait ?
Rien que de juſte... Allons, j'ai puni ſon forfait.
Ah! voici ſon amant que mon deſtin m'envoie,
Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joie.

SCÈNE X & dernière.

ORSOMANE, ZAYRE, NÉRESTAN, CORASMIN, FATIME, eſclaves.

OROSMANE.

APPROCHE, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut ſi cher;
Mépriſable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'ame d'un traître;
Tu m'impoſais ici pour me déshonorer.
Va, le prix en eſt prêt; tu peux t'y préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu m'expoſes;
Et ton ingratitude, & l'horreur que tu cauſes.
Avez-vous ordonné ſon ſupplice ?

CORASMIN.

Oui, ſeigneur.

OROSMANE.

Il commence déjà dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent partout, & demandent encore

La perfide qui t'aime, & qui me déshonore.
Regarde, elle eſt ici.

NÉRESTAN.

[Que dis-tu? Quelle erreur...

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

NÉRESTAN.

Ah! que vois-je? Ah, ma ſœur!
Zaïre!... Elle n'eſt plus! Ah, monſtre! Ah, jour horrible!

OROSMANE.

Sa ſœur! Qu'ai-je entendu? Dieu, ſerait-il poſſible?

NÉRESTAN.

Barbare, il eſt trop vrai: viens épuiſer mon flanc
Du reſte infortuné de cet auguſte ſang.
Luſignan, ce vieillard, fut ſon malheureux père,
Il venait dans mes bras d'achever ſa miſère,
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
La volonté dernière, & les derniers adieux;
Je venais, dans un cœur trop faible & trop ſenſible,
Rappeler des chrétiens le cœur incorruptible.
Hélas! elle offenſait notre Dieu, notre loi;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE.

Zaïre!...Elle m'aimait? Eſt-il bien vrai, Fatime?
Sa ſœur?... J'étais aimé?

FATIME.

Cruel! voilà ſon crime.
Tigre altéré de ſang, tu viens de maſſacrer

Celle

Celle qui malgré soi constante à t'adorer,
Se flattait, espérait, que le Dieu de ses pères
Recevrait le tribut de ses larmes sincères;
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas! à cet excès son cœur l'avait trompée;
De cet espoir trop tendre elle était occupée;
Tu balançais son Dieu dans son cœur alarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit assez. O ciel! j'étais aimé!
Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage...

NÉRESTAN.

Cruel! qu'attends-tu donc pour assouvir ta rage?
Il ne reste que moi de ce sang glorieux,
Dont ton père & ton bras ont inondé ces lieux?
Rejoins un malheureux à sa triste famille,
Au héros dont tu viens d'assassiner la fille.
Tes tourmens sont-ils prêts? Je puis braver tes coups;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la soif de mon sang, qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore?
En m'arrachant le jour, souviens-toi des chrétiens,
Dont tu m'avais juré de briser les liens;
Dans sa férocité ton cœur impitoyable,
De ce trait généreux serait-il bien capable?
Parle; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE *allant vers le corps de Zaïre.*

Zaïre!

CORASMIN.

Hélas! Seigneur, où portez-vous vos pas?

Rentrez, trop de douleur de votre ame s'empare ;
Souffrez que Néreftan...

NÉRESTAN.

Qu'ordonnes-tu, barbare?

OROSMANE *après une longue pause.*

Qu'on détache fes fers. Écoutez, Corafmin,
Que tous fes compagnons foient délivrés foudain.
Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largeffes;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richeffes,
Jufqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, Seigneur...

OROSMANE.

Obéis, & ne replique pas ;
Vole, & ne trahis point la volonté fuprême
D'un foudan qui commande, & d'un ami qui t'aime ;
Va, ne perds point de tems, fors, obéis...

à Néreftan.

Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux fanglans, remporte en ta patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.
Ton roi, tous tes chrétiens, apprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais fans répandre des pleurs.
Mais fi la vérité par toi fe fait connaître,
En déteftant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un fein qui dut m'être facré ;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreufe

A la plus digne femme, à la plus vertueuse,
Dont le ciel ait formé les innocens appas;
Dis-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes états;
Dis-leur que dans son sang cette main s'est plongée!
Dis que je l'adorais, & que je l'ai vengée. *Il se tue.*

Aux siens.

Respectez ce héros, & conduisez ses pas.

NÉRESTAN.

Guidez-moi, Dieu puissant, je ne me connais pas!
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que dans mon malheur ce soit moi qui te plaigne?

Fin du cinquième & dernier Acte.



ALZIRE,

OU LES

AMÉRICAINS,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois le 27 Janvier 1736.





EPITRE A MADAME LA MARQUISE DU CHASTELET.

MADAME,

QUEL faible hommage pour vous, qu'un de ces ouvrages de poéſie, qui n'ont qu'un tems, qui doivent leur mérite à la faveur paſſagère du public, & à l'illuſion du théâtre, pour tomber enſuite dans la foule & dans l'obſcurité !

Qu'eſt-ce en effet qu'un roman mis en action & en vers, devant celle qui lit les ouvrages de géométrie avec la même facilité que les autres liſent les romans ; devant celle qui n'a trouvé dans *Locke*, ce ſage précepteur du genre-humain, que ſes propres ſentimens & l'hiſtoire de ſes penſées ; enfin aux yeux d'une perſonne, qui née pour les agrémens, leur préfère la vérité ?

Mais, MADAME, le plus grand génie, & ſurement le plus deſirable, eſt celui qui ne donne l'excluſion à aucun des beaux arts. Ils ſont tous la nourriture & le plaiſir de l'ame : y en a-t-il dont on doive ſe priver ? Heureux l'eſprit que la philoſophie ne peut deſſécher, & que les charme des belles-lettres ne peuvent amollir, qui ſait ſe fortifier avec *Locke*, s'éclairer avec *Clarke* &

Newton, s'élever dans la lecture de *Cicéron* & de *Bossuet*, s'embellir par les charmes de *Virgile* & du *Tasse* !

Tel est votre génie, MADAME ; il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre sexe & de votre rang, à croire qu'on s'ennoblit encor en perfectionnant sa raison, & que l'esprit donne des graces.

Il a été un tems en France, & même dans toute l'Europe, où les hommes pensaient déroger, & les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croyaient nés que pour la guerre, ou pour l'oisiveté ; & les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que *Molière* & *Despréaux* ont jeté sur les femmes savantes, a semblé dans un siècle poli, justifier les préjugés de la barbarie Mais *Molière*, ce législateur dans la morale & dans les bienséances du monde, n'a pas assurément prétendu, en attaquant les femmes savantes, se moquer de la science & de l'esprit. Il n'en a joué que l'abus & l'affectation ; ainsi que dans son *Tartuffe*, il a diffamé l'hypocrisie, & non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une satyre contre les femmes, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant *Despréaux*, avait consulté les femmes de la cour les plus spirituelles, il eût ajouté à l'art & au mérite de ses ouvrages si bien travaillés, des graces & des fleurs, qui leur eussent encor donné un nouveau charme. En vain, dans sa satyre des

femmes, il a voulu couvrir de ridicule une dame qui avait appris l'aſtronomie ; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'eſprit philoſophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que ſi *Boileau* vivait encore, lui qui oſait ſe moquer d'une femme de condition, parce qu'elle voyait en ſecret *Roberval* & *Sauveur*, ſerait obligé de reſpecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des *Maupertuis*, des *Réaumurs*, des *Mairans*, des *Dufays*, & des *Clairauts* ; de tous ces véritables ſavans, qui n'ont pour objet qu'une ſcience utile, & qui en la rendant agréable, la rendent inſenſiblement néceſſaire à notre nation. Nous ſommes au tems, j'oſe le dire, où il faut qu'un poëte ſoit philoſophe, & où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier ſiècle les Français apprirent à arranger des mots. Le ſiècle des choſes eſt arrivé. Telle qui liſait autrefois *Montaigne*, l'*Aſtrée*, & les *Contes de la reine de Navarre*, était une ſavante. Les *Deshoullières* & les *Daciers*, illuſtres dans différens genres, ſont venues depuis. Mais votre ſexe a encor tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le livre charmant des *Mondes*, & les *Dialogues ſur la lumière* qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes*.

Il eſt vrai, qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de ſon état pour cultiver les ſciences, ſerait condamnable, même dans ſes ſuccès ; mais, MADAME, le même eſprit qui mène à la connaiſſance de la vérité, eſt celui qui porte à

remplir ses devoirs. La reine d'Angleterre, l'épouse de *George II*, qui a servi de médiatrice entre les deux plus grands métaphysiciens de l'Europe, *Clarke* & *Leibnitz*, & qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les soins de reine, de femme & de mère. *Christine*, qui abandonna le trône pour les beaux-arts, fut au rang des grands rois, tant qu'elle régna. La petite-fille du grand *Condé*, dans laquelle on voit revivre l'esprit de son aïeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie?

Vous, MADAME, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les princes, vous faites aux lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles font votre occupation dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de soin que vous l'avez acquis. Continuez, MADAME, à chérir, à oser cultiver les sciences, quoique cette lumière, long-tems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits, doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle est devenue publique?

Eh! pourquoi rougir de son mérite? L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel empire. On souhaite aux arts la protection des souverains: celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus?

Permettez-moi de dire encor, qu'une des raisons, qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul

les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir; & c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous consumons notre vie dans la culture des arts. Nous en faisons les instrumens de notre fortune; c'est une espèce de profanation. Je suis fâché qu'*Horace* dise de lui,

(1) *L'indigence est le dieu qui m'inspira des vers.*

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la satyre (si j'ose m'exprimer ainsi) déshonorent parmi les hommes une profession, qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi, MADAME, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai souvent répétées, de *Cicéron*, ce consul Romain qui fut le père de la patrie, de la liberté & de l'éloquence (2) " Les lettres forment la „ jeunesse, & font les charmes de l'âge avancé. „ La prospérité en est plus brillante. L'adversité „ en reçoit des consolations; & dans nos mai-

(1) ---- Paupertas impulit audax
Ut versus facerem. --
Horat. Epist. Lib. II. Epist. 2, vers. 51.

(2) Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.

„ ſons, dans celles des autres, dans les voyages, „ dans la ſolitude, en tout tems, en tous lieux, „ elles font la douceur de notre vie „.

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes; mais à préſent, MADAME, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il eſt poſſible, de paſſer auprès de vous le reſte de ma vie, dans le ſein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous ſacrifiez dans votre jeuneſſe les plaiſirs faux, mes enchanteurs du monde; enfin pour être à portée de dire un jour avec *Lucrèce*, ce poëte philoſophe dont les beautés & les erreurs vous ſont ſi connues.

(1) Heureux, qui retiré dans le temple des ſages,
Voit en paix ſous ſes pieds ſe former les orages,
Qui contemple de loin les mortels inſenſés,
De leur joug volontaire eſclaves empreſſés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut ſuivre;
Sans penſer, ſans jouir, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation conſumant leurs beaux jours;
Pourſuivant la fortune & rampant dans les cours!

(1) *Sed nil dulcus eſt, bene quàm munita tenere.*
Edita doctrina ſapientûm templa ſerena;
Deſpicere unde queas alios, paſſimque videre
Errare, atque viam palanteis quærere vitæ;
Certare ingenio, contendere nobilitate;
Noćteis atque dies niti præſtante labore
Ad ſummas emergere opes, rerumque potiri.
O miſeras hominum mentes! O pectora cæca!

O vanité de l'homme ! ô faiblesse ! ô misère !

Je n'ajouterai rien à cette longue épître, touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, MADAME, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai composée dans votre maison & sous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, y mettant de la nouveauté, de la vérité & de la vertu. J'ai essayé de peindre (1) ce sentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien & qui pardonne le mal, ces sentimens tant recommandés par les sages de l'antiquité, & épurés dans notre religion, ces vraies loix de la nature, toujours si mal suivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaissez ceux qui le défigurent encore. Puisse le public, d'autant plus sévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes !

Puisse au moins cet hommage, que je vous rends, MADAME, périr moins vîte que mes autres écrits ! il serait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis avec un profond respect, &c.

---

(1) Tout cela n'est pas un vain compliment, comme la plupart des épîtres dédicatoires. L'auteur passa en effet vingt ans de sa vie à cultiver, avec cette dame illustre, les belles-lettres & la philosophie; & tant qu'elle vécut, il refusa constamment de venir auprès d'un souverain qui le demandait, comme on le voit par plusieurs lettres du tome troisième.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention & d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Être fidèle à quelques pratiques inutiles, & infidèle aux vrais devoir de l'hommage : faire certaines prières, & garder ses vices : jeûner, mais haïr, cabaler, persécuter; voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien & de leur pardonner le mal. Tel est *Gusman* au moment de sa mort; tel *Alvarès* dans le cours de sa vie; tel j'ai peint *Henri IV*, même au milieu de ses faiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant : on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le desir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice & de l'oppression, & c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi la HENRIADE s'est soutenue malgré les efforts de quelques Français jaloux,

qui ne voulaient pas absolument que la France eût un poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs, qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes; j'espère qu'il les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espèce, & d'un déchaînement cruel, par lequel un homme était opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. Non, lui répondit-on; c'est un citoyen obscur, retiré, qui vit plus avec *Virgile* & *Locke* qu'avec ses compatriotes, & dont la figure n'est pas plus connue de quelques-uns de ses ennemis, que du graveur qui a prétendu graver son portrait. C'est l'auteur de quelques pièces qui vous ont fait verser des larmes, & de quelques ouvrages dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté qui y règne. Ceux qui le calomnient, ce sont des hommes pour la plupart plus obscurs que lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, & qui le persécuteront jusqu'à sa mort, uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné. Cet étranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, & quelque bienveillance pour le persécuté.

Il eſt dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ſes contemporains & de ſes compatriotes ce que l'on peut eſpérer des étrangers & de la poſtérité. Il eſt bien cruel, bien honteux pour l'eſprit humain, que la littérature ſoit infectée de ces haines perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des eſclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en ſe déchirant mutuellement? Ils aviliſſent une profeſſion qu'il ne tient qu'à eux de rendre reſpectable. Faut-il que l'art de penſer, le plus beau partage des hommes, devienne une ſource de ridicule, & que les gens d'eſprit, rendus ſouvent par leurs querelles le jouet des ſots, ſoient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres?

Virgile, *Varius*, *Pollion*, *Horace*, *Tibulle*, étaient amis; les monumens de leur amitié ſubſiſtent, & apprendront à jamais aux hommes, que les eſprits ſupérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes ſur qui l'univers avait les yeux, qui avaient à ſe diſputer l'admiration de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Europe, s'aimaient pourtant & vivaient en frères; & nous, qui ſommes renfermés ſur un ſi petit théâtre; nous dont les noms à peine connus dans un coin du monde, paſſeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui hors de notre petit horizon ne frappe les yeux de perſonne. Nous ſommes dans un tems de diſette; nous avons peu, nous nous

l'arrachons, *Virgile* & *Horace* ne se disputèrent rien, parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, *de morbis artificum : des maladies des artistes.* La plus incurable est cette jalousie & cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites brochures satyriques dont nous sommes inondés. On demandait, il n'y a pas long-tems, à un homme qui avait fait je ne sais quelle mauvaise brochure contre son ami & son bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude? Il répondit froidement : Il faut que je vive (1).

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits, ne doit jamais répondre aux critiques; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger; & si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la fable du *Boecalini.* " Un voyageur, dit-il, était importuné dans son chemin du bruit des cigales; il „ s'arrêta pour les tuer; il n'en vint pas à bout, „ & ne fit que s'écarter de sa route. Il n'avait „ qu'à continuer paisiblement son voyage ; les „ cigales seraient mortes d'elles-mêmes au bout „ de huit jours „.

Il faut toujours que l'auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier, *se ipsum de-*

---

(1) Ce fut l'abbé *Guiot des Fontaines* qui fit cette réponse à M. le comte d'*Argenson*, depuis secrétaire d'état de la guerre.

ſerere turpiſſimum eſt. On ſait que ceux qui n'ont pas aſſez d'eſprit pour attaquer nos ouvrages, calomnient nos perſonnes; quelque honteux qu'il ſoit de leur répondre, il le ſerait quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt libelles d'homme ſans religion; & une des belles preuves qu'on en a apportées, c'eſt que dans *Œdipe*, *Jocaſte* dit ces vers :

„ Les prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe,
„ Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, ſont auſſi raiſonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que la HENRIADE dans pluſieurs endroits *ſentait bien ſon ſemipélagien.* On renouvelle ſouvent cette accuſation cruelle d'irréligion, parce que c'eſt le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre? comment s'en conſoler, ſinon en ſe ſouvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis *Socrate* juſqu'à *Deſcartes* ont eſſuyé ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'une ſeule queſtion : je demande, qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui perſécute, ou le calomnié qui pardonne?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui; je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon eſprit d'être ſatyrique, & il eſt impoſſible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de *Radamiſte* & d'*Electre*, qui par ces deux ouvrages m'inſpira le premier le

desir d'entrer quelque tems dans la même carrière : ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ses pièces.

J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux beaux arts qu'à mes écrits : sensible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractère de génie, je regarde un grand poëte, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile, s'il a de la probité, comme un homme que je dois chérir comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux lettres, trouveront en moi un ami ; plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentimens ; quiconque a vécu avec moi, sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des critiques est un vain amour-propre ; confondre la calomnie est un devoir.



ACTEURS.

D. GUSMAN, gouverneur du Pérou.

D. ALVARÈS, père de Gusman, ancien gouverneur.

ZAMORE, souverain d'une partie du Potoze.

MONTÈZE, souverain d'une autre partie.

ALZIRE, fille de Montèze.

ÉMIRE, } suivantes d'Alzire.
CÉPHALE, }

Officiers Espagnols.

Américains.

La scène est dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.



ALZIRE, OU LES AMERICAINS, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALVARÈS, D. GUSMAN.

ALVARÈS.

Du conseil de Madrid l'autorité suprême ;
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le prince, & le Dieu que je sers,
Sur la riche moitié d'un nouvel univers :
Gouvernez cette rive en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors & les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains,
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique ;

Je montrai le premier au peuple du Mexique (1)
L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volent sur les eaux.
Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'ourse,
Les vainqueurs Castillans (2) ont dirigé ma course;
Heureux si j'avais pu, pour fruit de mes travaux,
En mortels vertueux changer tous ces héros!
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,
Et j'ai pleuré long-tems sur ces tristes vainqueurs,
Que le ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vu régir sous d'équitables loix,
L'empire du Potoze & la ville des rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère;
Dans ces climats brûlans, j'ai vaincu sous mon père;
Je dois de vous encor apprendre à gouverner,
Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

ALVARÈS.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,

---

(1) L'expédition du Mexique se fit en 1517, & celle du Pérou en 1525. Ainsi *Alvarès* a pu aisément les voir. Los-Reyes, lieu de la scène, fut bâti en 1535.

(2) On sait quelles cruautés *Fernand Cortez* exerça au Mexique, & *Pizaro* au Pérou.

Je suis las du pouvoir ; c'est assez si ma voix
Parle encor au conseil, & règle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop long-tems,
De ma caducité les restes languissans.
Je ne veux qu'une grace, elle me sera chère;
Je l'attends comme ami, je la demande en père.
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs.
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, & non par la justice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez,
Mais daignez voir au moins ce que vous hasardez.
D'une ville naissante encor mal assurée
Au peuple Américain nous défendons l'entrée :
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux;
Que méprisant nos loix, & prompt à les enfreindre,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, & n'apprenne à nous voir,
Qu'armés de la vengeance, ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage,
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage ;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence.

Et la févérité produit l'obéiffance.
Je fais qu'aux Caftillans il fuffit de l'honneur,
Qu'à fervir fans murmure ils mettent leur grandeur:
Mais le refte du monde, efclave de la crainte,
A befoin qu'on l'opprime, & fert avec contrainte,
Les dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne font teints de fang, n'obtiennent point de vœux (1).

ALVARÈS.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer, ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choifi pour régner déformais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne font-ils pas affouvis des ravages,
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer fous ce brûlant tropique,
Et le nom de l'Europe, & le nom catholique?
Ah! Dieu nous envoyait, par un contraire choix,
Pour annoncer fon nom, pour faire aimer fes loix;
Et nous de ces climats deftructeurs implacables,
Nous & d'or & de fang toujours infatiables,
Déferteurs de fes loix qu'il fallait enfeigner,
Nous égorgeons ce peuple, au lieu de le gagner.

---

(1) On immolait quelquefois des hommes en Amérique: mais il n'y a prefque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible fuperftition.

Par

Par nous tout eſt en ſang, par nous tout eſt en poudre,
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inſpire la terreur;
Les Eſpagnols ſont craints, mais ils ſont en horreur:
Fléaux du nouveau monde, injuſtes, vains, avares,
Nous ſeuls en ces climats nous ſommes les barbares.
L'Américain farouche en ſa ſimplicité,
Nous égale en courage, & nous paſſe en bonté,
Hélas! ſi comme vous il était ſanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont ſauvé le jour?
Avez-vous oublié, que près de ce ſéjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur ſort.
J'étais ſeul, ſans ſecours, & j'attendais la mort:
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embraſſa mes genoux.
» Alvarès, me dit-il, Alvarès, eſt-ce vous?
» Vivez, votre vertu nous eſt trop néceſſaire:
» Vivez, aux malheureux ſervez long-tems de père.
» Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
» Du moins par cet exemple apprenne à pardonner.
» Allez, la grandeur d'ame eſt ici le partage

» Du peuple infortuné qu'ils ont nommé fauvage.
Eh bien, vous gémiffez : je fens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut & s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainfi que votre père.
Ah ! fi la cruauté vous était toujours chère,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des rois de ces triftes contrées,
Qu'à vos fanglantes mains la fortune a livrées ?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le fang répandu de fes concitoyens ?
Ou bien attendez-vous que fes cris & fes larmes
De vos févères mains faffent tomber les armes?

GUSMAN.

Eh bien, vous l'ordonnez, je brife leurs liens;
J'y confens; mais fongez qu'il faut qu'ils foient chrétiens;
Ainfi le veut la loi : quitter l'idolâtrie,
Eft un titre en ces lieux pour mériter la vie :
A la religion gagnons-les à ce prix :
Commandons aux cœurs même, & forçons les efprits.
De la néceffité le pouvoir invincible
Traîne aux pieds des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, efclaves de ma loi,
Tremblent fous un feul Dieu, comme fous un feul roi.

ALVARÈS.

Ecoutez-moi, mon fils; plus que vous je defire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le ciel & l'Efpagne y foient fans ennemis :
Mais les cœurs opprimés ne font jamais foumis.

J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé perſonne,
Et le vrai Dieu, mon fils, eſt un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, Seigneur, & vous l'avez voulu;
Vous avez ſur un fils un pouvoir abſolu :
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche :
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puiſque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don, de tout perſuader,
C'eſt de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, & plus que je ne veux ;
Mais enfin je ne peux, même en voulant lui plaire
De mon cœur trop altier fléchir le caractère ;
Et rampant ſous ſes loix, eſclave d'un coup d'œil,
Par des ſoumiſſions careſſer ſon orgueil.
Je ne veux point ſur moi lui donner tant d'empire.
Vous ſeul, vous pouvez tout ſur le père d'Alzire;
En un mot, parlez-lui pour la dernière fois;
Qu'il commande à ſa fille, & force enfin ſon choix.
Daignez... Mais c'en eſt trop, je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaiſſe à la prière.

ALVARÈS.

C'en eſt fait. J'ai parlé, mon fils, & ſans rougir.
Monteze a vu ſa fille, il l'aura ſu fléchir.
De ſa famille auguſte en ces lieux priſonnière,
Le ciel a par mes ſoins conſolé la miſère.
Pour le vrai Dieu Monteze a quitté ſes faux dieux.
Lui-même de ſa fille a deſſillé les yeux.

De tout ce nouveau monde Alzire eſt le modèle ;
Les peuples incertains fixent les yeux ſur elle ;
Son cœur aux Caſtillans va donner tous les cœurs ;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs ;
La foi doit y jeter ſes racines profondes ;
Votre hymen eſt le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains, qui déteſtent nos loix,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
Vont d'un eſprit moins fier, & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baiſſer un front docile ;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,
Tous les cœurs déſormais Eſpagnols & chrétiens.
Monteze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où ſa fille avec lui va ſe rendre.

SCÈNE II.

ALVARÈS, MONTEZE.

ALVARÈS.

EH bien! votre ſageſſe & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté!

MONTEZE.

Père des malheureux, pardonne ſi ma fille,
Dont Gaſman détruiſit l'empire & la famille,
Semble épouver encor un reſte de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers ſon vainqueur,
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma patrie,

Ont revolté ma fille en ces climats nourrie.
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix ;
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes loix.
C'eſt par toi que le ciel à nous s'eſt fait connaître.
Notre eſprit éclairé te doit ſon nouvel être.
Sous le fer Caſtillan ce monde eſt abattu ;
Il cède à la puiſſance, & nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïſſable :
Nous déteſtions ce Dieu qu'annonça leur fureur :
Nous l'aimons dans toi ſeul, il s'eſt peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne, & Monteze, & ma fille.
Inſtruits par tes vertus, nous ſommes ta famille.
Sers-lui long-tems de père, ainſi qu'à nos états ;
Je la donne à ton fils, je la mets dans ſes bras ;
Le Pérou, le Potoze, Alzire eſt ſa conquête :
Va dans ton temple auguſte en ordonner la fête :
Va, je crois voir des cieux les peuples éternels
Deſcendre de leur ſphère, & ſe joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille, elle va reconnaître,
Dans le fier dom Guſman, ſon époux & ſon maître.

ALVARÈS.

Ah ! puiſqu'enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Monteze, au tombeau je deſcends trop heureux,
Toi, qui nous découvris ces immenſes contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées.

Dieu des chrétiens, préside à ces vœux solennels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tels autels;
Descends, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu, je vais presser cet heureux hyménée:
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCÈNE III.

MONTEZE *seul.*

DIEU, destructeur des dieux que j'avais trop servis,
Protège de mes ans la fin dure & funeste.
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste:
Daigne veiller sur elle, & conduire son cœur.

SCÈNE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

MA fille, il en est tems, consens à ton bonheur;
Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde:
Protège les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs:

Remonte au rang des rois, du fein de la misère ;
Tu dois à ton état plier ton caractère :
Prends un cœur tout nouveau ; viens, obéis, fuis-moi,
Et renais Efpagnole en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE.

Tout mon fang eft à vous ; mais fi je vous fuis chère,
Voyez mon défefpoir, & lifez dans mon cœur.

MONTEZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteufe douleur,
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accompliffe.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux facrifice.
Mais quel tems, juftes cieux, pour engager ma foi !
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gufman le fer ofa détruire
Des enfans du foleil le redoutable empire.
Que ce jour eft marqué par des fignes affreux!

MONTEZE.

Nous feuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples groffiers ont tranfmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas, le vengeur de l'état,
Zamore, mon efpoir, périt dans le combat,
Zamore, mon amant, choifi pour votre gendre.

MONTEZE.

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre :
Les morts dans le tombeau n'exigent point ta foi;
Porte, porte aux autels un cœur maître de soi;
D'un amour insensé pour des cendres éteintes,
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entière à la loi des chrétiens;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens :
Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite;
Entends sa voix.

ALZIRE;

Mon père, où m'avez-vous réduite!
Je sais ce qu'est un père, & quel est son pouvoir.
M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéissance a passé les limites,
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux.
Mon cœur changé par vous abandonna ses dieux.
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées,
Devant ce Dieu nouveau, comme nous abaissées.
Mais vous, qui m'assuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait aux pieds de ses autels,
Que sa loi, sa morale, & consolante & pure,
De mes sens désolés guérirait la blessure,
Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.
Il y porte une image à jamais renaissante;
Zamore vit encor au cœur de son amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentimens,
Ce feu victorieux de la mort & du tems,

Cet amour immortel ordonné par vous-même;
Unissez votre fille au fier tyran qui m'aime;
Mon pays le demande, il le faut, j'obéis :
Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en sa présence,
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTEZE.

Ah, que dis-tu, ma fille ? épargne ma vieillesse;
Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux, que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel, que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse.
Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse ?
Jouis de mes travaux; mais crains d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir est à jamais tracée.
Ce monde gémissant te presse d'y courir,
Il n'espère qu'en toi : voudrais-tu le trahir !
Apprends à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre ?
Quelle science, hélas !

SCÈNE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'ai fujet de me plaindre,
Que l'on oppofe encor à mes empreffemens
L'offenfante lenteur de ces retardemens.
J'ai fufpendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.
Ils font en liberté; mais j'aurais à rougir,
Si ce faible fervice eût pu vous attendrir.
J'attendais encor moins de mon pouvoir fuprême:
Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même:
Et je ne penfais pas, dans mes vœux fatisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puiffe feulement la colère célefte
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funefte!
Vous voyez quel effroi me trouble & me confond:
Il parle dans mes yeux, il eft peint fur mon front.
Tel eft mon caractère: & jamais mon vifage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut fe déguifer pourrait trahir fa foi:
C'eft un art de l'Europe; il n'eft pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchife; & je fais que Zamore
Vit dans votre mémoire, & vous eft cher encore.

Ce Cacique (1) obstiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant je l'ai dompté, mort doit-il être à craindre?
Cessez de m'offenser, & cessez de le plaindre;
Votre devoir, mon nom, mon cœur en sont blessés;
Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

ALZIRE.

Ayez moins de colère, & moins de jalousie,
Un rival au tombeau doit causer peu d'envie.
Je l'aimai, je l'avoue, & tel fut mon devoir.
De ce monde opprimé Zamore était l'espoir.
Sa foi me fut promise, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima : son trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,
Jugez de ma constance, & connaissez mon cœur;
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il se peut, un cœur aussi fidelle.

---

(1) Le mot propre est *Inca*: mais les Espagnols accoutumés dans l'Amérique septentrionale au titre de *Cacique*, le donnèrent d'abord à tous les souverains du nouveau monde.



SCÈNE VI.

GUSMAN *seul.*

SON orgueil, je l'avoue, & sa sincérité,
Étonne mon courage, & plaît à ma fierté.
Allons, ne souffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.
La grossière nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage, & fait pour ces climats.
Le devoir fléchira son courage rebelle;
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle;
Que l'hymen en triomphe: & qu'on ne dise plus,
Qu'un vainqueur & qu'un maître essuya des refus.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

AMIS de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers, & croît dans l'infortune;
Illuſtres compagnons de mon funeſte ſort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous ſans ſervir Alzire & la patrie,
Sans ôter à Guſman ſa déteſtable vie,
Sans punir, ſans trouver cet inſolent vainqueur;
Sans venger mon pays qu'a perdu ſa fureur?
Dieux impuiſſans! Dieux vains de nos vaſtes contrées!
A des Dieux ennemis vous les avez livrées:
Et ſix cens Eſpagnols ont détruit ſous leurs coups
Mon pays, & mon trône, & vos temples, & vous.
Vous n'avez plus d'autels, & je n'ai plus d'empire;
Nous avons tout perdu, je ſuis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets

Dans les ſables mouvans, dans le fond des forêts;
De la zone brûlante, & du milieu du monde,
L'aſtre du jour (1) a vu ma courſe vagabonde,
Juſqu'aux lieux où ceſſant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année, & revient ſur ſes pas.
Enfin votre amitié, vos ſoins, votre vaillance
A mes vaſtes deſirs ont rendu l'eſpérance;
Et j'ai cru ſatisfaire, en cet affreux ſéjour,
Deux vertus de mon cœur; la vengeance & l'amour.
Nous avons raſſemblé des mortels intrépides,
Éternels ennemis de nos maîtres avides;
Nous les avons laiſſés dans ces forêts errans,
Pour obſerver ces murs bâtis par nos tyrans.
J'arrive, on nous ſaiſit: une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laiſſe ſortir,
Sans que de notre ſort on nous daigne avertir.
Amis, où ſommes-nous? Ne pourra-t-on m'inſtruire,
Qui commande en ces lieux, quel eſt le ſort d'Alzire?
Si Monteze eſt eſclave, & voit encor le jour?
S'il traîne ſes malheurs en cette horrible cour?
Chers & triſtes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un deſtin que j'ignore?

---

(1) L'aſtronomie, la géographie, la géométrie étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes ſur des colonnes pour marquer les équinoxes & les ſolſtices.

UN AMÉRICAIN.

En des lieux différens, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce palais par des chemins divers,
Étrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins si nos tyrans ont résolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer; & dignes de te suivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux;
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie;
Mais laisser en mourant des fers à sa patrie,
Périr sans se venger, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, & de ces assassins;
Qui de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur;
Cette mort est affreuse, & fait frémir d'horreur.



SCÈNE II.

ALVARÈS, ZAMORE, Américains.

ALVARÈS.

SOYEZ libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel ! que viens-je d'entendre !
Quelle eſt cette vertu que je ne puis comprendre ?
Quel vieillard, ou quel dieu vient ici m'étonner ?
Tu parais Eſpagnol, & tu ſais pardonner ?
Es-tu roi ? Cette ville eſt-elle en ta puiſſance ?

ALVARÈS.

Non ; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel eſt donc ton deſtin, vieillard trop généreux ?

ALVARÈS.

Celui de ſecourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh, qui peut t'inſpirer cette auguſte clémence ?

ALVARÈS.

Dieu, ma religion, & la reconnaiſſance.

ZAMORE.

Dieu ? ta religion ? Quoi ces tyrans cruels,
Monſtres déſaltérés dans le ſang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, & dont la barbarie
En vaſte ſolitude a changé ma patrie,

Dont l'infame avarice eſt la ſuprême loi,
Mon père, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi?

ALVARÈS.

Ils ont le même Dieu, mon fils; mais ils l'outragent;
Nés ſous la loi des ſaints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abuſé de leur nouveau pouvoir;
Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.
Le ſoleil par deux fois a d'un tropique à l'autre
Eclairé dans ſa marche & ce monde & le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble ſecours,
Maître de mon deſtin, daigna ſauver mes jours.
Mon cœur dès ce moment partagea vos misères;
Tous vos concitoyens ſont devenus mes frères;
Et je mourrais heureux ſi je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conſerver.

ZAMORE.

A ſes traits, à ſon âge, à ſa vertu ſuprême,
C'eſt lui, n'en doutons point, c'eſt Alvarès lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVARÈS.

Que me dit-il? Approche. O ciel! ô providence!
C'eſt lui, voilà l'objet de ma reconnaiſſance.
Mes yeux, mes triſtes yeux affaiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pu le chercher ſi long-tems?
Mon bienfaicteur! mon fils (1), parle, que dois-je faire?

(1) Il l'embraſſe.

Daigne habiter ces lieux, & je t'y fers de père.
La mort a respecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon père, ah! si jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle!
Crois-moi, cet univers aujourd'hui désolé,
Au devant de leur joug sans peine aurait volé.
Mais autant que ton ame est bienfaisante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature:
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre, & tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Monteze a fini la misère;
Si le père d'Alzire,.... hélas! tu vois les pleurs,
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVARÈS.

Ne cache point tes pleurs; cesse de t'en défendre:
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais!
Apprends que ton ami plein de gloire & d'années,
Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

ALVARÈS.

Oui; crois-moi, puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à penser, à vivre comme lui!

ZAMORE.

Quoi! Monteze! dis-tu?

ALVARÈS.

Je veux que de fa bouche
Tu fois inftruit ici de tout ce qui le touche,
Du fort qui nous unit, de ces heureux liens,
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie;
Ce bonheur inouï que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment; mais c'eft pour te fervir,
Et pour ferrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCÈNE III.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

Des cieux enfin fur moi la bonté fe déclare;
Je trouve un homme jufte en ce féjour barbare.
Alvarès eft un dieu, qui parmi ces pervers
Defcend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils: ce fils fera mon frère;
Qu'il foit digne, s'il peut, d'un fi vertueux père.
O jour! ô doux efpoir à mon cœur éperdu!
Monteze, après trois ans, tu vas m'être rendu.
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai fervie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serais-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu?
Un cœur infortuné n'eft point fans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance...

SCÈNE IV.

MONTEZE, ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

CHER Monteze, eſt-ce toi que je tiens dans mes bras ?
Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du ſein du tombeau renaît pour te défendre ;
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire eſt-elle ici ? quel eſt ſon ſort ?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTEZE.

Cacique malheureux ! ſur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte.
Nous te redemandions à nos cruels deſtins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dreſſé nos mains.
Tu vis ; puiſſe le ciel te rendre un ſort tranquille !
Puiſſent tous nos malheurs finir dans cet aſile !
Zamore, ah ! quel deſſein t'a conduit en ces lieux ?

ZAMORE.

La ſoif de me venger, toi, ta fille, & mes dieux.

MONTEZE.

Que dis-tu ?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable,
Où ce fier Eſpagnol, terrible, invulnérable,
Renverſa, détruiſit, juſqu'en leurs fondemens,

Ces murs que du soleil ont bâti les enfans (1) ;
GUSMAN était son nom. Le destin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que son nom & son crime.
Ce nom, mon cher Monteze, à mon cœur si fatal,
Du pillage & du meurtre était l'affreux signal.
A ce nom, de mes bras on m'arracha ta fille;
Dans un vil esclavage on traîna ta famille :
On démolit ce temple, & ces autels chéris,
Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils :
On me traîna vers lui; dirai-je à quel supplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idole de son peuple, & que je foule aux pieds!
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affaiblir les injures :
Je viens après trois ans d'assembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis :
Ils sont dans nos forêts, & leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTEZE.

Je te plains; mais hélas! où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort, qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis, & leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuissans en sabres façonnés,
Ces soldats presque nus & mal disciplinés,

---

(1) Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyaient que leur premier Inca, qui bâtit Cusco, était fils du Soleil.

Contre ces fiers géans, ces tyrans de la terre,
De fers étincellans, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent fur nous, auffi prompts que les vents,
Sur des monftres guerriers pour eux obéiffans ?
L'univers a cédé ; cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorfque je vis encore !
Ah ! Monteze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer, dont nos tyrans font armés & couverts,
Ces rapides courfiers, qui fous eux font la guerre,
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre.
Je les vois d'un œil fixe, & leur ofe infulter ;
Pour les vaincre il fuffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui feule a fait ce monde efclave,
Subjugue qui la craint, & céde à qui la brave.
L'or, ce poifon brillant qui naît dans nos climats,
Attira ici l'Europe, & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains : les cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funefte à des mains plus barbares;
Mais pour venger enfin nos peuples abattus ;
Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

MONTEZE.

Le ciel eft contre toi : calme un frivole zèle.
Les tems font trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas ?
Les tems font-ils changés, fi ton cœur ne l'eft pas ?
Si ta fille eft fidèle à fes vœux, à fa gloire ?

Si Zamore eſt préſent encor à ſa mémoire ?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis !

MONTEZE.

Zamore ! infortuné !

ZAMORE.

Ne ſuis-je plus ton fils ?
Nos tyrans ont flétri ton ame magnanime ;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTEZE.

Je ne ſuis point coupable, & tous ces conquérans,
Ainſi que tu le crois, ne ſont point des tyrans.
Il en eſt que le ciel guida dans cet empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous inſtruire ;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des ſecrets immortels, & des arts inconnus,
La ſcience de l'homme, un grand exemple à ſuivre,
Enfin, l'art d'être heureux, de penſer, & de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu ? quelle horreur ta bouche oſe avouer ?
Alzire eſt leur eſclave, & tu peux les louer !

MONTEZE.

Elle n'eſt point eſclave.

ZAMORE.

Ah ! Monteze ! ah ! mon pére !
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère ;
Songe qu'elle eſt à moi par des nœuds éternels !
Oui, tu me l'as promiſe aux pieds des immortels ;
Ils ont reçu ſa foi, ſon cœur n'eſt point parjure.

MONTEZE.

N'attefte point ces dieux, enfans de l'impofture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus;
Sous le Dieu que j'adore ils font tous abattus.

ZAMORE.

Quoi, ta religion! quoi, la loi de nos pères!

MONTEZE.

J'ai connu fon néant, j'ai quitté fes chimères.
Puiffe le Dieu des Dieux, dans ce monde ignoré,
Manifefter fon être à ton cœur éclairé!
Puiffes-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore!
Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE.

Quelles vertus! cruel! les tyrans de ces lieux
T'ont fait efclave en tout, t'ont arraché tes dieux;
Tu les as donc trahis pour trahir ta promeffe?
Alzire a-t-elle encor imité ta faibleffe?
Garde-toi...

MONTEZE.

Va, mon cœur ne fe reproche rien;
Je dois bénir mon fort, & pleurer fur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer fans doute.
Prends pitié des tourmens que ton crime me coûte,
Prends pitié de ce cœur enivré tour à tour
De zèle pour mes dieux, de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Gufman, j'y vole pour Alzire;
Viens, conduis-moi vers elle, & qu'à fes pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir;
Crains de porter Zamore au dernier défefpoir;
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie...

SCÈNE

SCÈNE V.

MONTÈZE, ZAMORE, Gardes.

UN GARDE *à Montèze.*

SEIGNEUR, on vous attend pour la cérémonie.

MONTÈZE.

Je vous fuis.

ZAMORE.

Ah ! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle eft donc cette pompe où s'adreffent tes pas ?
Montèze...

MONTEZE.

Adieu ; crois-moi, fuis de ce lieu funefte.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colère célefte,
Je te fuivrai.

MONTEZE.

Pardonne à mes foins paternels.
Aux Gardes.
Gardes, empêchez-les de me fuivre aux autels.
Des païens, élevés dans des loix étrangères,
Pourraient de nos chrétiens profaner les myftères :
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix :
Mais Gufman vous l'ordonne, & parle par ma voix.



SCÈNE VI.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

Qu'ai-je entendu ? Gusman ! O trahison ! ô rage !
O comble des forfaits ! lâche & dernier outrage !
Il servirait Gusman ! l'ai-je bien entendu ?
Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu ?
Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable ?
Aura-t-elle sucé ce poison détestable,
Apporté parmi nous par ces persécuteurs,
Qui poursuivent nos jours & corrompent nos mœurs ?
Gusman est donc ici ? que résoudre & que faire ?

UN AMÉRICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduise.
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise ;
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et surtout n'épargnons qu'Alvarès & son fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangère structure,
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature ;
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airains grondans sur les remparts,
Ces piéges de la guerre, où la mort se présente,

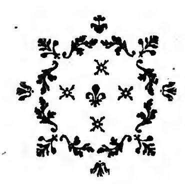
Tout étonnans qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas ! nos citoyens enchaînés en ces lieux
Servent à cimenter cet asile odieux ;
Ils dressent d'une main dans les fers avilie,
Ce siége de l'orgueil & de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs :
Eux-mêmes ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte & de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglans,
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirans.
Partons, & revenons, sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des dieux.
Connaissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop long-tems fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, & sentir mes fureurs !
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie !
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie !
Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains, qu'il meure, & c'est assez ;
Qu'il meure.... mais hélas ! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, & nous sommes esclaves ;
De notre sort affreux le joug s'appésantit.
Alvarès disparait, Montèze nous trahit.

Ce que j'aime eſt peut-être en des mains que
j'abhorre ;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens rempliſſent ce ſéjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare ;
Quelle fête, ou quel crime eſt-ce donc qu'il pré-
pare !
Voyons ſi de ces lieux on peut au moins ſortir,
Si je puis vous ſauver, ou s'il nous faut périr.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALZIRE *seule.*

MANES de mon amant, j'ai donc trahi ma foi ?
C'en est fait, & Gusman règne à jamais sur moi !
L'Océan, qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières ;
Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,
Et déjà nos sermens sont écrits dans les cieux !
O toi qui me poursuis, ombre chère & sanglante,
A mes sens désolés, ombre à jamais présente,
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe, & passer chez les morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle & tendre,
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir.
Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas ! où tu n'es plus.
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée ;
Souffre un joug imposé par la nécessité ;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

SCÈNE II.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Eh bien ! veut-on toujours ravir à ma préfence
Les habitans des lieux fi chers à mon enfance !
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux !

ÉMIRE.

Ah ! plutôt de Gufman redoutez la furie,
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour fera le jour de la deftruction.
On déploie aujourd'hui l'étendart de la guerre;
On allume ces feux enfermés fous la terre;
On affemblait déjà le fanglant tribunal;
Montèze eft appelé dans ce confeil fatal;
C'eft tout ce que j'ai fu.

ALZIRE.

Ciel, qui m'avez trompée !
De quel étonnement je demeure frappée !
Quoi ! prefque entre mes bras, & du pied de l'autel,
Gufman contre les miens lève fon bras cruel !
Quoi ! j'ai fait le ferment du malheur de ma vie !
Serment, qui pour jamais m'avait affujettie !
Hymen, cruel hymen ! fous quel aftre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds ?

SCÈNE III.

ALZIRE, EMIRE, CÉPHANE.

CÉPHANE.

MADAME, un des captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en fecret demande à fe jeter.

ALZIRE.

Ah ! qu'avec affurance il peut fe préfenter !
Sur lui, fur fes amis, mon ame eft attendrie :
Ils font chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi ! faut-il qu'un feul demande à me parler ?

CÉPHANE.

Il a quelques fecrets, qu'il veut vous révéler.
C'eft ce même guerrier, dont la main tutélaire
De Gufman votre époux fauva, dit-on, le père.

EMIRE.

Il vous cherchait, Madame, & Montèze en ces lieux
Par des ordres fecrets le cachait à vos yeux.
Dans un fombre chagrin fon ame enveloppée,
Semblait d'un grand'deffein profondément frappée.

CÉPHANE.

On lifait fur fon front le trouble & les douleurs.
Il vous nommait, Madame, & répandait des pleurs ;
Et l'on connaît affez, par fes plaintes fecrètes,
Qu'il ignore, & le rang, & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chère Emire ! & quel indigne rang !

Ce héros malheureux peut-être eſt de mon ſang;
De ma famille au moins il a vu la puiſſance ;
Peut-être de Zamore il avait connaiſſance.
Qui ſait, ſi de ſa perte il ne fut pas témoin ?
Il vient pour m'en parler : ah quel funeſte ſoin !
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure ;
Il va percer mon cœur, & rouvrir ma bleſſure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes ſens éperdus.
Hélas ! dans ce palais arroſé de mes larmes,
Je n'ai point encor eu de momens ſans alarmes.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE.

ZAMORE.

M'EST-ELLE enfin rendue ? eſt-ce elle que je vois ?

ALZIRE.

Ciel ! tels étaient ſes traits, ſa démarche, ſa voix.
Elle tombe entre les mains de ſa confidente.
Zamore... Je ſuccombe ; à peine je reſpire.

ZAMORE.

Reconnais ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire !
Eſt-ce une illuſion ?

ZAMORE.

Non ; je revis pour toi ;
Je réclame à tes pieds tes ſermens & ta foi.
Ô moitié de moi-même ! idole de mon ame !

Toi qu'un amour ſi tendre aſſurait à ma flamme,
Qu'as-tu fait des ſaints nœuds qui nous ont enchaînés ?

ALZIRE.

Ô jours ! ô doux momens d'horreur empoiſonnés !
Cher & fatal objet de douleur & de joie !
Ah ! Zamore, en quel tems faut-il que je te voie ?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis & me vois !

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a du remplir le monde :
J'ai traîné loin de toi ma courſe vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône & tes appas.
Sais-tu que ce Guſman, ce deſtructeur ſauvage,
Par des tourmens ſans nombre éprouva mon courage ?
Sais-tu que ton amant, à ton lit deſtiné,
Chère Alzire, aux bourreaux ſe vit abandonné ?
Tu frémis. Tu reſſens le courroux qui m'enflamme.
L'horreur de cette injure a paſſé dans ton ame.
Un Dieu, ſans doute, un Dieu qui préſide à l'amour,
Dans le ſein du trépas me conſerva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide ;
Tu n'es point devenue Eſpagnole & perfide.
On dit que ce Guſman reſpire dans ces lieux ;
Je venais t'arracher à ce monſtre odieux.
Tu m'aimes ; vengeons-nous ; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime;
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu ? Quoi, tes vœux ! quoi, ta foi !

ALZIRE.

Frappe ; je suis indigne & du jour & de toi.

ZAMORE.

Ah Montèze ! ah cruel ! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il osé t'apprendre une action si noire ?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner ?

ZAMORE.

Non, mais parle : aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien ! vois donc l'abîme où le sort nous engage:
Vois le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire !

ALZIRE.

Ce Gusman....

ZAMORE.

Grand Dieu !

ALZIRE.

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui ?

ALZIRE.

Mon père, Alvarès, ont trompé ma jeunesse;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens,
Vient presque sous tes yeux de former ces liens.

J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie :
Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai ? Gusman est ton époux !

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime ;
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas :
Que des chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée :
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux, qui t'ont mal défendu.
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse,
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi ;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi ! tu ne me vois point d'un œil impitoyable !

ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable :
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur ?

ALZIRE.

Quand Montèze, Alvarès, peut-être un Dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma faiblesse, au temple, m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,

Enchaînée à Gufman par des nœuds éternels ;
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.
Nos peuples, nos tyrans, tous ont fu que je t'aime :
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gufman même ;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue !
Tu me ferais ravie auffi-tôt que rendue !
Ah ! fi l'amour encor te parlait aujourd'hui ! ....

ALZIRE.

Ô ciel ! c'eft Gufman même, & fon père avec lui.

SCÈNE V.

ALVARÈS, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, Suite.

ALVARÈS *à fon fils.*

Tu vois mon bienfaiteur, il eft auprès d'Alzire.
à Zamore.
Ô toi ! jeune héros, toi par qui je refpire,
Viens, ajoute à ma joie, en cet augufte jour ;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entends-je ? lui, Gufman ? lui, ton fils, ce barbare ?

ALZIRE.

Ciel ! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVARÈS.

Dans quel étonnement . . .

ZAMORE.

Quoi ! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils ?

GUSMAN *à Zamore.*

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie ?
Sais-tu bien qui je suis ?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie ?
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, & vois-tu tes forfaits ?

GUSMAN.

Toi !

ALVARÈS.

Zamore !

ZAMORE.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie ;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux ;
Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire ;
Achève, & de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, & préviens ton trépas.
La main, la même main, qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre (1) ;

---

(1) *Père* doit rimer avec, *Terre* parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le *Paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'orthographe soit la même : & le mot *encore* rime très-bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un *r* à l'un, & qu'il y ait *rr* à l'autre. La poésie est

Et j'aurais les mortels & les dieux pour amis ;
En révérant le père, & punissant le fils.

ALVARÈS *à Gusman.*

De ce discours, ô ciel, que je me sens confondre !
Vous sentez-vous coupable, & pouvez-vous répondre ?

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, & daigner m'avilir,
Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir !
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.
à Alzire.
Madame, votre cœur doit vous instruire assez,
A quel point en secret ici vous m'offensez ;
Vous, qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire ;
Vous, dont les pleurs encor outragent votre époux ;
Vous, que j'aimais assez pour en être jaloux.

ALZIRE.

à Gusman. *à Alvarès.*
Cruel ! Et vous, Seigneur ! mon protecteur, son père,
à Zamore.
Toi ! jadis mon espoir en un tems plus prospère ;
Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur & de pitié.
En montrant Zamore.
Voici l'amant, l'époux, que me choisit mon père,

---

faite pour l'oreille : un usage contraire ne ferait qu'une pédanterie ridicule & déraisonnable.

Avant que je connusse un nouvel hémisphère,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de son trépas perdit cet univers.
Je vis tomber l'empire où régnaient mes ancêtres;
Tout changea sur la terre, & je connus des maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis & de jours,
Au Dieu que vous servez, eut à la fin recours:
C'est ce Dieu des chrétiens, que devant vous j'atteste;
Ses autels sont témoins de mon hymen funeste;
C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi si nouvelle;
Mais j'en crois ma vertu qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi;
Mais après mes sermens je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse & la victime,
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée, & toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidelle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux?
Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie,
Frémira moins qu'un autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour, il faut venger les droits,
Punis une coupable, & sois juste une fois.

GUSMAN.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence;
Que ma bonté trahie oppose à votre offense:
Mais vous le demandez, & je vais vous punir;

Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
Holà, soldats.

ALZIRE.

Cruel!

ALVARÈS.

Mon fils, qu'allez-vous faire?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah, mes fils! de ce nom ressentez la tendresse;
D'un père infortuné regardez la vieillesse,
Et du moins...

SCÈNE VI.

ALVARÈS, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE, D. ALONZE *officier Espagnol.*

ALONZE.

PARAISSEZ, Seigneur, & commandez;
D'armes & d'ennemis ces champs sont inondés:
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent;
De leurs cris redoublés les échos retentissent:
En bataillons serrés ils mesurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissaient pas;
Et ce peuple autrefois, vil fardeau de la terre,

Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc ſe montrer.
Dans la poudre à l'inſtant vous les verrez rentrer.
Héros de la Caſtille, enfans de la victoire,
Ce monde eſt fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous ſervir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous faits pour obéir?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oſes-tu? tyran de l'innocence,
Oſes-tu me punir d'une juſte défenſe?

Aux Eſpagnols qui l'entourent.

Etes-vous donc des dieux qu'on ne puiſſe attaquer?
Et teints de notre ſang, faut-il vous invoquer?

GUSMAN.

Obéiſſez.

ALZIRE.

Seigneur!

ALVARÈS.

Dans ton courroux ſévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a ſauvé ton père.

GUSMAN.

Seigneur, je ſonge à vaincre, & je l'appris de vous;
J'y vole, adieu.

SCÈNE VII.

ALVARÈS, ALZIRE.

ALZIRE *se jetant à genoux.*

SEIGNEUR, j'embraſſe vos genoux.
C'eſt à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le ſort abaiſſa mon courage.
Vengez, Seigneur, vengez, ſur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par ſa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie;
Hélas! peut-on deux fois ſe donner dans ſa vie?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour:
Zamore eſt vertueux; vous lui devez le jour.
Pardonnez... je ſuccombe à ma douleur mortelle.

ALVARÈS.

Je conſerve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore & toi; je ſerai ton appui;
Mais ſonge au nœud ſacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au ſein de ma famille:
Non, tu n'es plus à toi; ſois mon ſang, ſois ma fille;
Guſman fut inhumain, je le ſais, j'en frémis;
Mais il eſt ton époux, il t'aime, il eſt mon fils;
Son ame à la pitié ſe peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas, que n'êtes-vous le père de Zamore?

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALVARÈS, GUSMAN.

MÉRITEZ donc, mon fils, un ſi grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre & du courage;
Et de tous les vengeurs de ce triſte univers,
Une moitié n'eſt plus, & l'autre eſt dans vos fers.
Ah! n'enſanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais ſur les vaincus étendant mes ſecours,
Conſoler leur misère, & veiller ſur leurs jours.
Vous, ſongez cependant qu'un père vous implore.
Soyez homme & chrétien, pardonnez à Zamore;
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN.

Ah! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie;
Mais laiſſez un champ libre à ma juſte furie:
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner! le barbare eſt aimé.

ALVARÈS.

Il en eſt plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre ! lui, mon père !
Ah ! qu'on me plaigne ainfi, la mort me fera chère.

ALVARÈS.

Quoi, vous joignez encor à cet ardent courroux
La fureur des foupçons, ce tourment des jaloux ?

GUSMAN.

Et vous condamneriez jufqu'à ma jaloufie ?
Quoi ! ce jufte tranfport dont mon ame eft faifie,
Ce trifte fentiment plein de honte & d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un cenfeur !
Vous voyez fans pitié ma douleur effrénée !

ALVARÈS.

Mêlez moins d'amertume à votre deftinée ;
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conferve la rudeffe ;
Il réfifte à la force, il cède à la foupleffe,
Et la douceur peut tout fur notre volonté.

GUSMAN.

Moi que je flatte encor l'orgueil de fa beauté ?
Que fous un front ferein déguifant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage ?
Ne devriez-vous pas, de mon bonheur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux ?
J'ai déjà trop rougi d'époufer une efclave,
Qui m'ofe dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux poffède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVARÈS.

Ne vous repentez point d'un amour légitime :
Mais fachez le régler ; tout excès mène au crime.

Promettez-moi du moins de ne décider rien,
Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN.

Eh ! que pourrait un fils refuser à son père ?
Je veux bien pour un tems suspendre ma colère ;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVARÈS.

Je ne veux que du tems. *Il sort.*

GUSMAN *seul.*

Quoi n'être point vengé ?
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés !
Que vois-je ! Alzire ! ô ciel ! ...

SCÈNE II.

GUSMAN, ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

C'EST moi, c'est ton épouse ;
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit faiblesse,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse ;
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.

Je vais plus t'étonner : ton épouse a l'audace
De s'adresser à toi pour demander sa grace.
J'ai cru que dom Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense:
Une telle vertu séduirait plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau tu vas changer la mienne;
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage;
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple & formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure :
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les loix, connaissez-les, Madame.
Étudiez nos mœurs, avant de les blâmer.
Ces mœurs sont vos devoirs; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée;
De vous respecter plus, & de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais;
D'en rougir la première, & d'attendre en silence

Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, eſt aſſez généreux.
Plus que vous ne penſez je porte un cœur ſenſible,
Et ce n'eſt pas à vous à me croire inflexible.

SCÈNE III.

ALZIRE, ÉMIRE.

ÉMIRE.

VOUS voyez qu'il vous aime, on pourrait l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il eſt jaloux; Zamore va périr:
J'aſſaſſinais Zamore en demandant ſa vie.
Ah! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux ſervie?
Pourras-tu le ſauver? Vivra-t-il loin de moi?
Du ſoldat qui le garde as-tu tenté la foi?

ÉMIRE.

L'or qui les féduit tous vient d'éblouir ſa vue.
Sa foi, n'en doutez point, ſa main vous eſt vendue.

ALZIRE.

Ainſi, graces aux cieux, ces métaux déteſtés
Ne ſervent pas toujours à nos calamités.
Ah! ne perds point de tems: tu balances encore?

ÉMIRE.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore?
Alvarès aurait-il aſſez peu de crédit?
Et le conſeil enfin...

ALZIRE.

Je crains tout : il suffit.
Tu vois de ces tyrans la fureur despotique,
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en sont nés les rois ; & Zamore à leurs yeux,
Tout souverain qu'il fut, n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers ! Gusman ! peuple barbare !
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce soldat ne vient point : qu'il tarde à m'obéir !

ÉMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir :
Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage & de sang enivrés,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte :
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

ÉMIRE.

Il vous prévient déjà ; Céphane le conduit :
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit.
Votre gloire est perdue, & cette honte extrême...

ALZIRE.

Va, la honte serait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu :
C'est l'amour de la gloire, & non de la justice,
La crainte du reproche, & non celle du vice.
Je fus instruite, Émire, en ce grossier climat,

A ſuivre la vertu ſans en rechercher l'éclat.
L'honneur eſt dans mon cœur, & c'eſt lui qui
m'ordonne
De ſauver un héros que le ciel abandonne.

SCÈNE IV.

ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE, un Soldat.

ALZIRE.

TOUT eſt perdu pour toi ; tes tyrans ſont vainqueurs :
Ton ſupplice eſt tout prêt : ſi tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de tems ; prends ce ſoldat
pour guide.
Trompons des meurtriers l'eſpérance homicide ;
Tu vois mon déſeſpoir, & mon ſaiſiſſement.
C'eſt à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, & des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, & la nuit te ſeconde ;
Prends pitié de ton ſort, & laiſſe-moi le mien.

ZAMORE.

Eſclave d'un barbare, épouſe d'un chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre !
Et bien j'obéirai : mais oſes-tu me ſurvivre ?
Sans trône, ſans ſecours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un déſert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadême.

ALZIRE.

Ah ! qu'était-il ſans toi ? qu'ai-je aimé que toi-
même ?

Et qu'eſt-ce auprès de toi que ce vil univers ?
Mon ame va te ſuivre au fond de tes déſerts.
Je vais ſeule en ces lieux, où l'horreur me conſume,
Languir dans les regrets, ſécher dans l'amertume,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, & de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur & ma vie ;
Laiſſe-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant enſemble & ma gloire à ſauver.
Tous deux me ſont ſacrés ; je les veux conſerver.

ZAMORE.

Ta gloire ! Quelle eſt donc cette gloire inconnue ?
Quel fantôme d'Europe a faſciné ta vue ?
Quoi ! ces affreux ſermens, qu'on vient de te dicter,
Quoi ! ce temple chrétien que tu dois déteſter,
Ce Dieu, ce deſtructeur des Dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des maîtres ?

ALZIRE.

J'ai promis ; il ſuffit ; il n'importe à quel Dieu.

ZAMORE.

Ta promeſſe eſt un crime ; elle eſt ma perte ; adieu.
Périſſent tes ſermens, & le Dieu que j'abhorre !

ALZIRE.

Arrête. Quels adieux ; arrête, cher Zamore !

ZAMORE.

Guſman eſt ton époux !

ALZIRE.

Plains-moi, ſans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais; & c'est un nouveau crime.
Laisse-moi mourir seule : ôte-toi de ces lieux.
Quel désespoir horrible étincelle en tes yeux?
Zamore...

ZAMORE.

C'en est fait.

ALZIRE.

Où vas-tu?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne usage.

ALZIRE.

Tu n'en saurais douter, je péris si tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs?
Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems presse :
Soldat, guide mes pas.



SCÈNE V.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Je fuccombe, il me laiffe
Il part, que va-t-il faire ? O moment plein d'effroi !
Gufman ! quoi! c'eft donc lui que j'ai quitté pour toi !
Émire, fuis fes pas, vole, & reviens m'inftruire,
S'il eft en fureté, s'il faut que je refpire.
Va voir fi ce foldat nous fert ou nous trahit.

(*Émire fort.*)

Un noir preffentiment m'afflige & me faifit ;
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi! Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur & terrible !
Je connais peu tes loix. Ta main du haut des cieux
Perce à peine un nuage épaiffi fur mes yeux;
Mais fi je fuis à toi, fi mon amour t'offenfe,
Sur ce cœur malheureux épuife ta vengeance.
Grand Dieu ! conduis Zamore au milieu des déferts ;
Ne ferais-tu le Dieu que d'un autre univers ?
Les feuls Européens font-ils nés pour te plaire ?
Es-tu tyran d'un monde, & de l'autre le père ?

Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée!
J'entends nommer Zamore. O ciel! on m'a trompée
Le bruit redouble; on vient. Ah! Zamore est perdu.

SCÈNE VI.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

CHERE Émire, est-ce toi? qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

ÉMIRE.

Ah! n'espérez plus rien: sa perte est infaillible.
Des armes du soldat, qui conduisait ses pas,
Il a couvert sont front, il a chargé son bras.
Il s'éloigne: à l'instant, le soldat prend la fuite;
Votre amant au palais court & se précipite.
Je le suis en tremblant, parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts & du silence.
Au palais de Gusman, je le vois qui s'avance:
Je l'appelais en vain de la voix & des yeux:
Il m'échappe, & soudain j'entends des cris affreux;
J'entends dire, qu'il meure: on court, on vole aux armes.

Retirez-vous, Madame, & fuyez tant d'alarmes:
Rentrez.

ALZIRE.

Ah! chère Émire, allons le fecourir.

ÉMIRE.

Que pouvez-vous, Madame, ô ciel!

ALZIRE.

Je peux mourir.

SCÈNE VII.

ALZIRE, ÉMIRE, D. ALONZE, Gardes.

ALONZE.

A MES ordres fecrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, & que viens-tu m'apprendre?
Qu'eft devenu Zamore?

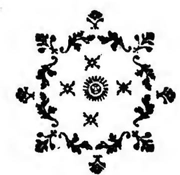
ALONZE.

En ce moment affreux,
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me fuivre.

ALZIRE.

O ſort ! ô vengeance trop forte !
Cruel, quoi ce n'eſt point la mort que l'on m'apporte ?
Quoi! Zamore n'eſt plus ! & je n'ai que des fers !
Tu gémis, & tes yeux de larmes ſont couverts,
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine ?
Viens, ſi la mort m'attend, viens, j'obéis ſans peine.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALZIRE, Gardes.

ALZIRE.

PRÉPAREZ-VOUS pour moi vos ſupplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels ?
Laiſſez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes deſtins affreux flotter l'incertitude ?
On m'arrête, on me garde, on ne s'informe pas;
Si l'on a réſolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes gardes pâliſſent.
Tout s'émeut à ce nom : ces monſtres en frémiſſent.



SCÈNE II.

MONTÈZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH mon père !

MONTÈZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits ?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas ! nous demandions la grace de Zamore ;
Alvarès avec moi daignait parler encore :
Un soldat à l'inſtant ſe préſente à nos yeux ;
C'était Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguiſement la vue était trompée ;
A peine entre ſes mains j'aperçois une épée.
Entrer, voler vers nous, s'élancer ſur Guſman,
L'attaquer, le frapper, n'eſt pour lui qu'un moment.
Le ſang de ton époux rejaillit ſur ton père.
Zamore au même inſtant dépouillant ſa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarès, & tranquille, ſoumis,
Lui préſentant ce fer, teint du ſang de ſon fils,
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure ;
Fait ton devoir, dit-il, & venge la nature.
Alors il ſe proſterne, attendant le trépas.
Le père tout ſanglant ſe jette entre mes bras ;
Tout ſe réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle ſa vie ;
On arrête ſon ſang, on preſſe le ſecours

De cet art inventé pour conſerver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton ſupplice.
Du meurtre de ſon maître il te croit la complice...

ALZIRE.

Vous pourriez ? ...

MONTÈZE.

Non, mon cœur ne t'en ſoupçonne pas.
Non, le tien n'eſt pas fait pour de tels attentats;
Capable d'une erreur, il ne l'eſt point d'un crime;
Tes yeux s'étaient fermés ſur le bord de l'abîme.
Je le ſouhaite ainſi, je le crois, cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner; tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du ſupplice & dans l'ignominie;
Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conſeil & ta grace & ma mort.

ALZIRE.

Ma grace! à mes tyrans! les prier! vous, mon père!
Oſez vivre & m'aimer, c'eſt ma ſeule prière.
Je plains Guſman; ſon ſort a trop de cruauté:
Et je le plains ſur-tout de l'avoir mérité.
Pour Zamore il n'a fait que venger ſon outrage;
Je ne peux excuſer ni blâmer ſon courage.
J'ai voulu le ſauver, je ne m'en défends pas.
Il mourra .... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTÈZE.

O ciel! inſpire-moi: j'implore ta clémence.

Il ſort.

SCÈNE III.

ALZIRE *seule.*

O CIEL ! anéantis ma fatale existence.
Quoi, ce Dieu que je sers me laisse sans secours !
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours.
Ah ! j'ai quitté des Dieux, dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort mon seul asile.
Eh, quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
Quoi, du calice amer d'un malheur si durable
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable ?
Ce corps vil & mortel est-il donc si sacré,
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré ?
Ce peuple de vainqueurs armé de son tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre ?
D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc ?
Et moi je ne pourrai disposer de mon sang ?
Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'univers il permet à sa rage ?
Zamore va mourir dans des tourmens affreux.
Barbares !



SCÈNE IV.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE, Gardes.

ZAMORE.

C'EST ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de fa fauffe juftice,
Un tribunal de fang te condamne au fupplice,
Gufman refpire encor; mon bras défefpéré
N'a porté dans fon fein qu'un coup mal affûré.
Il vit pour achever le malheur de Zamore;
Il mourra tout couvert de ce fang que j'adore:
Nous périrons enfemble à fes yeux expirans;
Il va goûter encor le plaifir des tyrans.
Alvarès doit ici prononcer de fa bouche
L'abominable arrêt de ce confeil farouche.
C'eft moi qui t'ai perdue; & tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus; je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'eft affez; bénis ma deftinée;
Bénis le coup affreux qui rompt mon hyménée;
Songe que ce moment, où je vais chez les morts,
Eft le feul où mon cœur peut t'aimer fans remords.
Libre à mon fupplice, à moi-même rendue,
Je difpofe à la fin d'une foi qui t'eft due,
L'appareil de la mort élevé pour nous deux,
Eft l'autel où mon cœur te rend fes premiers feux.

C'eſt là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume, en ce funeſte ſort;
C'eſt d'entendre Alvarès prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici; les pleurs inondent ſon viſage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô ciel, a reçu plus d'outrage?
Et que d'infortunés le ſort aſſemble ici!

SCÈNE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARÈS, Gardes.

ZAMORE.

J'ATTENDS la mort de toi; le ciel le veut ainſi;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre;
Parle ſans te troubler, comme je vais t'entendre;
Et fait livrer ſans crainte aux ſupplices tout prêts,
L'aſſaſſin de ton fils, & l'ami d'Alvarès.
Mais que t'a fait Alzire? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Eſpagnols enfin t'ont donné leur fureur:
Une injuſte vengeance entre-t-elle en ton cœur?
Connu ſeul parmi nous par ta clémence auguſte,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juſte?
Dans le ſang innocent ta main va ſe baigner!

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais ſans me ſoupçonner,

Epouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre,
Que loin de le trahir je l'aurais su défendre.
J'ai respecté ton fils, & ce cœur gémissant
Lui conserva sa foi, même en le haïssant.
Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée;
Ta seule opinion fera ma renommée,
Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reste, & ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
C'est tout ce que j'attends, & c'est toi que je pleure.

ALVARÈS.

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse & d'horreur!
L'assassin de mon fils & mon libérateur.
Zamore!.... oui, je te dois des jours que je déteste;
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...
Je suis père, mais homme; & malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
La voix de tes bienfaits est encor entendue.
Et toi qui fus ma fille, & que dans nos malheurs,
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père est bien loin de joindre à ses souffrances
Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouis,
Et mon libérateur, & ma fille, & mon fils.

Le conseil vous condamne ; il a dans sa colère
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
Je n'ai point refusé ce ministère affreux ...
Et je viens le remplir, pour vous sauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux sauver Alzire ?
Ah, parle, que faut-il ?

ALVARÈS.

Croire un Dieu qui m'inspire.
Tu peux changer d'un mot & son sort & le tien ;
Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.
Cette loi, que naguère un saint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y semble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,
De son ombre à nos yeux saura t'environner :
Tu vas des Espagnols arrêter la colère ;
Ton sang sacré est pour eux le sang de leur frère :
Les traits de la vengeance, en leurs mains suspendus,
Sur Alzire & sur toi ne se tourneront plus.
Je réponds de sa vie, ainsi que de la tienne ;
Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette faible voix ;
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel, pour me payer du sang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
De ses jours, & des tiens, & du sang de mon fils.

ZAMORE *à Alzire.*

Alzire, jufque-là chérirons-nous la vie ?
La rachéterions-nous par une ignominie ?
Quitterai-je mes Dieux pour le Dieu de Gufman ?

à Alvarès.

Et toi, plus que ton fils feras-tu mon tyran ?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître !
Ah ! lorfque de tes jours je me fuis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté les Dieux de ton pays ?

ALVARÈS.

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, feul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il eft, digne d'être chrétien.

ZAMORE.

Dieux! quel genre inoui de trouble & de fupplice!
Entre quels attentats faut-il que je choififfe ?

à Alzire.

Il s'agit de tes jours : il s'agit de mes Dieux.
Toi, qui m'ofes aimer, ofe juger entr'eux.
Je m'en remets à toi ; mon cœur fe flatte encore,
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Écoute. Tu fais trop qu'un père infortuné
Difpofa de ce cœur, que je t'avais donné ;
Je reconnus fon Dieu : tu peux de ma jeuneffe
Accufer, fi tu veux, l'erreur ou la faibleffe.
Mais des loix des chrétiens mon efprit enchanté,

Vit chez eux, ou du moins, crut voir la vérité ;
Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie,
Par mon ame en ſecret ne fut point démentie.
Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans ſon cœur,
C'eſt le crime d'un lâche, & non pas une erreur :
C'eſt trahir à la fois, ſous un maſque hypocrite,
Et le Dieu qu'on préfère, & le Dieu que l'on quitte :
C'eſt mentir au ciel même, à l'univers, à ſoi.
Mourons, mais en mourant ſois digne encor de moi ;
Et ſi Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponſe : il vaut mieux expirer,
Et mourir avec toi, que ſe déshonorer.

ALVARÈS.

Cruel, ainſi tous deux vous voulez votre perte !
Vous bravez ma bonté, qui vous était offerte.
Écoutez, le tems preſſe : & ces lugubres cris...



SCÈNE VI.

ALVARÈS, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE;

Américains, Efpagnols.

ALONZE.

On amène à vos yeux votre malheureux fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait une troupe en furie,
S'empreffant près de lui, vient fe raffafier
Du fang de fon époufe & de fon meurtrier.

SCÈNE VII & dernière.

ALVARÈS, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE,

Américains, Soldats.

ZAMORE.

Cruels, fauvez Alzire, & preffez mon fupplice.

ALZIRE.

Non, qu'une affreufe mort tous trois nous réuniffe.

ALVARÈS.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE *à Guſman.*

Tu veux donc juſqu'au bout conſommer ta fureur !
Viens, vois couler mon ſang ; puiſque tu vis encore :
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore.*

Il eſt d'autres vertus que je veux t'enſeigner :
Je dois un autre exemple, & je viens le donner.

à Alvarès.

Le ciel qui veut ma mort, & qui l'a ſuſpendue,
Mon père, en ce moment, m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs ; le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire.
Je ne me ſuis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait juſqu'au moment, qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre : il eſt juſte : & ma vie
Ne peut payer le ſang dont ma main s'eſt rougie.
Le bonheur m'aveugla, l'amour m'a détrompé :
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux ; ſeul j'y commande encore :
Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore.
Vis, ſuperbe ennemi, ſois libre, & te ſouvien ;
Quel fut & le devoir, & la mort d'un chrétien.

A Montèze qui ſe jette à ſes pieds.

Monteze, Américains, qui fûtes mes victimes ;
Songez que ma clémence a ſurpaſſé mes crimes,
Inſtruiſez l'Amérique, apprenez à ſes rois,

Que les chrétiens sont nés pour leur donner des loix.

A Zamore.

Des Dieux, que nous servons, connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

ALVARÈS.

Ah, mon fils ! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu ! quel étonnant langage !

ZAMORE.

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir !

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, & par mon hyménée.
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez sans me haïr, gouvernez vos états,
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.

à Alvarès.

Daignez servir de père à ces époux heureux :
Que du ciel par vos soins le jour luise sur eux !

Aux clartés des chrétiens ſi ſon ame eſt ouverte,
Zamore eſt votre fils, & répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu;
Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu!
Ah! la loi qui t'oblige à cet effort ſuprême,
Je commence à le croire, eſt la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la conſtance, la foi;
Mais tant de grandeur d'ame eſt au-deſſus de moi:
Tant de vertu m'accable, & ſon charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime & je t'admire.

Il ſe jette à ſes pieds.

ALZIRE.

Seigneur, en rougiſſant je tombe à vos genoux.
Alzire en ce moment voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore & vous mon ame déchirée,
Succombe au repentir dont elle eſt dévorée.
Je me ſens trop coupable, & mes triſtes erreurs...

GUSMAN.

Tout vous eſt pardonné, puiſque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, approchez-vous mon père,
Vivez long-temps heureux, qu'Alzire vous ſoit chère.
Zamore, ſois chrétien; je ſuis content, je meurs.

ALVARÈS *à Montèze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur déſeſpéré ſe ſoumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frappe & qui pardonne.

Fin du cinquième & dernier acte.

Fin du ſecond volume.



TABLE

DES PIECES

Contenues dans ce fecond volume.

LA MORT DE CÉSAR, *tragédie*, pag. 1

Préface de l'année 1723, 3

Lettre de M. Algarotti, citoyen de Venife, à M. l'Abbé Franquini, fur la tragédie de Jules-Céfar, *par M.* de Voltaire, 7

ZAÏRE, *tragédie.* 65

Avertiffement, 66

Epître dédicatoire à M. Fakener, marchand Anglais, depuis ambaffadeur de Conftantinople, 67

Épître à Mlle. Goffin, jeune actrice, qui a représenté le rôle de Zaïre *avec beaucoup de fuccès*, 77

Seconde Lettre au même M. Fakener, alors ambaffadeur à Conftantinople, tirée d'une feconde édition de Zaïre, 78

Avertiffement de l'auteur, 89

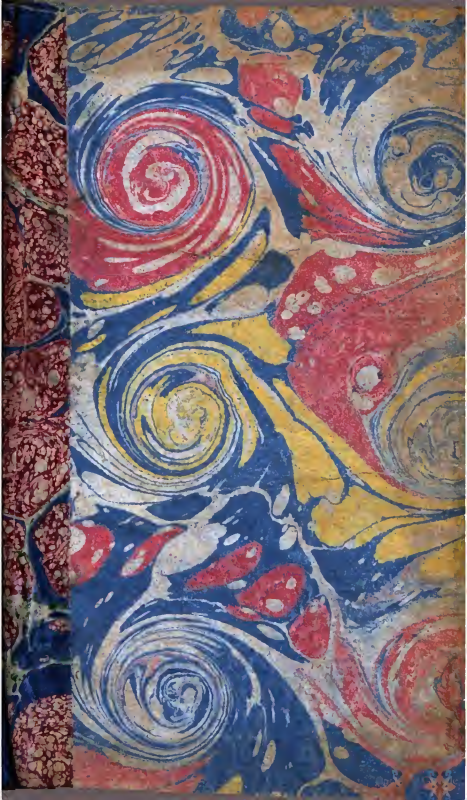
Avertiffement des éditeurs, ibid.

ALZIRE ou LES AMÉRICAINS, *tragédie*, 173

Épître à Madame la marquife du Chaftelet, 175

Difcours préliminaire, 182






BIBLIO
SCAF
PLUT
N.° C